UNIVERSITY OF NORTH CAROLINA AT GREENSBORO

BOOK CARD

Please keep this card in book pocket

50¢ CHARGE IF CARD IS LOST

ACCESS NO. 134982

PARTIAL TITLE

RAINE-AU-VENT

University of North Carolina at
Greensboro, North Carolina 27412

Walter Clinton Jackson Library

Date Due

GRAINE AU VENT

ANT
nnes.

rève.
HENRY HIRSCH
46. La Grande Capricieuse.
EDMOND JALOUX
4. L'Amour de Cécile Fougères.
17. La Fête nocturne.
GEORGES LECOMTE
31. La Lumière retrouvée.
ANDRÉ LICHTENBERGER
9. Rédemption.
35. Père.
FRANÇOIS MAURIAC
38. Le Fleuve de feu.
49. Le Désert de L'Amour.
ANDRÉ MAUROIS
42. Les Silences du Colonel Bramble.
52. Melpe ou la Délivrance.
PAUL MORAND
55. L'Europe Galante.
PIERRE MILLE
43. Myrrhine, courtisane et martyre.
F. DE MIOMANDRE
1. Écrit sur de l'eau...
13. La Jeune Fille au Jardin.
56. La Naufragée.
RACHILDE
27. La Jongleuse.
RAYMOND RADIGUET
28. Le Bal du Comte d'Orgel.
HENRI DE RÉGNIER
21. Les Bonheurs perdus.
26. L'Entrevue.
ROSNY AINÉ
25. L'Amour d'abord.
34. Les Femmes des Autres.
48. Le cœur tendre et cruel.
THIERRY SANDRE
41. Mousseline.
ANDRÉ SAVIGNON
18. Filles de la Pluie.
39. Une Femme dans chaque Port.
P. VILLETARD
33. Marise, jeune fille.

Les Nouvelles Leçons d'Amour dans un Parc.
FRANCIS CARCO
7. Les Innocents.
A. DE CHATEAUBRIANT
12. Monsieur des Lourdines.
GASTON CHÉRAU
20. Le Flambeau des Riffault.
57. Le Monstre.
COLETTE
2. La Maison de Claudine.
6. Les Vrilles de la Vigne.
LUCIE DELARUE-MARDRUS
11. Le Pain Blanc.
23. La Mère et le Fils.
JOSEPH DELTEIL
50. Jeanne d'Arc.
MARC ELDER
15. La Maison du Pas Périlleux.
30. La Passion de Vincent Vingeame.
RAYMOND ESCHOLIER
3. Dansons la trompeuse.
44. Cantegril (*bois en couleurs*).
JEAN D'ESME
24. L'Ame de la Brousse.
ÉDOUARD ESTAUNIÉ
10. Solitudes.
22. L'Empreinte.
29. L'infirme aux mains de lumière.
37. L'Ascension de M. Baslèvre.
47. Un Simple.
54. Bonne-Dame.
MARION GILBERT
53. Le Joug.
M. GENEVOIX
36. La Joie.
45. Raboliot.
JOSÉ GERMAIN
5. Pour Geniève.
LOUIS HÉMON
40. Battling Malone.

En préparation :

ANDRÉ MAUROIS
LES DISCOURS DU D' O'GRADY
Bois en couleur de G. COCHET.

PQ 2607 E24G7 1928 1.00
3821

LUCIE DELARUE-MARDRUS

GRAINE AU VENT

ROMAN

Bois en couleur de P. DUBRAY

LE LIVRE MODERNE ILLUSTRÉ
J. FERENCZI ET FILS ÉDITEURS
9, rue Antoine-Chantin, Paris (14e)

MCMXXVIII

F8439.1
D35G5

I

Le lapin et le furet luttent dans le terrier.

Le sourd tonnerre qu'ils font entendre est un bien considérable bruit pour deux bêtes si peu importantes.

Devant le terrier, la belle Alexandra guette dans le clair-obscur; les chiens aussi. L'enfant et les chiens ont la même expression : attente avide, surexcitation, cruauté.

Lorsque les bois légers d'avril frémissent dans le vaste bain du crépuscule, voici les taches roses attardées sur certaines branches, une nappe de feu qui passe en biais entre cette rangée de pins déjà noirs. Alors la broussaille devient violette, le ciel s'éteint, autre monde dont les mystères sembleront interdits aux humains. C'est l'heure des bêtes, l'heure des arbres, l'heure des plantes. L'ennemi commun, réfugié dans les maisons, sous les lampes, abandonne la création en proie à l'ombre, et la laisse redevenir primitive comme aux premiers âges.

La belle petite Alexandra, depuis un moment sentait cela. Elle voulait rentrer. Mais son désir de prendre le lapin la retenait.

Elle allongea quelques coups de pied silencieux à deux des chiens. Ces grands braques frénétiques grattaient; leur nez noir était couvert de terre comme une truffe véritable. Ils se soumirent sous les coups et s'assirent, la langue pendante, à côté du troisième chien, petit bâtard comique. Celui-ci, mal peigné comme un griffon, portait à l'une de ses pattes de basset un ergot de berger.

Copyright 1926 - by J. Ferenczi et Fils. Tous droits réservés.

124980

Les trois paires d'yeux canins, immobilisés sur ceux de la fille autoritaire, l'interrogèrent comme le destin.

— Eh bien, quoi?... répondit-elle à mi-voix. Je suis comme vous. J'attends!

Et ce fut sur ces mots qu'elle bondit animalement, car le lapin venait enfin de se jeter dans le filet.

Un revers de main vertigineux avait emprisonné la proie.

— Je l'ai!

Elle ne laissa pas aux chiens le temps de se précipiter. Ses gestes pleins d'expérience allaient plus vite que leur instinct. En une seconde, dégagé du filet, le lapin fut saisi par les oreilles, puis par les pattes de derrière. Il saignait, se débattait, griffait atrocement. Mais vite il reçut sur la nuque le coup sec de la mort.

Au même instant, les cinq doigts qui venaient de tuer saisirent au passage le furet sortant du trou. Réintégré dans sa poche de cuir, l'incolore petit fauve gigota. Les chiens aboyaient fiévreusement.

— Allons! Rentrons!

Elle ramassa tout le matériel et le jeta sous son bras, puis, de la main gauche, porta le lapin inerte et chaud. Elle le tenait haut pour le préserver des chiens qui sautaient et voulaient mordiller le poil.

Quand fut retrouvé le chemin qui sort du bois, elle se mit à courir, entourée de ses trois bondissants compagnons. Il faisait moins sombre que sous les arbres, mais le soleil était couché.

En longeant la mare, Alexandra courut plus vite, à travers des petits parfums de primevère. Parmi les couleurs évanouies du printemps sombré dans le soir, elle et ses chiens n'étaient plus que des silhouettes fuyantes.

A la barrière de la Grand'Fourche, ils étaient tous à bout de souffle.

Elle eut de la peine à ouvrir, avec tant de choses dans les mains. Une boue, restée depuis les dernières pluies et entretenue par la foulée du bétail, faisait glissant le sentier du pré qui précède le jardin et la maison, de sorte qu'à la porte arriva, haletante, une petite fille à la fois crottée jusqu'aux

mollets et poussiéreuse, la robe couverte de terre et de sang, et suivie de ses trois chiens aussi mal en point qu'elle-même.

Le tout, en tourbillon, se rua dans la cuisine où il y eut un tumulte, car la petite criant : « Hurrah! » et les chiens jappant suscitèrent des exclamations de la part des deux parents assis au coin de la vaste cheminée, et qu'une telle entrée faisait sursauter.

— Enfin, te voilà!... Où étais-tu?

Mais elle n'entendit pas cela.

— Regarde, papa! Je l'ai pris au furet! Il pèse au moins trois livres et demie!

Alexandre Horpin, dit Bruno Horp, levait vers sa fille son visage admirable. Il y avait un charme au coin de ses lèvres, sous la grande moustache tombée, un autre charme dans ses longs yeux noirs de houri. Cependant, sa chevelure sauvage et grise l'empêchait d'avoir l'air d'un bellâtre, et sa tenue négligée était presque celle d'un paysan.

— Tu as bien arrangé ta robe!... fut la première remarque de la mère.

Pour constater, elle s'était levée. Sa fille, à douze ans, était de même taille qu'elle, et autrement solide.

— Mais où t'es-tu encore fourrée?...

Les mains du père soupesaient le lapin encore tiède.

— Non! Ne la gronde pas, voyons! Quand on rapporte une si belle pièce, même en fraude, on a le droit d'être un peu déchirée.

Puis :

— Où l'as-tu eu, ton lapin, espèce de monstre?

La petite fille ivre lui raconta. Tous deux s'animaient au milieu du va-et-vient des chiens qui racontaient, eux aussi, comme ils pouvaient.

— Et ceux-là qui me tachent tout mon carreau avec leurs pattes sales! C'est dégoûtant! C'est dégoûtant!... continuait celle que personne n'écoutait.

Au-dessus d'une robe terne, son petit visage pâle était fané, ses cheveux d'un châtain fade, ses yeux d'un gris insipide. Mais elle avait des traits réguliers et sa personne si menue restait bien proportionnée à trente-sept ans, encore

qu'aucune coquetterie ne la préservât de l'empâtement possible.

Quand elle vit que son mari, comme toujours, prenait le parti de leur enfant, elle se tut. Retournant s'asseoir à sa place, sous la lampe, elle se pencha sur sa couture pour bien montrer qu'elle se désintéressait de la conversation.

La grande lueur du feu de bois, mêlée à celle du fourneau sur lequel mijotaient les plats du dîner, illuminait tout un côté d'Alexandra. Son profil était celui d'une petite antique. Ses deux nattes, lourdes cordes, tombaient, en passant sur sa poitrine, jusqu'aux genoux. On pouvait la dire brune à cause de son teint mat et de ses prunelles sombres, ouvertes jusqu'à la tempe à la façon des Etrusques. Mais les cheveux ondoyants rejetés sur son front et les petites frisettes de sa nuque révélaient, par leur reflet roux, que sa chevelure n'était pas véritablement noire. Les épaules larges, la taille carrée, le menton haut, elle était ramassée, puissante et fière comme de ces Tanagras qui semblent porter, invisible, un fardeau trop lourd sur leur tête redressée.

— Maintenant que l'histoire est finie, dit enfin la mère en pinçant la bouche, veux-tu me dire à quel moment tu feras tes devoirs et apprendras tes leçons? Car, maintenant, tu vas mettre le couvert. Nous sommes déjà en retard pour dîner.

— Elle te rapporte une gibelotte, remarqua Bruno Horp, et tu lui fais une scène!

Mme Horp ne se contenait plus.

— Le jour où nous aurons une histoire avec le garde champêtre, ce sera pain bénit! Au lieu d'avoir pour fille un braconnier, j'aimerais mieux la voir mettre l'orthographe, certainement!

— Oh! maman Germaine!... Un braconnier. Tu oublies que le bois est à nous et que la petite est chez elle.

— Oui. Mais la chasse n'est pas ouverte et le bois n'est pas clos. Et d'abord, à son âge, on ne chasse pas; on n'a pas droit à un permis!

Et pendant que leur enfant, machinale, commençait à disposer la vaisselle sur la table tout en écoutant ce qu'ils

disaient, une discussion qui revenait parfois entre eux se renouvela.

Les entendre à ces moments, un des plaisirs de la petite Horp. Elle était depuis longtemps fixée sur leurs opinions différentes à son sujet, puisqu'ils avaient toujours, indisciplinés comme presque tous les parents, commis la grossière erreur de tout dire devant elle; mais de tels dialogues la fortifiaient dans son assurance de petit vainqueur. Elle savait que son père serait toujours son camarade, qu'il la défendrait, quoi qu'elle fît, et que sa mère n'aurait jamais raison. Père et fille, ils étaient deux contre elle. Et, nonobstant son autorité naturelle et ses idées sur l'éducation des enfants, pas une fois elle ne se défendrait à fond.

Pourquoi?

L'instinct d'Alexandra l'avertit avant son entendement. Elle sent et ne sait que, dans le ménage de ses parents, il y a ce drame : l'amour.

L'amour, c'est celui de la pauvre petite Mme Horp pour son mari.

Dans ce sentiment il y a de tout, mais principalement de l'admiration. Bruno Horp n'est pas seulement beau. C'est en outre, un génie.

Elle était une mince bourgeoise, fille de minces bourgeois. Son mari l'a élevée, en l'épousant, jusqu'à lui.

Quand on est ancien prix de Rome, on a fait ses preuves. Exposer tous les ans au Salon, c'est renouveler tous les ans un conte bleu. La sculpture de Bruno Horp a pour jamais écrasé le cœur de sa Germaine. C'est pourquoi, quand il a tort, il a raison tout de même : un dieu ne saurait se tromper.

Les remarques qu'elle fait sont celles d'une fille d'épiciers. Elle est la femme d'un artiste, mais non une artiste elle-même. Elle ne les ferait pas, ces remarques, si la fillette était née géniale. Son père disait, quand elle avait trois ans : « C'est ma plus belle statue. Je ne ferai jamais rien de mieux. » Il le dit encore. Mais jadis il proférait aussi : « Elle me ressemble bien plus qu'à toi. Elle aura tout de moi. A sept ans, nous lui mettrons de la terre à modeler dans les mains, et tu verras ce qu'elle fera. »

Alexandra n'a rien fait du tout. Elevée dans l'atelier, à Paris, elle a posé sans cesse et vu travailler son père; mais elle n'a jamais manifesté le moindre goût pour les arts. Turbulente et paresseuse, elle a seulement gâté la belle vie à deux, vie d'espoirs, de projets, de tendresse, vie où c'était Germaine, de quinze ans plus jeune que son mari, qui posait sans cesse, avant d'être détrônée par cette petite fille tanagréenne qui l'a remplacée.

Et depuis que la guerre a ruiné le couple, ne lui laissant pour vivre que cette villégiature normande, dot de Mme Horp, Alexandra, déchaînée par la nature, achève de prendre tout le cœur de son père, ce grand enfant mélancolique.

Voici trois ans qu'elle fait de lui tout ce qu'elle veut. Il chassait pour se distraire, de temps en temps. La petite, emmenée d'abord pour porter la carnassière, est devenue peu à peu si passionnée que, tout dernièrement, il lui a fallu un fusil, à son âge, et que, maintenant, n'ayant pas la patience d'attendre l'ouverture, elle braconne, chaque fois qu'elle le peut, comme un mauvais sujet. Elle ne travaillait pas beaucoup. De jour en jour elle travaille moins encore. Elle ne sait rien. Que sera-t-elle plus tard, si elle n'est ni une artiste ni une ménagère?

« J'ai essayé de lui apprendre le piano. Elle aurait pu, dans la musique transporter les dons paternels. Mais moi qui me fais si bien obéir de mes élèves en ville, je n'obtiens absolument rien d'elle. C'est tout juste si je parviens à la faire aller à l'école communale, hélas ! puisque nous sommes devenus pauvres et que notre ferme et les leçons que je donne suffisent à peine à nous faire vivre. Elle sent que son père me désapprouve. Il dit sans cesse devant elle qu'elle n'a pas besoin d'apprendre. Il veut que sa fille soit une sauvage lâchée dans la campagne et les bois. Et moi, je finis toujours par plier, parce que c'est lui qui parle. Mais je sais que ce n'est pas bien et que je ne fais pas tout mon devoir. Si j'aimais vraiment ma fille, je réagirais. Mais est-ce que j'aime vraiment ma fille? Elle a usurpé ma place. Elle m'évince toujours plus, et son insolence m'humilie sans cesse. Plus elle grandit et plus elle devient mon ennemie. Je sens que je la

gêne et que je finirai par gêner son père. Et si je n'étais pas là tout de même pour la tenir un peu, je me demande ce qu'elle deviendrait. Une vraie bohémienne, probablement, ou bien une paysanne illettrée, elle qui est née de deux Parisiens pur sang. Ah! si mes parents n'étaient pas morts avant sa naissance, je la leur aurais donnée au maillot, et mon bonheur n'aurait pas été gâté. Bruno ne se serait pas attaché à elle et j'aurais continué d'être, comme il disait autrefois, « sa « seule consolation devant l'injustice de son temps qui ne l'a « pas honoré »... J'aimais presque qu'il fût délaissé de tous. Il était ainsi plus à moi. J'étais encore fraîche, alors, et jolie. Il m'appelait « petite fée ». Maintenant, je suis « Ma- « man Germaine ». Maintenant, je me fane; et depuis que nous sommes toujours à la campagne, je vieillis encore plus vite. Et puis je n'ai plus le goût de lui plaire, puisqu'il ne regarde plus que sa fille...

— Le couvert est mis!... annonça la petite.

La discussion s'interrompit.

— Comment... cria Mme Horp, tu as mis le couvert sans même te laver les mains ni brosser ta robe?... Tu n'as pas honte?

Le père se levant :

— Bah! ce n'est pas sale, du sang de lapin; et la terre non plus, ce n'est pas sale!

— Bien sûr que non... reprit Alexandra. Le sang de lapin, on le mange quand il est cuit, et les légumes sortent de la terre. Alors?

— Alors, vous avez raison tous les deux! Mets-toi à table comme ça, ma fille, va! et mange avec tes doigts, si tu veux! Et laisse aussi monter sur les chaises, autour de la toile cirée, tes charmants chiens qui ne coûtent rien à nourrir et qui ne salissent jamais la maison, et qui ne nous donnent jamais de puces!

Elle avait les larmes aux yeux, à la fin. Cela n'empêcha pas l'enfant de rire. Mais Bruno la regarda profondément, tout en sortant sa serviette du rond, et ses beaux yeux câlins avaient l'air de l'aimer encore.

II

Ce fut Alexandra qui s'éveilla la première. Le chien Kiki, fils de trois races, continuait à dormir dans ses bras, comme une poupée.

Depuis plus d'un an, il partageait son lit. Elle avait pour lui cet amour véhément que jamais on ne retrouve, adulte, pour les chiens qu'on aime le mieux.

Il paraît que ceux qui chérissent les bêtes ne font qu'obéir à leur instinct, les fluides animaux leur étant nécessaires. L'affection d'Alexandra pour son griffon-basset-berger était peut-être établie sur une base moins égoïste.

Ce toutou baroque, elle l'avait sauvé de la mort.

Elle fit cette découverte en hiver, un jour d'école buissonnière : une petite chose perdue, abandonnée à dessein, qui grelottait dans la neige. Le bébé-chien, trop innocent encore pour retrouver les humains, avait sans doute indéfiniment erré sur ses pattes maladroites avant de se laisser mourir sous cet arbre givré. Comment ne pas ramasser cela? A la maison, on s'était moqué, répétant qu'Alexandra ne sauverait pas l'agonisant. « Il vaut mieux le noyer!... », disait son père. Et sa mère haussait les épaules.

Exiger des boules d'eau chaude, puis un biberon; entêtée, ne plus dormir la nuit; rester enfermée pendant des heures dans sa petite chambre, voilà la lutte soutenue par la fillette

pour son pauvre martyr. Au bout de trois jours, celui-ci tétait son Liberon comme un enfant. Au bout de huit, il était convalescent. Une semaine plus tard, paré d'un collier rouge à grelots, il suivait déjà partout celle à qui il devait la vie. Et, depuis plus d'un an que durait l'idylle, Kiki jamais plus n'avait quitté sa petite maîtresse, ni le jour, ni la nuit.

Elle l'emmenait même à l'école, malgré les murmures maternels. Immobile sur son derrière, il l'attendait des heures à la porte, dans la rue, ivre de constance et de confiance.

Des liens si solides entre deux espèces qui n'ont, pour échanger leurs sentiments, que des regards! Pourquoi l'éternelle fidélité d'un chien envers un humain, alors qu'il oublie même sa mère-chienne dès qu'il a grandi? Le cœur canin, plus grand que le nôtre, ne bat vraiment que pour nous. Vis-à-vis de sa propre race, il demeure à jamais dans l'obscurité animale.

— Eh bien, Kiki?

Elle parlait bas à cause de la maison endormie. Il était bien trop tôt pour se lever; mais, depuis la veille au soir, elle avait son idée.

— Viens!... On va aller chasser avant l'école!

Cette expédition, qu'elle renouvelait rarement, comportait plusieurs sortes d'amusements.

S'habiller sans bruit, péniblement descendre par la fenêtre, le long du treillage, avec le fusil sur l'épaule, remonter pour chercher le chien, s'échapper dans la campagne à l'heure insolite du petit jour, craindre d'être vue, se cacher dans un fourré, entendre le chien lever, tout cela ne vous fait-il pas sentir, jusqu'à vous donner envie de crier, qu'on vit, qu'on a douze ans, et que l'existence est magnifique?

Elle ignorait que bien d'autres choses encore l'attiraient du côté de l'aurore. Les enfants ne savent pas qu'ils sont des poètes.

⁂

Elle trouva ses sabots dehors, à la porte claquemurée de la cuisine. Mais elle ne les chaussa pas tout de suite, à cause des restes de gravier répandus devant la maison. Ses

chaussons restaient muets comme les pattes d'un chat. Pleine d'astuce, elle se glissa derrière les buissons qui entourent la Grand'Fourche, et traversa tout le jardin courbée en deux, bien gênée par son fusil sur le dos, ses sabots dans la main et Kiki toujours sous son bras.

Enfin ce fut le pré, la boue qui boit les pas et permet de chausser les sabots, la protection des pommiers serrés, la barrière de sortie.

— Ouf!... cria-t-elle en posant le chien à terre et en redressant son fusil sur son épaule.

Les frétillements de Kiki la remerciaient. Elle lui avait tant serré les côtes depuis le difficile moment de la descente par la fenêtre!

D'un regard méfiant vers les quatre horizons, la petite chasseresse s'orientait.

Pendant la minute où elle hésita, ses narines, ses oreilles, ses yeux, ses poumons, tout son être subit inconsciemment l'enchantement du renouveau.

Les pommiers qu'elle venait de quitter ne commençaient qu'à peine à bourgeonner. Mais, contre la barrière, un cerisier s'était mis en fleurs, portant entre ses merveilleuses branches blanches cette étoile obstinée qui demeure toujours dans le bleu de l'aube, comme si la nuit ne pouvait se décider à délaisser le ciel que, pendant des heures, elle a rempli de sa grande marée noire.

Un petit souffle, embaumé par les dernières violettes et les premières jacinthes, passa sur la tête sans chapeau de Mlle Horp et sembla lui parfumer gentiment les cheveux. Et le concert des oiseaux qui s'organisait partout à la fois parut mettre en musique, de la seule façon possible, toutes ces fraîcheurs, toutes ces douceurs, toutes ces blancheurs de l'avril mouillé de rosée.

— Ici, Kiki! Nous n'allons pas au bois!

Elle allongeait ses enjambées. Les sabots joyeux claquaient sur le chemin. Elle fut bientôt dans les herbages vallonnés dont l'un appartenait à la Grand'Fourche. Et dès qu'elle eut franchi les lices, ce fut comme si la nature, se repliant sur elle, l'enveloppait jalousement.

Dans l'herbe d'avant le soleil, des brumes légères se levaient, longs spectres sans couleur, informes créations encore presque nocturnes. Des bestiaux apparaissaient à travers ces traînées impalpables, mais on ne voyait pas de limites à ce paysage de songe.

Cependant, Alexandra connaissait par cœur chacune des haies qui séparent les uns des autres tant de biens paysans. Celle qu'elle se mit à longer était mitoyenne entre la Grand'Fourche et le domaine d'un voisin.

Elle dégagea la courroie de son fusil, l'arma. Ses deux longues nattes pendaient par-devant, sur la blouse de laine bleue en forme de sarrau que fronçait à ses reins une ceinture de cuir. Courte et carrée, avec ses grandes mains et ses vigoureuses jambes en bas de coton noir, elle n'avait rien pourtant d'une petite paysanne, étant trop harmonieuse dans ses lignes. Et son beau visage était pâle et nacré comme celui d'une statue peinte retrouvée dans des fouilles.

L'oreille tendue et le fusil en avant, elle s'était immobilisée. Les voix charmantes et multipliées des oiseaux qui s'égosillaient dans la haie ne signifiaient plus pour elle rien de poétique. Elle guettait seulement, parmi tant de variations, le cri saccadé du mauviard ou du merle, petit gibier amusant à tuer quand on ne chasse pas sérieusement.

Le chien, qui quêtait mollement, prit le parti de s'asseoir, résigné, puisque la divine Providence avait décidé de stationner là. Bien qu'il eût les pattes d'un basset, il ne comprenait qu'à moitié les plaisirs de la chasse, surtout quand ses grands camarades du chenil n'étaient pas là pour l'entraîner. Du reste, le coup de fusil lui faisait toujours un peu peur.

Rien de plus subtil que les merles qui, vous ayant attirés par leur voix, se font aussitôt invisibles au moment même où l'on épaule pour les viser. Rien de plus moqueur que les mauviards qui imitent à la suite tous les oiseaux et finissent par trois petits cris railleurs, véritable ricanement. Alexandra le savait, et qu'il faut presque toujour les tirer « au juger ».

Longtemps elle attendit, avec toute la patience d'une jeune bête de proie. Les quelques notes ironiques sur lesquelles elle comptait se firent entendre enfin, à une distance

assez grande. Son sang-froid et son intuition étaient déjà célèbres parmi tous les chasseurs qui l'avaient vue tirer. Sans avoir rien vu, rapide, elle fit feu dans la direction voulue. Passée la courte terreur de la détonation, Kiki s'élançait déjà. La petite courut avec lui. Le mauviard était tombé loin, s'il était tombé.

— Couchez, Kiki!... cria-t-elle.

Car, en même temps qu'elle, le chien avait vu l'oiseau sautiller en se débattant à travers le petit maquis de la haie. Il était touché seulement à l'aile et se sauvait à pied, cherchant à se réfugier n'importe où pour y mourir.

Le fusil hâtivement couché dans l'herbe, Alexandra pénétra sur les genoux entre les buissons bas et serrés qui l'accrochaient par sa robe et ses nattes. Kiki ne savait pas rapporter, et tout ce qu'il pouvait faire, s'il attrapait l'oiseau le premier, c'était de l'endommager avec ses dents joueuses.

— Veux-tu t'en aller! ordonna-t-elle, très en colère.

Il obéit, sortit de la haie et fut s'installer plus loin en spectateur, les oreilles dans tous les sens, refrénant avec peine son envie instinctive.

A quatre pattes, la petite continua seule la poursuite. Appuyée sur sa main gauche, elle jetait sa droite en avant d'un geste de félin.

— Je t'aurai tout de même!... gronda-t-elle les dents serrées.

Et en effet elle l'eut. Elle se dégagea des petites branches encore sèches de la haie et revint dans le pré, tenant par une aile le mauviard ensanglanté, tandis que l'autre aile battait, désespérée.

— C'est un beau mâle!... dit-elle à son chien qui faisait des bonds. Je le donnerai en cachette à quelqu'un de la ferme.

Un instant, elle regarda sa victime. Il n'y avait, dans l'âme de cette fillette, aucune ombre de pitié pour la toute petite créature ailée, si joyeuse un instant plus tôt, qui perdait son sang dans ses mains. Il y avait seulement une joie conquérante remontée du fond même de l'âge de pierre pour réjouir son cœur de chasseur. Et ce fut avec une férocité

magnifiquement calme que, dans l'aurore qui venait d'éclater, elle serra le cou fragile, brûlant, pantelant, jusqu'à ce que les yeux noirs et brillants comme des grains de sureau, qui regardaient le monde pour la dernière fois, se fussent éteints, entre les plumes délicates où ils s'enchâssaient.

⁂

Elle était rentrée sans encombre. On pouvait parfaitement croire qu'elle venait tout juste de se lever quand elle apparut, à l'heure ordinaire, cheveux brossés et souliers luisants. La carriole de la ferme attendait à la barrière. Tous les matins, selon les conventions du bail, la fermière, en allant en ville pour ses courses, emmenait la mère et la fille, et aussi le chien Kiki, puisqu'il était indispensable. La ville se trouvait à une assez longue distance. Le voyage cahoté plaisait à la jeune Alexandra. C'était elle qui, la plupart du temps, conduisait. Mais le but de la promenade, quel mauvais rêve de chaque jour!

A l'école, elle était une célébrité. Les écolières s'amusaient d'autant plus que le rang de Mlle Horp la désignait plutôt comme devant donner le bon exemple.

Pour elle, le fait d'être quotidiennement mêlée à ces filles villageoises l'entretenait dans une saine godicherie. Son passe-temps était de faire rire les autres. Une grenouille enfermée dans le pupitre, une musaraigne lâchée dans la salle, et, quand le permettait l'époque, un classique hanneton au bout d'un fil (ainsi que bien d'autres inventions) lui valaient constamment détestables notes et punitions renouvelées, — ce qui la laissait bien indifférente.

En outre, comme elle n'étudiait ses leçons qu'en les lisant une fois avant de partir, comme elle ne faisait ses devoirs que si maman se trouvait là pour l'y forcer, l'école représentait pour elle une portion de la journée absolument inutile. Il s'agissait simplement de ne pas trop s'y ennuyer.

Avec ses rêves de chasse ou agraires, pressée de retourner du côté des terriers ou des travaux de la ferme : « Qu'est-

ce que je fais ici?... » se demandait-elle tant que durait la classe.

Et les jours où elle ne trouvait rien pour se distraire, on la voyait, sombre et hautaine, se tenir à l'écart, n'ayant plus rien à dire aux petites de la laïque.

Pendant ce temps, sa mère, à travers les maisons de la ville, donnait ses leçons à de niaises élèves de la petite et grande bourgeoisie locale. Elle n'avait aucune concurrente comme professeur de piano chic. Tout le monde la voulait. Elle s'exténuait.

Plusieurs fois par semaine, elle passait, non seulement le matin, mais toute l'après-midi d'un piano à l'autre, déjeunant dans un petit restaurant à bon compte de la place du marché. Ces jours-là, n'ayant plus la carriole pour la ramener, elle rentrait à pied, à bout de forces, par des routes trop longues.

Alexandra, qui revenait, elle, régulièrement à quatre heures tous les jours, prenait son repas de midi à la cantine de l'école, désagréable obligation. Enfin, quatre heures sonnaient. Allègre, ne trouvant jamais la course fatigante, elle prenait, suivie de son chien, le chemin du retour, cartable sous le bras et polo de laine sur l'œil.

III

Un peu lasse malgré tout à cause de sa chasse de l'aube, nulle fantaisie, ce jour-là, ne l'incitait à retarder son retour à la maison. Pour une fois, elle avait envie de sa chaise et de sa table, devant la cheminée de la cuisine. Elle n'avait pas l'intention de travailler, mais elle ferait semblant, et cela la reposerait.

Pas un instant elle ne songea que sa mère, aujourd'hui même, plus fatiguée qu'elle, traînerait le pied comme elle sur le même parcours, toute petite personne bien lasse perdue dans la campagne, obscur héros d'un labeur continuel grâce auquel le confort de l'existence était à peu près assuré.

Tout ce qui se passe dans la vie des parents est naturel pour un enfant. Alexandra trouvait tout à fait légitime que

son père ne fît rien que rêvasser au coin du feu, chasser, tripoter vaguement la terre dans son atelier, soupirer, se plaindre de la destinée, et que sa mère, en toute saison, s'anémiât à donner des leçons lointaines. Cela, pour elle, passait inaperçu comme la respiration même. Elle n'éprouvait ni étonnement, ni reconnaissance devant l'ingrate tâche maternelle. Mais, par contre, une rancune sans cesse renouvelée vivait sourdement dans son cœur contre une autorité qu'elle pouvait de moins en moins souffrir. Une rébellion moqueuse était toujours prête dans sa belle petite tête, un sourire de nargue et de mépris guettait constamment sur sa bouche dessinée comme celle des plâtres classiques.

Dans les herbages qu'elle longeait sur la route, l'herbe usée de l'hiver ne s'était pas encore renouvelée. Les touffes de primevères, petits bouquets roses et jaunes soigneusement arrondis, éclataient dans ce vert encore morne, et les coucous se haussaient partout sur leurs tiges, alignés comme de minuscules personnes. Les premières violettes, celles qui sentent bon, diminuaient déjà, graduellement remplacées par d'autres plus claires, dites « de chien », qui sont inodores. Et les jacinthes commençantes mettaient du bleu, lumineusement, dans les traînées d'ombre.

Sèche encore comme un fagot, la nature à peine bourgeonnante s'étonnait de ces fraîcheurs nouveau-nées. Dans l'air aigre, les poiriers et les cerisiers, transformés en chapelles blanches, semblaient, parmi ce restant d'hiver, des arbres devenus subitement fous. Cependant, les oiseaux savaient déjà qu'un revenant délicieux visitait de nouveau la terre. Et le petit pipeau des merles, qui se dépêchaient d'improviser sur quatre notes, disait d'avance que tout allait fleurir, que les feuilles allaient sortir, que l'air allait tiédir et que les jours, de plus en plus, allaient dévorer les nuits.

Le printemps est un conte bleu très ancien dont les générations ne sont pas encore revenues. Tout l'instinct humain tressaillait dans la poitrine d'Alexandra chaque fois qu'à la lisière du bois se manifestait, à deux pas d'elle, le cri du coucou. Car cet appel presque surnaturel est en vérité la voix

même d'un jeune dieu qui nous avertit de sa présence. « Par ici! Par ici! Coucou! C'est moi! Je suis revenu! »

Une ivresse inconsciente soulevait le cœur de l'écolière, tandis qu'elle enregistrait sans le savoir tout cela, tout cela qui nourrissait de poésie son enfance heureuse. De temps en temps, elle éprouvait le besoin de sautiller en marchant, ou bien de parler à son chien, et c'était tout. Mais quel génie inspiré eût, plus profondément que cette gamine innocente, senti le charme formidable de la nature miraculée?

— Bonsoir, papa!

Dans la grande cuisine, assis comme toujours à côté du feu, Bruno Horp était enfoncé dans son vieux fauteuil, la pipe aux lèvres.

Il accueillit sa fille d'un sourire, ce sourire enfantin et mélancolique qui était le sien, et qu'on ne pouvait voir sans en éprouver une sorte d'émotion.

— Te voilà revenue de l'école, mon chéri?... dit-il de sa voix musicale.

— Oui, papa.

— Maman ne rentrera que plus tard, elle...

Il pensait à autre chose, et cessa de parler.

La petite avait arraché son polo de laine et jeté son cartable sur la petite table qui lui était réservée.

Habituée dès la première enfance à respecter le rêve paternel, elle s'installa sans bruit et tira ses livres et cahiers

du cartable, comme une bonne élève qui va se mettre au travail.

Le fait que sa mère était absente lui donnait presque envie de travailler, en effet, tant était grand son esprit de contradiction et déchaîné son besoin d'indépendance. Puisque personne ne l'en priait, elle alla jusqu'à ouvrir son Histoire de France, sachant bien que, dès que sa mère arriverait, il lui deviendrait impossible de ne pas se lever pour disparaître.

Cependant elle n'alla pas jusqu'à étudier sa leçon du lendemain. Mais elle se mit à relire l'histoire de Jeanne d'Arc, qui, pour elle, avait toujours eu l'attrait d'une belle image d'Epinal.

Le chien venait de retrouver sa place habituelle devant le feu. Lentement, une somnolence agréable descendit sur ces trois êtres, le père, la fille et le chien. Le petit claquement du feu, le chant d'un merle près de la fenêtre, une rumeur lointaine de poulailler venue de la ferme proche, un bruit d'essieux sur une route lointaine, ces voix familières qu'on entend sans les écouter remplirent seules le silence; et le va-et-vient paisible de la vieille horloge battit la mesure, solennellement, dans le coin sombre où elle se dressait comme un cercueil tout debout.

Alors, invisibles présences, entre l'homme grisonnant et la fillette aux longues nattes, se mirent à tourner, comme deux fantômes autour de leurs têtes, ici l'avenir, là le passé. Mais ni l'un ni l'autre ne déterminait cette chose mystérieuse qui toujours advient quand les êtres se taisent et cessent de bouger.

L'avenir d'Alexandra, sans forme, fatalité non accomplie encore, suite de métamorphoses physiques, d'événements bons et mauvais, elle ne le sentit pas peser sur sa jeune nuque inclinée. Elle n'était pas encore à l'âge des chimères. Une vague indifférence, jusque-là dépourvue d'angoisses, remplissait son âme de gamine joueuse, un instant accoudée devant cette Histoire de France. Mais le passé d'Alexandre Horpin, avec ses images précises et superposées, quel spectre évident il composait devant les yeux visionnaires de l'artiste vieillis-

sant! Le regard occupé par le feu qu'il tisonnait machinalement, il ne se rendait même pas compte qu'il lisait à livre ouvert dans sa vie écoulée; et, certes, ce n'était pas palpitant comme l'histoire de Jeanne d'Arc!

Une cheminée devant laquelle on s'assied est un petit théâtre noir où c'est la flamme qui joue le drame. Drame éminemment humain, puisque l'ardente flambée première finit toujours par n'être plus qu'un tas de cendre et que cette cendre encore chaude va se refroidissant jusqu'à ce qu'il n'y ait plus dans l'âtre obscur et glacé que la mort.

Il a toujours laissé sa femme parler avec un petit rire « de ces fous dans le genre de Rodin ». Il ne lui a jamais dit que, ces fous, il les admirait et se mourait de ne pas leur ressembler un peu. Sa femme, son unique fervent sur cette terre, comment lui avouer qu'il ne croit plus en lui-même et sait depuis longtemps qu'il ne sera jamais qu'un malheureux raté? Plein d'amertume, il se catalogue.

Il y a les ratés persuadés et ceux qui comprennent tout ce qui leur manque. J'aimerais mieux être des premiers, l'illusion leur tenant lieu de génie. Ça arrive. Je sais bien ce qui est beau. C'est pourquoi je n'aimerai jamais ce que je fais. Malédiction! L'inspiration y était, pourtant! Qu'est-ce qu'il m'est donc arrivé? Qu'est-ce qu'ils m'ont fait dans leurs écoles, pour me retirer ce que j'avais!

Etre né d'une famille réfractaire, avoir connu les horreurs de la vocation contrariée, voilà ce qu'il me fallait. Au lieu de cela, père, mère, sœurs aînées, oncles, ils s'y sont tous mis pour m'encourager. A quinze ans, je travaillais dans l'atelier d'un vieux pompier. A vingt ans, je connaissais toutes les ficelles du métier. Je n'avais rien appris par moi-même. Tout m'avait été insufflé par des misérables. Ils m'ont tué. Mais, si je n'ai pas résisté, c'est donc que je n'avais pas les reins d'acier du vrai génie, c'est donc que j'étais né pour être le médiocre que je suis?

Pauvre Germaine en extase devant mes navets! Je suis son dieu. Chacun de ses regards me le prouve depuis quatorze ans. Depuis quatorze ans ses soins humiliés, ses gestes

mercenaires me touchent et m'irritent. Je lui suis reconnaissant de croire en moi, de m'adorer avec cette servilité à genoux, et en même temps je la méprise de n'avoir pas encore compris que je n'étais rien. Ce n'est pas une artiste, malgré sa musique. Une artiste m'eût peut-être rendu le souffle qu'on m'a repris dès l'enfance. Mais elle est ma douce, ma bonne compagne, et je l'aime bien. Je n'ai qu'elle — et ma fille.

Ma fille! Je l'appelle si souvent à mon secours, sans qu'elle s'en doute, pour qu'elle me passe un peu de son ignorance, de sa belle anarchie de sauvageon! Germaine ne comprendra jamais pourquoi j'aime voir la gosse envoyer ses livres en l'air pour prendre son fusil ou son furet, et préférer ses chiens ou les gens de la ferme même à la musique. Ma fille, elle est ma revanche. Elle non plus n'est pas une artiste, hélas! Mais elle est ce qu'elle est : une belle petite bête lâchée dans la nature. Et j'adore d'autant plus qu'elle soit cette statue ramassée, cette maquette bien torchée, cette magnifique petite cariatide au cou puissant entre ses deux grosses nattes, solide et courte sur ses pieds en sabots, qu'elle ne saura probablement jamais qu'elle est un chef-d'œuvre vivant, qu'elle est précisément ce que je n'ai pu trouver dans ma terre ou mon marbre — un chef-d'œuvre, oui, mon chef-d'œuvre.

Et puis, qui sait? Peut-être que, son souffle, c'est elle qui le porte dans ses possibilités obscures de gamine? Elle a douze ans. Est-ce qu'on peut jamais dire ce qui dort dans un enfant?

Pauvre vieux fou, toujours en attente du miracle quand même! Ma fille, sa fougue passée, sera une bonne grosse provinciale qui ne saura même pas mettre l'orthographe, comme dit sa mère. Tant mieux! Tant mieux! Il y a des moments, moi, où j'aimerais même ne pas savoir lire!

Cependant, entre ces deux humains compliqués, le chien Kiki, cuisant sa tête, clignant ses yeux, déterminait encore moins qu'eux ce qui respirait dans sa quiétude silencieuse : « La maîtresse est là. L'autre maître est là. Il n'arrive rien, le feu chauffe, je suis heureux, j'aime tout le monde, j'aime. j'aime, j'aime! »

***

Les deux braques, dans le chenil, ayant donné de la voix, Alexandra comprit que sa mère entrait dans le pré. Elle bondit tout aussitôt sur ses pieds.

— Où vas-tu, chérie?... demanda le père en sursaut.

— Je prends mon goûter, papa, et vais le manger dehors!

Kiki l'avait comprise sans explications, lui. Une entente si parfaite régnait entre eux. Derrière les talons gambadants, il sortit sans regret de la cuisine chaude et tranquille pour retrouver la boue, l'air acide, l'annonce du crépuscule.

Son morceau de pain et sa tablette de chocolat dans la main, la fillette courait. Il était près de six heures. Elle avait, jusqu'à ces dernières minutes, oublié son goûter.

Cachée derrière le tulipier, elle regarda sa mère pénétrer dans la maison. Le jardin n'était pas grand, mais, vers l'Ouest, entouré d'une façon tellement étroite par les bois qu'on s'y croyait dans un parc immense. D'anciens massifs qu'on ne cultivait plus y formaient des bosses régulières de terre. La fougère envahissait la pelouse. Des petits chênes naissaient au milieu des allées: lentement, les bois reprenaient leurs droits sur ce morceau de terrain qu'on leur avait volé jadis. Car la nature, du moins en Normandie, est toujours en lutte sourde contre la culture usurpatrice; et certes, si l'herbe pouvait, elle pousserait dans les maisons, sur les planchers ou les carrelages qui lui ont pris sa place légitime.

Quand elle fut bien sûre que sa mère ne pouvait plus la voir, Alexandra prit sa course et, passant par des brèches de haie, fut en quelques bonds dans la cour de la ferme.

Lorsqu'elle ne chassait pas, elle ne se sentait bien que là.

La vraie maison de ferme, c'était celle qu'habitait la famille Horp. On y avait jadis transformé la buanderie en atelier, et l'un des herbages en jardin, rien de plus. Les fermiers qui faisaient valoir les hectares de pré et de labour y attenant, sans compter les terrains qu'ils louaient par ailleurs, vivaient dans une ancienne dépendance, petite maison sans étages recouverte de chaume, où la cuisine était presque tout

entière occupée par la cheminée, où les trois uniques chambres de l'arrière étaient trop petites. Les fermiers en occupaient une, leur fils Charles, quinze ans, occupait la seconde, et la troisième était habitée par leur nièce et bonne, Fernande, tandis que le garçon de ferme couchait à l'écurie.

Parmi ce monde et les labeurs incessants de la ferme, Alexandra s'initiait, tout en jouant, aux choses de la terre. Parfois, elle aidait à sarcler, à cueillir les fruits et les légumes la veille du marché, donnait le grain à la volaille, faisait boire les veaux, trayait les vaches, montait les meules, savait botteler, faucher, même labourer à la charrue pendant quelques mètres; et son orgueil principal était de conduire à la voix, comme un charretier, les gros chevaux qui tiraient la charrette de foin en juin, et aussi de faire claquer le fouet, art que lui avait enseigné le jeune Charles, presque son contemporain.

⁂

Elle ne rentra qu'à la nuit pleine, juste pour mettre le couvert, selon l'habitude prise depuis longtemps, seul service qu'elle rendît à sa mère, et non sans mauvaise grâce.

Après le dîner, elle s'installa de nouveau devant son Histoire de France, et son père reprit sa pipe au coin du feu. Le froid de la nuit était pénétrant. Il devait encore geler dehors. Dans la buanderie-atelier, dont on n'allumait presque jamais le poêle, Mme Horp, au piano, jouait pour son mari, malgré les fatigues de la journée. Il aimait chaque soir cette musique venue de loin. Elle l'aidait à remuer ses amertumes. Ni lui ni sa fille ne songeaient qu'ils étaient bien au chaud près de la cheminée, et la frêle pianiste toute seule dans le froid, entre deux bougies clignotantes. Des airs cent fois entendus ou bien quelque déchiffrage leur parvenaient, et la maison rustique se remplissait d'un pathétisme qui serrait un peu le cœur.

En montant se coucher bien avant ses parents, Alexandra, longtemps encore, entendait, dans les profondeurs de la demeure, les notes déchirées de Schumann ou de Chopin qui venaient la chercher jusque dans son lit.

IV

Le dimanche est un mauvais jour pour Mlle Horp. Aller à la messe du village avec maman l'ennuie. La belle robe à col marin et le chapeau neuf qu'elle doit mettre, ainsi que les souliers vernis qui offusquent ses pieds, lui font, dès le lever, sentir qu'elle sera toute la journée en proie aux contraintes dominicales.

Au retour de cette messe qui dure trop longtemps, les champs déserts, la campagne sans travail, les groupes endimanchés qu'on rencontre, les cloches qui sonnent, c'est le quotidien interrompu, le rythme ordinaire qui s'arrête, un point d'orgue qui n'en finit plus et qui donne la nostalgie du bon ronron habituel.

La maison, même, n'a plus l'air d'être la maison. Papa a son veston propre; maman, en corsage de soie, est présente du matin au soir et, partout, on la voit fureter et ranger, puisque c'est le seul jour où elle puisse s'occuper à fond de son intérieur.

Elle fait des remarques toujours les mêmes sur l'ouvrage saboté pendant toute la semaine par cette Fernande, nièce des fermiers, qui la cèdent à bon prix plusieurs heures par jour pour assurer le service de la Grand'Fourche.

Ensuite vient immanquablement cette petite parole agaçante :

— Toi qui rentres à la maison tous les jours à quatre heures, Alexandra, si tu étais une fille comme les autres, tu jetterais un coup d'œil sur le ménage et tu surveillerais Fernande, puisque je n'ai pas le temps.

« Moi?... », pense la petite avec un rire rentré.

Quelles sottes idées peuvent avoir les parents, vraiment! Dédaigneuse, elle ne condescend même pas à répondre, mais plutôt se met à parler ostensiblement d'autre chose avec son père. Et, dès que le déjeuner est fini, pressée, elle s'en va sans dire où.

Son petit toutou drôle, qui sait aussi que c'est dimanche, comme le savent tous les chiens, marche devant elle dans

l'herbe, et sa joie éternelle d'être le chien semble une invitation à la bonne humeur.

Comment ne meurent-ils pas tous cardiaques, avec ces émotions qu'ils ne cessent d'avoir d'un bout de la journée à l'autre?

On se met à table. J'aurai des rognures de tout et du sucre au dessert : mon cœur bat. On se lève de table. Ma petite maîtresse sort et m'emmène : mon cœur bat. Tout à l'heure, elle va courir et je serai derrière et devant elle à la fois : mon cœur battra. Je sais qu'elle va faire une station à la ferme. Elle s'installera près du feu pour causer un moment. J'aurai ma place contre sa jambe : mon cœur battra. Brusque, elle se lèvera : mon cœur battra. Où irons-nous? Voir les porcs, les poules, ou à l'écurie? N'importe, j'en serai : mon cœur battra. A l'heure du goûter, elle rentrera pour un instant à la maison. Je ferai le beau pour avoir un bout de pain que je n'aime pas : mon cœur battra. Ensuite, ensuite ce sera le reste de la journée et, le soir, mon installation dans le lit, contre elle, dans ses bras, heure où mon cœur battra plus fort encore. Il battra dans mes rêves confus et je pousserai des petits cris en dormant; il battra au réveil, demain, et recommencera tout un nouveau jour de bonheurs et d'angoisses. Car, dans tous ces battements de cœur, il y a surtout cela : « Si elle allait m'oublier?... »

Pour comble, ce dimanche-là ne fut que pluie, une de ces pluies fines et continues de printemps, pulvérisées par un ciel presque lumineux, et que la terre normande en germination reçoit comme une manne céleste.

Alexandra fut d'un pas flâneur à la ferme, sachant fort bien que la vue du jeune Charles en costume de ville allait particulièrement la désobliger. Avec ses vieux habits de travail, son compagnon rural abandonnait pour un jour sa noblesse de petit paysan, et elle lui en voulait d'avoir l'air si bête et si gauche avec ses cheveux blonds trop brossés et son teint rouge trop savonné. Mais on a parfois besoin des fluides d'autrui pour chasser la morosité.

Agacée d'avance, elle franchit, suivie de son chien, la porte toujours ouverte, quel que fût le temps, et trouva, comme

elle s'y attendait, toute la famille encore à table, dans la cuisine trop petite, entre les cuivres étincelants, le vieux buffet, la cheminée rougeoyante.

La mère de la fermière, que tout le monde appelait par son joli prénom, « mère Ermeline », trois petits cousins en bas âge et la nièce Fernande faisaient partie des convives.

La mère Ermeline, venue en carriole du fond de sa campagne lointaine, était à l'ancienne mode, comme son nom, et portait encore le bonnet de coton, du reste recouvert d'une bande d'étoffe noire depuis son veuvage.

Il est encore, en Normandie, quelques-unes de ces bonnes femmes qui, représentantes d'un temps qui n'est plus, vivant dans des hameaux qui ressemblent à des dessins de vieux albums, ont l'air de ne même pas voir l'époque présente, et qu'on aurait envie de mettre sous vitrine comme de grandes poupées de musée.

Cependant, Alexandra, qui connaissait les formules de politesse à employer quand on entre chez des gens attablés :

— Bon appétit!...

Ce fut dit très haut, dès le seuil, et toutes les voix, comme un répons liturgique, répliquèrent à la fois :

— Merci!

Vite on lui offrit une chaise.

Le repas se terminait par un lapin de clapier en gibelotte. Les trois petits garçons, barbouillés de sauce, mangeant la

bouche ouverte, remuant, se disputant, laissaient voir qu'à leurs âges ils avaient déjà les mêmes chicots noirs que les grandes personnes.

Charles Lebigle, le fermier, voulait forcer son fils, le petit Charles, sa belle-mère et sa nièce Fernande à reprendre du lapin. Ils refusaient, congestionnés d'avoir déjà trop mangé. Et comme Mme Lebigle insistait avec son mari, tous trois ensemble, sans s'être donné le mot, mirent leur assiette sur leurs genoux, suprême défense contre une si courtoise insistance.

Peu après, on retourna ces assiettes pour manger le fromage, et ce fut enfin le moment du café, qui s'accompagne classiquement d'un ou de plusieurs petits verres de calvados qu'on verse dedans. Alexandra dut en accepter une tasse, mais refusa le calvados, ce qui fit bien rire la vieille. Les enfants eux-mêmes, dont le dernier n'avait pas six ans, en burent sans sourciller. Et, bien qu'ils eussent le hoquet après un tel festin, la fermière, la grand'mère ou la jeune Fernande ne cessaient de leur proposer : « Veux-tu du pain et des confitures, mon bézot? Veux-tu une tartine de beurre, mon nénet?... Veux-tu un verre de boisson?... » Car ce serait ne pas aimer les marmots que de ne les point bourrer jusqu'à l'éclatement.

— Il y a du contretemps, aujourd'hui, mam'zelle Alexandra... constata le fermier. (Ce qui signifie : « Il pleut. »)

La vieille Ermeline s'intéressa :

— Toujours quérue, mam'zelle Alexandra, toujours nérue!

— Elle se porte comme un superbe... approuva la fermière. Est l'air du pa's. Ça la rend rustique.

— Et puis, ajouta le fermier dans un rire, elle a pas peur des armements. Tire à plombs, tire à balles... Vous la voiriez chasser le lapin, mère Ermeline!

— Est comme la Nande, observa la grand'mère. Elle aussi se porte par enchantement.

— C'est point étonnant, riposta la nièce. Je mange comme un laboureur.

C'était une rude fille de vingt ans, blanche et rousse, bien bâtie, de celles dont on dit au pays « qu'elles ont une belle encolure ». Ses yeux, d'un bleu d'aube, jolis sous les frisons naturels, étaient pleins de glace et de ruse, mais on ne s'en rendait pas bien compte parce que le nez trop court donnait à son visage un petit air de gaieté naïve.

— Une aussi qu'est belle, continua la grand'mère, c'est la Marie Mazelin. Je l'ons revue ces jours au marché, elle en a gagné, c'te fillette-là. Et puis, coquette comme un pinson, et montrant son bas blanc... L'avait une jupe carreautée et un corsage à variations.

— Taisez-vous!... s'écria le fermier. Ça ne lui coûte brin, avec son inconduite!

— T'es pire qu'une vieuille fumelle, toi, mon oncle!... coupa la Fernande. Ce n'est qu'un bourdon, après tout! S'il fallait écouter tous les dit-on!

Ils discutèrent un moment avec bruit, puis se turent à cause d'Alexandra.

— Avez-vous bien vendu vos poulets, à votre marché de là-bas, la mère? demanda le fermier à travers le vacarme des trois petits, afin de changer la conversation.

— Quarante-cinq francs la paire... répondit-elle, c'est pas une terre.

Elle resta songeuse un moment, et reprit :

— D'abord, je devenons trop vieuille depuis que j'avons veuvé. Le marché m'éluge. Je sommes toute pétrifiée par les douleurs. Et puis, c'est principalement en été. Il y a tant de monde qu'en rentrant j'en avons les épaules détachées. Plus de cuisses, plus de genoux, plus rien.

— Est surtout ces horzains... murmura Mme Lebigle.

Elle ne savait pas si elle devait considérer la petite Horp et les siens comme des horzains, c'est-à-dire des étrangers, des gens de Paris, et n'ajouta rien de plus.

Mais la grand'mère poursuivit, flegmatique, avec toute l'ironie de la race au coin de ses yeux plissés :

— On ne sait plus sous quel règne qu'on est, véritablement. La dernière fois que je suis allée au grand marché, au mois d'août, il y avait les hauts cris partout, des prix de

famine, les petits pois jaunes, le beurre en entonnoir, les lapins à bas flancs, les poulets qui râlaient et les horzains en blanc avec des éfants comme des monstres; et tout le monde était laid et puait.

Alexandra regardait du côté du feu, surtout pour ne pas voir ces trois galopins, dont la façon de manger lui faisait mal au cœur.

Mme Lebigle, aimablement :

— C'est-il que vous voulez faire courtaine un brin, mademoiselle?

Et la petite alla s'asseoir les pieds à la flamme. Alors la mère Ermeline remarqua :

— Ça a toutes les façons, le feu de bois! Ça crie, ça chante, ça fait des folies!

— Sûr et certain, enchaîna le fermier, qu'avec un feu et l'heure on ne s'ennuie jamais!

Un silence tomba. Les enfants même restaient tranquilles. Le clapotement de la pluie domina. Cette morne humeur de la petite Horp semblait se communiquer aux autres. Elle le sentait et n'avait pas le courage de s'en aller. Sans se douter qu'elle imitait les gestes mêmes de son père, elle prit les pincettes, et, savamment, refit un nouvel échafaudage avec les éléments dispersés du feu.

C'est un grand art que de savoir équilibrer des bûches presque éteintes, d'établir le contact entre elles, de placer où il faut un beau tison qui sera la racine d'une nouvelle flamme, de ménager des ouvertures pour la libre circulation de cette flamme, de dégager les cendres à l'endroit voulu, de tirer parti des moindres brindilles pour réveiller le petit incendie, un grand art qui ne s'apprend que par tradition et qu'on ne possède jamais si l'instinct n'y est pas.

— Si vous nous chantiez quelque chose, grand'mère?... demanda tout à coup la Fernande, que le silence gênait.

— Je suis trop ancienne, dit-elle. J'n'ai plus d'éclat pour chanter.

Et pour qu'on n'insistât pas :

— Il est raide gentil, votre petit quin, mam'zelle Alexan-

dra. Je suis bien sûr qu'il ne cherche jamais de mots aux autres quins?

— Oui, dit l'enfant, desserrant les dents avec peine, c'est un bon chien.

A ce mot, qu'ils connaissent tous, les oreilles de Kiki se dressèrent. Il regarda sa maîtresse avec tant d'éloquence qu'elle comprit comme s'il eût parlé.

« C'est ça, pensa-t-elle. Allons-nous-en! »

Elle s'était levée.

— Vous v'là déjà repartie?

C'était le petit Charles qui, pour la première fois, ouvrait la bouche.

— Il faut que je rentre... répondit-elle à tous les regards dirigés vers elle. Je reviendrai sans doute ce soir.

Et, avec un geste de la main, elle repassa la porte ouverte et s'éloigna sous la fine averse.

Sous son parapluie, traînant ses caoutchoucs, elle alla d'un pas désœuvré voir ses chiens au chenil, son furet dans la cage à lapins où on l'enfermait.

Les prés avaient l'air de verdir à vue d'œil, ou plutôt de *verdurer*, comme dit si joliment la langue de chez nous. Mais il parut à l'enfant désemparée que, dans ces prés, le bétail aussi s'était endimanché. Le jour du Seigneur régnait partout implacablement. Oh! trouver un coin où ce ne fût pas dimanche!

Elle projeta d'ôter sa robe ennuyeuse, ses souliers vernis, de s'habiller de ses plus vieilles loques, de mettre ses pieds dans ses sabots, de prendre son furet, ses chiens, et de s'en aller se faire mouiller autour d'un terrier quelconque, dans le bois. C'était aujourd'hui la seule chose acceptable, et pourtant elle n'avait pas d'entrain, même pour cela.

La bouche boudeuse, avec son air hautain et sombre des mauvais jours, elle revint à la maison, heureuse, dans sa férocité enfantine, de se dire que son chien trempé marquerait ses pattes, « ferait des fleurs » dans toutes les pièces, et que maman serait une fois de plus furieuse. Elle s'esquiverait habilement, ensuite, et, plus tard, quand elle rentrerait à la nuit, faite comme une voleuse, avec ses trois bêtes crottées derrière

elle, il y aurait, entre papa et maman, une de ces discussions qui l'amusaient tant.

Elle fut surprise, en entrant à la cuisine, de n'y trouver personne. Mais, tout aussitôt, des bruits de voix lui apprirent que ses parents recevaient quelque visite, et que tout le monde était dans l'atelier.

V

C'ÉTAIENT deux membres du conseil municipal envoyés par la commune pour demander au sculpteur s'il voulait accepter de faire un monument aux soldats du village morts à la guerre. L'un était le forgeron et l'autre un gros fermier du voisinage. Gênés par leur costume des grandes occasions, le sang à la tête, ils récitaient par cœur, depuis un bon moment déjà, tout en se coupant l'un l'autre, le discours qu'ils avaient appris avant de venir.

S'étant assis sur l'extrême bout de leurs chaises, ils faisaient bien attention de ne rien regarder autour d'eux, quoique ayant grande envie de jeter un coup d'œil sur les quelques reproductions en plâtre des principales œuvres de Bruno Horp, assemblées dans des coins.

Mme Horp, toute pâle d'orgueil, les écoutait exposer leur demande. Avait-il donc fallu venir s'enterrer à la campagne pour voir s'accomplir un tel miracle? Une commande officielle! Un peu d'honneur pour l'artiste méconnu, peut-être

un peu d'argent! Avec quelle vanité d'éternelle amoureuse elle colporterait la nouvelle, là-bas, à la ville, partout où elle donnait des leçons!

L'entrée d'Alexandra fit complètement perdre le fil aux deux émissaires qui, ne sachant s'ils devaient se lever pour saluer cette gamine, esquissèrent dans ce sens plusieurs gestes qu'ils n'achevèrent pas, et finirent par s'arrêter court dans leurs explications.

Maman avait froncé les sourcils en voyant paraître et sa fille intempestive, et le chien mouillé. Ce fut le sculpteur, avec son aisance charmante, qui fit cesser toutes les gênes.

— Je vous ai très bien compris, messieurs, dit-il. Je remercie le conseil municipal d'avoir pensé à moi pour ce monument...

Et, malgré la stupéfaction de sa femme :

— Je demande à réfléchir, cependant. Je ne suis plus jeune... (un sourire délicieux et triste). J'ai cinquante-trois ans et il y a déjà longtemps que je ne travaille plus... Je...

— Ne l'écoutez donc pas!... interrompit Mme Horp, ardente et sèche. Mon mari fera ce monument. Je vous le certifie, moi! Vous pouvez répondre ce soir à votre comité que c'est une chose entendue!

Elle était si péremptoire que le grand Bruno baissa sa belle tête décoiffée. Alors les deux campagnards, ayant compris, ne se tournèrent plus que vers la toute petite dame pour continuer l'exposé de l'affaire. Une demi-heure plus tard, ce fut elle qui, sous leur dictée, inscrivit les dimensions, les conditions, la date, d'autres détails encore qu'ils donnèrent à tour de rôle ou tous deux ensemble.

Alexandra regardait son père. Plus que jamais, elle le sentait son camarade. Il lui semblait qu'il devait ressentir pendant cette séance ce qu'elle ressentait elle-même quand maman la forçait à faire ses devoirs et à apprendre ses leçons.

Mais, les deux personnages repartis, elle n'eut pas le temps de dire un seul mot, car maman, avec une véhémence inouïe, se jetait au cou de son mari, l'embrassait quatre fois, frénétique, sur les deux joues, puis se mettait à pleurer convulsivement sur son épaule.

⁂

— Ecoute, mon chéri. Ne t'en va pas! Je vais avoir besoin de toi pour poser!

Arrêtée net dans son impulsion, la petite regarda son père avec étonnement.

— Moi, papa?... Tout de suite, comme ça?... Et poser pour un monument à des soldats?

— Ne fais donc pas de sottes remarques! s'exclama la mère, encore toute frémissante. Papa sait ce qu'il dit, peut-être! Il veut que tu poses, tu vas poser, voilà tout!

L'enfant, cabrée, retint à temps ses impertinences. Elle venait de surprendre le regard suppliant de son père. Celui-ci, très doucement et ne s'adressant qu'à elle seule :

— Tu vas comprendre, mon mignon. Tu sais, c'est si drôle, l'inspiration! Tout à l'heure, je ne voulais pas faire ce monument. Mais il y a une idée, maintenant, qui vient de me traverser la tête, et il faut immédiatement que je commence ma maquette pour que la fièvre ne s'en aille pas. Tiens, je vais te dire ce que c'est! Je veux faire une Victoire assise sur une pierre tombale, avec ses grandes ailes fatiguées qui pendent par terre. Je vois ça!... Je vois ça!... continua-t-il en marchant de long en large dans son atelier, sans plus regarder personne. Elle lit attentivement les noms sur la pierre. Son bras droit, son bras droit...

Il fit entendre une courte pichenette. Et, sans savoir que, s'adressant maintenant à sa femme, c'était comme à une servante qu'il lui parlait :

— Vite, maman Germaine, ma plastiline! Apporte ici la selle!... Mes ébauchoirs! Vite! vite!...

Sous les boucles grises, ses yeux noirs étincelaient. Et ses belles narines s'ouvraient comme celles d'un cheval de race après un galop furieux.

Pendant que sa femme s'empressait avec des mains tremblantes, il continua de marcher de long en large. Le coup de foudre, enfin, se produisait. Il venait de retrouver son âme de grand artiste, son âme d'avant les écoles. L'inspiration,

oui! C'était bien cela. Plus de trois ans de campagne, de solitude, d'inaction, l'avaient peu à peu désintoxiqué. Quelle belle rédemption de sa paresse et de son égoïsme apparents! Depuis plus de trois ans, il laissait travailler à sa place sa pauvre compagne. Trop frêle pour un tel labeur, elle avait l'air de mourir à la peine et, pendant ce temps, lui, roi fainéant de la maison, il n'avait su que remuer des songes désespérés en même temps que des cendres, tout en se faisant servir. Pourquoi son instinct l'avait-il averti, durant cette longue et antipathique période, lui répétant sans cesse qu'il avait raison et qu'il ne devait pas agir autrement?

Tout en arpentant, il jetait sur sa fille, qui jouait avec le chien en attendant de prendre la pose, des regards avides. Une petite Victoire, certes, avec ses lignes grecques, ses proportions justes et ramassées, le port de sa petite tête fière. Comment ne l'avait-il pas encore vue avec des ailes aux épaules? Depuis plus de trois ans, il la regardait vivre, et c'est tout. Il sentait vaguement qu'il avait besoin d'elle et de sa sauvagerie, mais il ne savait pas que le jour allait venir où il redeviendrait aussi neuf qu'elle. Douze ans! Il avait douze ans comme elle! Une envie de rire de joie tourmentait sa poitrine, envie de rire, envie de chanter, peut-être.

— Maman Germaine, ordonna-t-il, mets-toi au piano. Il me faut de la musique!

Elle n'avait même pas fini d'apporter tout ce qu'il lui avait demandé. Bousculée par ses exigences, habituée à le gâter, elle se dépêchait sans rien dire, trop heureuse de cette modeste collaboration.

Ce fut tout essoufflée qu'elle alla s'asseoir au piano :

— Qu'est-ce que tu veux que je te joue?

— Tout ce que tu voudras, pourvu que ce soit beau. Je sens que ma maquette sera finie d'ici l'heure du coucher. Il le faut! Il fait encore grand jour. Je travaillerai ce soir aux lumières. On dînera quand on pourra. Allons, Alexandra, ma chérie!

Il subordonnait tout à son travail, avec la naïve férocité d'un grand génie.

En soupirant, la fillette monta sur la petite estrade et

laissa son père la tourner en tous sens comme un mannequin, cherchant la pose.

— Maman Germaine!... attends un instant avant de jouer! Il nous faut un drapé blanc!

C'étaient les vieilles habitudes de Paris qui revenaient.

« Je vais ôter tout de même ma robe et mes souliers vernis, pensait la petite. Mais je ne me doutais pas que c'était pour me déguiser en Victoire. »

Un nouveau soupir la souleva. C'était à l'adresse du terrier, des chiens, du furet, de la pluie.

Quand sa mère eut trouvé dans le coffre ce qu'il fallait, elle se déshabilla de bonne grâce et supporta sans sourciller que son père la drapât, défît ce qu'il venait d'arranger, et recommençât. Elle l'aimait tant! Elle ne lui fit même pas remarquer que le poêle n'était point allumé, qu'elle avait les bras et les pieds nus et que la pluie glaçait l'atmosphère.

— Ça y est! dit-il enfin. Vas-y, maman Germaine! Et en avant, maintenant!

La pianiste jugea qu'il fallait d'abord une polonaise de Chopin, ce qui n'était pas si mal choisi.

Alexandra, pour commencer, posa dans la plus parfaite immobilité. Sur la chaise renversée qui figurait la pierre tombale, elle était assise, le cou en avant, déchiffrant les noms des héros. Sa main droite, au bout du bras tendu, lui servait d'appui, sa gauche était posée sur la poitrine. « J'espère que j'aurai vingt sous, comme quand j'étais petite..., se répétait-elle. Qu'est-ce que j'achèterai? Des bâtons de réglisse, ou des bonbons anglais? »

De trois quarts, elle pouvait regarder travailler son père, ce qui la distrayait sans l'intéresser. Elle suivait et détaillait inconsciemment chacun de ses gestes, exactement comme lorsqu'il arrangeait le feu. Les choses qu'on apprend de cette façon quand on est enfant, jamais plus on ne doit les oublier.

La polonaise, qui faisait trembler le piano, semblait secouer aussi tout l'atelier. Mme Horp jouait proprement et sans art. C'était du Chopin tout de même, et qui remplissait d'un lyrisme héroïque la pauvre ancienne buanderie.

Un atelier de sculpteur reste toujours fruste et ne com-

porte pas les élégances qu'on voit chez certains peintres. Il y a de la maçonnerie dans le métier de celui qui modèle la terre. Revêtu de sa blouse de toile bise, Bruno Horp avait l'air d'un ouvrier travaillant dans un chantier.

Au bout d'une longue demi-heure, Alexandra cessa de s'immobiliser. L'ankylose et le froid la faisaient souffrir. Quand maman s'arrêtait de jouer avant d'attaquer autre chose, le tapotement de la pluie reprenait sa place sur la vitre d'en haut. Assise à son clavier dans ce coin, maman devait geler aussi. Mais elle y était habituée, elle! En lutte avec sa pâte, papa, la sueur aux tempes, passait par instants sa manche sur son visage. Il avait de la chance d'avoir chaud! Il respirait avec force, et piétinait autour de sa selle. Personne ne disait plus une parole.

Et les heures passèrent, et ce fut interminable. Alexandra, maintenant, essayait de se figurer tout ce qui fût arrivé du côté des terriers, en supposant que rien ne l'eût empêchée de suivre son idée. Ensuite, elle pensa à l'histoire de Jeanne d'Arc, puis à la mère Ermeline, puis à rien.

Quand le jour commença de baisser, furtive, maman s'esquiva pour aller chercher la grande lampe de la cuisine. « Je voudrais bien me reposer, songeait Alexandra, et je n'ai pas goûté. »

Mais elle ne le dit pas pour ne pas déranger son père.

Maman revint, monta sur une chaise pour installer la lampe dans la monture de fer qui pendait du plafond. Elle était si petite que c'était pour elle un effort considérable. Mais Bruno Horp ne savait plus rien de ce qui se passait autour de lui. Il la laissa faire sans un geste pour l'aider. Seulement, quand la lampe fut en haut : « C'est beau, ça... », murmura-t-il. Les ombres, qui sont la palette du sculpteur, creusaient les plis de l'étoffe autour de la petite Victoire blanche. L'œil sombre d'Alexandra revenait sans cesse aux mains de son père, à la plastiline de son père. Il le sentait, et il lui semblait qu'elle l'aidait. Mme Horp s'était remise au piano, dont elle avait allumé les bougies. Depuis combien d'heures étaient-ils tous les trois absorbés autour de l'œuvre naissante?

Sur l'accord dernier d'une page qui se terminait, profi-

tant de cet instant sans musique, Alexandra, qui s'agitait beaucoup depuis un moment :

— Dis, papa?...

Qu'est-ce qu'elle allait dire, la petite collaboratrice ? Quelle remarque enivrante allait-elle faire sur la maquette déjà significative, avec ses grandes lignes simples?

Pour une seconde, il s'arracha de son labeur, écoutant attentivement :

— Quoi, ma fille?

Un rire qu'elle retenait depuis trop longtemps gonfla le cou de la fillette, dérangea complètement la pose, faillit faire basculer la chaise.

— Dis, papa, regarde... Regarde Kiki devant le poêle, qui croit que c'est allumé, et qui a tellement trop chaud qu'il en tire la langue!

C'était vrai, car l'imagination des chiens peut aller jusque-là. Mais, rudement tombé du haut de son illusion, le sculpteur resta d'abord stupide. Puis il tourna sur lui-même, passa sa manche sur son front, regarda du côté de sa femme, et dit :

— Quelle heure est-il, je me le demande?

— Près de neuf heures, mon chéri!

— Ouf! fit-il. Allons dîner. Je reprendrai tout à l'heure... Tu n'as pas froid, Alexandra?... Non, maman Germaine, ne regarde pas encore. Tu sais bien que tu n'as pas le droit avant que ce ne soit fini.

*
**

Quand ils se furent levés de table, après un dîner improvisé, puisque personne n'avait pu s'en occuper :

— Va te coucher, va, ma fille, va, ma chérie; tu l'as bien mérité. Moi, je vais continuer à travailler pendant que ta maman jouera. Ça durera peut-être toute la nuit. Mais, maintenant, je n'ai plus besoin de toi!

— Oh! tant mieux!... dit-elle, avec toute la cruauté de ses douze ans.

Et, sans même demander à revoir la maquette, aussi

indifférente que lorsqu'elle n'était qu'un bébé, vite elle embrassa ses deux parents et monta dans sa petite chambre, avec son chien dans les bras.

Le froid et la fatigue l'avaient brisée. Elle se déshabilla rapidement, avide de se pelotonner dans son lit. Et pendant qu'en bas reprenait la musique, tandis qu'y palpitaient deux espoirs d'essence différente mais égaux dans leur fougue déchaînée, l'écolière, serrant contre elle son petit compagnon animal, exhala dans ce cri du cœur tout ce que l'enfance a d'impitoyable et d'incompréhensif :

— Ah! mon pauvre Kiki! Quel sale dimanche tout de même! Quel sale dimanche!

VI

En montant, le lendemain matin, dans la carriole quotidienne, elle affecta de tousser, tant sa déception était grande de n'avoir pas attrapé de rhume. Elle avait escompté cela, prétexte excellent pour manquer l'école. Elle ne remarqua pas, par ailleurs, comme sa mère était défaite après avoir passé presque toute la nuit dans l'atelier. Du reste :

— Tu ne me demandes pas de nouvelles de la maquette?... fit celle-ci sur un ton d'étonnement scandalisé.

Et la petite comprit du coup que cette maquette la laissait absolument indifférente. Cantonnée dans son domaine à elle,

jamais elle ne se mêlait des affaires de ses parents. Elle eut fort envie de répondre : « Je m'en moque!... » ou pis encore.

La carriole démarra. Dans le bruit des roues, Mme Horp continua :

— Ton père n'a pas encore voulu que je regarde. Il va y mettre la dernière main ce matin et dans l'après-midi. Je ne la verrai donc qu'en rentrant ce soir, puisque je reste en ville aujourd'hui. Toi qui rentres à quatre heures, tu la verras avant moi!

Il y avait de la jalousie douloureuse dans ces paroles. Une seconde fois, Alexandra pensa : « Je m'en moque! » Elle prononça seulement un . « Ah! » si monotone que, sa mère ayant détourné la tête, elles ne se parlèrent plus pendant tout le parcours.

A l'école, elle passa son temps à taquiner les autres et à susciter des disputes bêtes. Deux ou trois élèves furent punies avec elle. Cela ne l'empêcha pas de rentrer en sautillant tout le long de la route. Il ne pleuvait plus. L'averse interminable de la veille avait donné comme un coup de fer à toute la nature. L'herbe nouvelle de l'année semblait être sortie de terre en une nuit, uniforme et molle à la manière de la neige.

Il y eut des flaques à sauter et des coucous à cueillir. L'air frais sentait le bouquet champêtre, faible parfum bien honnête. Le petit chien bondissait, tout heureux aussi de revenir de l'école.

Oubliant complètement que l'attendait à la maison l'honneur de voir, la première, cette prestigieuse maquette, Alexandra ne rentra pas, mais alla tout droit à la ferme. Juste comme elle pénétrait dans la cour plantée, elle vit le petit Charles qui finissait d'atteler la jeune jument.

— J'y vais aussi!... cria-t-elle en se mettant à courir, et bien qu'elle ignorât de quelle course il s'agissait.

— Bon!... répondit-il. Montez!

Elle lança son cartable dans l'herbe, puis enfourna d'abord le chien, avant de grimper elle-même.

— Le malheureux quin!... remarqua Charles qui prenait déjà les guides. Vous le jetez dans le cul de la voiture comme un paquet de sottisse!

La jument fit un départ violent. Elle était à peine dressée, de ce dressage des fermes qui consiste tout simplement à atteler les bêtes, du jour au lendemain, jusqu'à ce qu'elles s'y habituent.

— Où c'est que tu vas?... demanda la petite en se cramponnant.

Car, depuis les premiers jours de son arrivée en Normandie, l'habitude était prise. Encore qu'il eût trois ans de plus qu'elle, Charles lui disait *vous* et elle lui disait *tu*.

— J'vas chercher du bois chez Lepaon, dit-il. On en manque, tout de suite, à la ferme, et voilà déjà bien huit jours que mon père l'a acheté. D'abord, me faudra plus d'un voyage, mais, ce soir, est pressé.

A la barrière, il descendit pour ouvrir puis refermer, et jeta les guides à Mlle Horp. C'était la même carriole que le matin, mais quelle différence d'allure!

Un galop fou sur la route, suivi de plusieurs tête-à-queue, bouscula les deux voyageurs et Kiki, tous trois assis sur la banquette d'avant. Alexandra riait, enchantée, l'autre jurait.

— Garce de va-nu-pieds!... criait-il à la jument en la cinglant.

Et le galop reprenait, plus furibond.

A la grande côte, la bête se calma. Doucement, ils montèrent sous les hauts arbres bourgeonnants, encore mouillés, qui leur envoyaient des gouttes.

Ce fut assis sur le bois qu'ils prirent le chemin du retour. Il n'était plus question de banquette. La carriole trop chargée disparaissait sous les bûches ou plutôt les branches d'arbres entassées. On ne voyait plus que les roues. Equilibrés comme ils pouvaient là-dessus, le garçon, la fille et le chien subissaient avec force les cahots d'un trot inégal et fougueux.

— Attention!... cria Charles.

C'était la grande côte, une descente longue et rapide à faire à toute vitesse, « parce que, disent nos paysans, quand la côte est brutale, il faut que le cheval aille plus vite que la voiture, sans ça il risque de tomber ».

Comme des volants sur la raquette, ils rebondissaient sur

le bois dur; et les embardées de Bijou menaçaient sans cesse de les jeter dans les fossés.

Quel bonheur est celui des enfants casse-cou, en pareille circonstance! Toutes les forces de la jeune Horp étaient concentrées sur une seule pensée : « Ah! que je m'amuse! Que je m'amuse! » On ne savait ce que pensait le petit gars. Seul, le chien semblait avoir conscience du danger, étant, somme toute, la seule grande personne du trio.

Sans se douter que c'était un miracle, ils revinrent à la ferme sains et saufs.

— Bonjour, madame Lebigle!... s'écria la petite en sautant à terre.

La fermière était sur le pas de la porte. Quand elle vit que son fils avait pris Bijou plutôt que l'autre cheval :

— Hélâ!... cria-t-elle.

Le mot « hélâ », qui est un *hélas* dont on ne fait pas sonner l's, mais dont on appuie l'a d'un formidable accent circonflexe, se prête, chez nous, à toutes les circonstances. Il se chante plus encore qu'il ne se dit, et s'accompagne, en général d'une bouche grande ouverte et de deux yeux au ciel.

— Bien heureux que tu sois rarrivé là sans malva!... continuait Mme Lebigle d'une voix criarde. T'as la tête perdue, bien sûr, d'avoir pris la jument, qu'est un cerf manqué! Je suis sûre que, dans la côte, elle a descendu les quatre pattes ensemble et qu'elle était comme un Basque! Et ma-m'zelle Alexandra qu'était juquée là-dessus à une hauteur démesurée, et jusqu'au méchant quin en perdition itou! T'as de la chance que ton père a point vu cha! Si c'est que t'es bu, est que t'as la boisson pernicieuse, sûr et certain!

Déchargeant sans répondre le plus encombrant du bois, le petit Charles évitait de regarder sa mère, fort vexé d'être grondé devant Alexandra.

— J'en suis dépassée de furie!... continuait la fermière, qui se montait. Si je ne me retenais pas, je sens que, de colère, ça me sortirait comme un volume. Atteler ça pour quérir du bois!... T'as pas fini d'en entendre, d'ici la sombreur, vilain modèle!

Et tant qu'il fut devant elle, elle ne cessa point.

Ayant assez déchargé pour pouvoir dételer, le garçon se dépêchait autour de la jument. La prenant enfin par la bride pour la ramener à l'écurie il grommela pour lui-même, en s'en allant :

— J'aime mieux f... le camp, car la tête m'en pête!

— Nous nous sommes tant amusés, pourtant!... dit la petite Horp en le suivant des yeux, assez consternée.

— Mam'zelle Alexandra n'est pas raisonnable non plus!... répondit Mme Lebigle sur un ton subitement très doux. Des malheureux manants comme nous ne sont pas là pour s'amuser. Vous voyez la position si la jument s'était abattue? Avec ça qu'elle est jeune et gaie et qu'elle joue comme une girouette!

— Mais puisqu'il n'est rien arrivé, madame Lebigle! Allons! n'y pensez plus. Tenez, si vous êtes gentille, vous allez me donner à goûter. Ça m'ennuie de rentrer à la maison!

— Et de bon cœur, mam'zelle Alexandra. Qui que vous voulez pour votre collation?

— Du beurre salé sur du pain brié. C'est ce que j'aime le mieux!

⁂

Le jour déclinait déjà qu'elle était encore à la ferme. Elle avait longtemps épluché des pommes de terre, puis aidé la fermière à plier du linge. Tout ce qui se passait dans cet intérieur si différent du sien lui plaisait, elle qui, chez elle, n'eût pas fait un geste pour aider sa mère. Le petit Charles, disparu, restait invisible.

— Il doit être tard, madame Lebigle?

— Le quart moins de six heures!... dit celle-ci regardant l'horloge. Mais, pour vous, ça fait le quart moins de sept.

(Les paysans de Normandie, race têtue et indépendante, n'accepteront jamais l'heure nouvelle.)

— Il faut que je m'en aille!... dit l'enfant.

Mais aussitôt, penchée sur la marmite qui bouillonnait au bout de la crémaillère :

— Ce qu'elle a l'air bon, votre soupe!

— Voulez-vous demeurer souper avec nous, mam'zelle Alexandra? Ça ne sera pas la première fois et, j'espère, pas la dernière.

— Je voudrais bien, madame Lebigle, mais...

Elle frappa dans ses mains, tout en exécutant un saut de petite chèvre.

— Je vais demander à maman. Je pense qu'elle voudra bien! Il y a plus d'un an que je n'ai pas dîné à la ferme. Seulement, continua-t-elle avec un gentil rire, si je reviens, promettez-moi que vous ne ferez pas la tête au pauvre Charles.

Elle avait pris sa course, ayant son chien, ombre portée, derrière ses talons. A la porte de la Grand'Fourche, elle se trouva nez à nez avec sa mère qui rentrait tout juste de la ville et qui semblait prête à s'évanouir de fatigue. Comme elle ouvrait la bouche pour lui exposer sa demande :

— Eh bien?... Tu l'as vue?... questionna fiévreusement Mme Horp.

« C'est vrai, se dit l'enfant, saisie, la maquette de papa!... »

— Non, maman. Je reviens de la ferme.

Une expression de joie redressa les traits las de la pauvre petite maîtresse de piano.

— Ah! tu ne l'as pas vue?...

La voix de Bruno, dans la maison, appelait.

— C'est toi, maman Germaine? Je t'attends!... Viens! Tu peux regarder, maintenant!

*
**

Ayant vu que sa fille entrait aussi dans l'atelier, il affecta de ne tenir plus aucun compte de cette gamine qui ne comprenait encore rien, décidément, — nuance qui n'échappa pas à l'heureuse mère, mais resta pour la petite complètement inaperçue.

— Voilà!... dit-il en s'écartant.

Et, dans sa voix, venait de passer l'émotion d'un triomphe mal contenu.

La maquette était assez grande. La fougue avec laquelle le sculpteur l'avait pétrie en si peu de temps la laissait animée d'une vie extraordinaire. Pour la première fois, Bruno Horp œuvrait selon sa vraie nature, et, certes, il était aisé de reconnaître, devant ce qu'il venait de faire, que cet homme pouvait être vraiment un maître.

Pathétique dans son calme, passionnée dans sa simplicité, cette fruste petite Victoire, pesamment casquée, avançait le cou vers la pierre, sans que son buste droit en fût dérangé. Largement traité, le geste de ses bras n'essayait aucune éloquence. Mais, d'un galbe magnifique, ses immenses ailes qui traînaient, qui l'enveloppaient, qui l'enfouissaient, disaient tout le lyrisme et toute la fatigue de la guerre.

Mme Horp considéra pendant un long moment, dévorée par le regard de son mari. Péniblement, elle avala sa salive et put enfin articuler :

— Très beau!

Il y a des manières de dire « très beau » qui déchirent le cœur de l'artiste, surtout lorsqu'il est encore haletant d'avoir enfanté.

Les dents serrées, les yeux noirs de déception, d'exaspération :

— Très beau?... reprit amèrement Bruno, mais...

Et, pendant cette seconde, il haït celle qui ne comprenait pas.

— Non!... balbutia-t-elle, écrasée par le regard posé sur elle. C'est très beau, je t'assure...

Elle ajouta vite, comme pour libérer sa conscience :

— Ça ne ressemble pas à ce que tu fais d'habitude, avoue-le!

Il fit entendre un petit rire de mépris.

— Non! évidemment!

Et là-dessus, après un court silence, elle proféra cette petite parole atroce :

— Tu vas le laisser comme ça, ton ange?

Il crispa les mâchoires. Il était au bord d'une crise de nerfs.

— Ce n'est pas un ange! C'est la Victoire!

— Oui... enfin... concéda-t-elle.

Et, pleine de précautions effrayées, elle recommença :

— Tu vas la laisser comme ça?

— Comme ça quoi?

Embarrassée, tremblante :

— Ecoute!... C'est que... les gens de ce comité vont venir voir ton projet, ça va de soi. Et j'ai bien peur que... qu'ils...

Il était comme essoufflé de tout ce qu'il retenait.

— Tu as peur qu'ils ne soient comme toi, qu'ils n'aiment pas ça?...

— Bruno!... protesta-t-elle. En somme, ce n'est qu'une maquette! Combien d'heures as-tu passé là-dessus? Et puis, enfin, il y très longtemps que tu n'as modelé, tu n'as plus la main. Tu vas certainement retoucher... fignoler...

Il marcha sur elle comme s'il allait la gifler.

— C'est ça!... cria-t-il dans un rire de rage. C'est bien ça!... Tu as dit le mot : fignoler! Faire un beau sujet de pendule, n'est-ce pas, comme d'habitude? C'est ça que tu aimes? C'est ça que tu comprends, toi!

Jamais, depuis qu'ils étaient mariés, elle ne l'avait vu comme elle le voyait là devant elle. Elle ne pouvait savoir que c'était la vie, toute la vie intérieure de cet homme qui lui sortait brusquement, comme du feu, par les narines, par les yeux, qui faisait crépiter des étincelles au bout de ses doigts.

— Retoucher?... continua-t-il en élevant de plus en plus la voix, retoucher ça?... Mais jamais encore je n'ai fait quelque chose comme ça, entends-tu?... Entends-tu? Tu ne comprends donc pas que le compliqué, le *fignolé*, comme tu dis, ah! ah!... ce n'est que de la crotte! de la crotte, entends-tu? Et que c'est ça, ça, ça qu'il faut faire, et pas autre chose?

Ses mains frissonnantes se promenèrent sur la pâte humide avec amour et désespoir :

— Tu ne vois donc pas?... Tu ne vois donc pas?... Tu ne vois pas ce qu'il y a dans la ligne de ce bras, dans la ligne de cette aile, dans le départ de ces deux courbes, qui se séparent au point voulu, chacune continuant sa noblesse à part?

Tu ne vois pas qu'il y a là comme deux thèmes différents et harmonisés? Tu fais de la musique, pourtant. Tu ne vois pas que cette tête dans la lumière, et le bloc obscur que fait l'immense ombre de cette aile... Non, non!... Je suis trop bête de vouloir t'expliquer. Ça ne s'explique pas. Ça se sent. Mais j'ai compris maintenant. Tu as raison! Pour les idiots du conseil municipal, pour tous les idiots, il faut autre chose. Je me suis emballé comme un fou pour des dadais de village. Le peuple comprend quelquefois, pourtant! Mais les officiels ne comprendront pas plus que toi. Pour leur plaire, pour te plaire, il faut un soldat la main sur le cœur, une baïonnette qui f... le camp... Je sais, je vois. Je peux faire ça. Je ferai ça, c'est entendu. Pas plus tard que tout à l'heure. Je m'y mettrai, sois tranquille! Et je réussirai sans peine. Ce ne sera pas difficile. Voilà trente ans que je ne fais que ça!...

Sa voix sombrait. Il s'arrêta pour ne pas éclater en sanglots.

Il détourna la tête afin de cacher cela. Son regard, dans ce mouvement, rencontra celui de sa fille qui, pétrifiée, assistait à toute la scène sans faire un mouvement. Et, dans son envie déchirante d'une approbation, d'une compréhension, il demanda, brusque et saccadé :

— Qu'est-ce que tu en penses, toi?

La petite voyait bien qu'il souffrait. D'autre part, obscure, une mauvaise joie gonflait peu à peu son cœur devant la consternation épouvantée de sa mère. Rien que pour la contredire, elle l'eût dit :

— Moi, je trouve ça très beau, papa!

Il sentit, avec tous ses nerfs crispés, quel sentiment venait d'exprimer la voix niaise de son enfant. Et d'elle, aussi véhément, il se détourna. Seul! Il était tout seul au monde. Personne n'était là pour le soutenir au moment le plus formidable de son existence, quand enfin sa vérité vraie, refoulée pendant cinquante-trois ans, se faisait jour à travers des amas de ténèbres, éclatait, tonnait, cassait tout. « Elles me tuent... Elles me tuent... » se disait-il avec un besoin de rugir.

Alexandra, tendancieuse et complaisante, interrogea sur le même ton :

— Veux-tu que je pose pour l'autre maquette, papa?

Il n'en pouvait plus. Il trépignait.

— Non!... gronda-t-il. Personne ne posera. Allez-vous-en toutes les deux!

Son geste furibond les chassait comme des intruses. Il claqua dans leur dos la porte de l'atelier.

Dans le couloir sombre, Alexandra regarda sa mère. Sans plus pouvoir avancer d'un pas, celle-ci pleurait à chaudes larmes, la figure dans ses mains.

« Grondée... pensa l'écolière en lui tirant la langue en cachette. Chacune son tour! Elle voit comme c'est amusant! »

Et parce qu'elle n'avait pas, au milieu de cette tempête inouïe, perdu de vue son idée première :

— Maman, se dépêcha-t-elle en secouant sa mère par la manche, est-ce que je peux aller dîner à la ferme? On m'a invitée ce soir.

Une voix sanglotante, enfouie au fond de deux paumes étroites, lui répondit avec la plus affreuse tristesse, avec toute l'indifférence de quelqu'un d'absolument perdu :

— Vas-y!... Vas-y!... Fais tout ce que tu voudras!

Et, sans rien attendre de plus, poussant un cri de joie, faisant signe à son chien, la petite disparut en gambadant.

VII

Les envoyés du conseil municipal choisirent, naturellement, la maquette qui représentait le soldat.

Papa restait sombre et silencieux, maman pleurait intarissablement. Des soirées désolées se succédèrent dans la cuisine où personne ne disait plus un mot.

Puis, comme elle rentrait au crépuscule, un samedi, Mme Horp vit son mari, levé de son fauteuil, venir à elle les bras tendus.

— C'est fini... murmura-t-il, la moustache dans le cou

de sa femme. Pardonne-moi, maman Germaine. J'ai été méchant. Mais tu sais que je t'aime bien...

Elle sanglotait contre lui.

— Viens aussi, Alexandra, ma chérie. Je n'ai pas été gentil pour vous deux. Il ne faut pas m'en vouloir, dites?

Il ne donnait aucune explication. Il n'en donna jamais aucune. La vie reprenait, à partir de ce soir-là, la bonne vie simplette et ronronnante de tous les jours.

Quand les sourires eurent suivi les pleurs, et comme sa femme s'essuyait les yeux :

— C'est demain dimanche, dit-il. Nous sommes tous à la maison. Vous m'aiderez toutes les deux. Je prendrai un moulage de ma Victoire, et après on n'en parlera plus.

Il avait dit cela gaillardement, un peu vite, comme pour s'étourdir.

— Après, enchaîna-t-il, j'attaquerai la pierre pour le monument. On doit me livrer ça lundi. C'est un grand travail en perspective.

Maman, devenant toute rouge, risqua très timidement :

— Si tu veux, je te ferai de la musique, les soirs, pendant que tu travailleras...

Le bon sourire triste du sculpteur répandit son charme sur son visage vieillissant :

— Non, ma chérie. Pas besoin de musique pour ça...

Il ajouta plus bas :

— Si tu pouvais me jouer du piston ou de l'accordéon, je ne dis pas...

Et ce fut la dernière allusion qu'il fit à la mort définitive de sa chimère.

***

Qu'est-il de plus impressionnant à voir que l'opération du moulage?

Un moment arrive, dans le destin de l'œuvre fragile de terre, où, détruite, arrachée par morceaux, elle n'existe qu'en creux, où, bulle d'air, espace vide, désincarnée à la manière d'une âme, elle cesse de faire partie du monde palpable pour entrer dans la vie mystérieuse de l'invisible.

Un peu pâle et retenant mal son émotion, Bruno disposait les fils autour de la maquette huilée, avant de l'asperger puis de la bloquer complètement dans le plâtre frais.

Alexandra s'amusait. Sa mère fronçait les sourcils dans un grand effort d'attention. Muets, ils s'activaient tous trois, dans le jour clair de ce beau dimanche, dernier jour d'avril. Le désordre de l'atelier, autour d'eux, témoignait de l'âpre labeur qui, maintenant, allait remplacer la longue oisiveté du sculpteur.

Pendant le moment où ils attendirent que le plâtre fût pris, chacun deux retint sa respiration. Il y avait tant de solennité dans les gestes de Bruno qu'ils créaient autour de la maquette emmurée une sorte d'horreur sacrée.

Ayant une fois de plus tâté le plâtre, brusque, il avança les mains. Séparé en plusieurs morceaux par le fil, le bloc s'ouvrit comme une boîte. Et ce fut alors que les doigts nerveux arrachèrent la pâte, détruisant l'œuvre. Et la *Victoire Assise* ne fut plus que ce fantôme : un moule de plâtre dont on n'a pas encore tiré d'épreuve.

— Ça y est!... dit enfin Bruno Horp avec un immense soupir.

Et, tout aussitôt, les paroles revinrent sur les lèvres serrées de sa femme et de sa fille.

Quand ils se furent tous trois lavé les mains et débarrassés des blouses:

— Tu n'as plus besoin de moi, papa?

— Non, ma fille, non! Va t'amuser, va! La corvée est finie.

Quelle chaleur insolite régnait dehors! Une seconde flore, tout doucement, commençait à succéder aux fragilités d'avril. Dans le jardin à l'abandon les lilas montraient déjà le violet de leurs grappes, les fleurs des marronniers se préparaient à décorer, cierges parfumés, l'immense candélabre des branches superposées. Un cytise, immobile pluie d'or, durable feu d'artifice, des sureaux chargés d'ombrelles en formation, les pommiers en pleine floraison, blancs, roses, l'aubépine faisant

prévoir ses imminentes splendeurs blanches ou rouges, les iris épanouis sur le toit de chaume du petit kiosque à moitié démoli, enfin l'espoir de la première rose au bout d'un tremblant rameau couleur de corail, c'était la grande fête de mai qui, partout, dressait déjà des reposoirs comme pour le passage d'une universelle procession.

Marchant la tête renversée vers l'azur vertigineux, golfe bleu découpé par les cimes des arbres, Alexandra voyait au passage comment le dessous des vieux tilleuls copiait une tonnelle verte. Quand elle rabaissait la tête, la grande pelouse inculte s'étendait devant elle, envahie par tant de millions de pâquerettes qu'on eût dit tous les pommiers de la région ef-

feuillés là dans l'herbe. Une odeur de lait venait de l'herbage de gauche où l'on avait mis les vaches; des parfums de fleurs descendaient des arbres et montaient de la terre; une bouffée de résine chaude arrivait des balsamiques bois mitoyens; et les oiseaux à l'infini trillaient, gazouillaient, vocalisaient avec une gaieté si folle, un tel désordre que, surprise par ce beau temps embaumé, par ces petites voix trop fraîches, dans son instinct primitif de simple créature de Dieu, la fillette, ne sachant comment s'incorporer à l'ivresse générale, se mit à courir de toutes ses forces en poussant des cris aigus, non point tout à fait des cris de joie, mais plutôt des cris venus d'une espèce de démence, comme si, derrière elle, quelque chose d'invisible l'eût poursuivie.

Elle avait franchi la grille rouillée, toujours ouverte, par laquelle on passe sans transition du jardin dans le bois. A bout de souffle, elle s'arrêta dans la première clairière. Son chien, la langue pendante, la regardait avec des yeux intrigués. Elle se mit à rire, à le chatouiller, à lui tirer la queue. Puis elle repartit dans une cabriole.

Elle ne savait pas où elle allait. Pourquoi le savoir? Un lapin qui détalait la ramena brusquement dans le domaine des réalités.

— Vite, Kiki! Nous allons aller chercher le furet et les deux autres quins! Je n'ai pas ma belle robe, aujourd'hui!

Le petit Charles, qu'elle rencontra dans les parages du chenil, en tenue du dimanche :

— On ne vous a pas vue à la ferme, aujourd'hui?

— Non, non, Charles. Je n'ai pas le temps! Je n'ai pas le temps! Je n'ai pas le temps!...

⁂

Maman avait mis le couvert à sa place, puisqu'elle ne rentrait pas. Il n'y eut aucune observation quand elle parut avec les trois chiens. Un jour de réconciliation, après l'horreur de la première brouille, on ne pense pas à gronder.

Alexandra, de mauvaise humeur, s'assit d'avance devant son assiette. Elle n'avait rien pu prendre dans ses terriers. Par amour-propre de chasseur, elle se garda de raconter d'où elle venait.

Le temps trop beau de cette journée tournait à l'orage. Il faisait si chaud, qu'on avait laissé tomber le feu de la cheminée, — tomber, mais non s'éteindre tout à fait. Outre que cet éternel feu devenait indispensable à la manie de Bruno, la superstition normande était entrée dans la maison des Parisiens. Il faut toujours, dans les grandes cheminées, conserver un tison ou deux sous la cendre, avec lesquels on rallume le feu du lendemain. Sans quoi le malheur entre dans la demeure.

Papa et maman échangeaient des regards amis à travers

la table, tout en parlant de petites choses vagues. L'enfant ne disait rien. Elle couvait sa défaite de l'après-midi.

Le dîner terminé :

— J'ai envie d'aller m'asseoir dehors sur le banc, dit Bruno. Il fait si chaud, ce soir!

Une sorte de honte passa dans sa voix câline :

— Maman Germaine, je voudrais bien un peu de musique. Tu veux?

Le crépuscule n'était pas terminé. Dans l'ombre, le jardin continué par les bois devenait immense. Les silhouettes des arbres se détachaient sur un peu de pourpre, et leur immobilité semblait presque anormale. Quelques éclairs frissonnaient dans un amas de noir, au bas de l'horizon.

Alexandra, toujours muette, vint s'asseoir par terre, aux pieds de son père, et posa sa nuque contre un de ses genoux. Les chiens circulaient à quelque distance.

Passant les murs de la maison, le son du piano s'éleva. Maman avait pris au hasard l'*Iphigénie en Aulide*, de Gluck. Cette musique à fond orageux était tellement pareille à la soirée, Gluck, semble-t-il, a si bien exprimé, dans les pages de ses tragédies, l'âme des grands parcs romanesques quand les parfums y sont, quand les arbres s'y dressent dans la tiédeur, touffus et riches d'une ombre indigo, quand le crépuscule y meurt et quand le ciel s'y étoile, que quelque chose d'inconnu tressaillit tout à coup dans l'âme encore informe de la petite Alexandra. La nuque sur le genou de son père, les yeux clignés vers ce qu'elle voyait devant elle, pour la première fois de sa vie elle écouta la musique avec cette religiosité qui trouble si profondément ceux qui l'aiment.

Maman joua longtemps, et la nuit tomba tout à fait. Le paysage obscur palpitait à peine sur le ciel plus clair, forêt d'algues au fond d'un océan violet. Une étoile mystérieuse frémissait toute seule au centre de la pâleur encore azurée, au-dessus des masses foncées du jardin et des bois. Au fond, les éclairs continuaient à passer par secousses rapprochées.

Quand le piano s'arrêta, la petite fut sur le point de crier : « Encore! » Maman parut sur le seuil de la porte. Il ne fallait rien dire. Il ne fallait pas déranger l'ineffable. Elle

jeta les yeux sur la fille et le père, et s'exclama de sa voix la plus sèche :

— Pas encore couchée, Alexandra? Veux-tu me faire le plaisir d'y aller tout de suite?

L'étoile s'éteignit, les arbres perdirent leur forme, la poésie se retira du jardin et des bois. L'enfant s'était levée, un peu chancelante. Elle siffla son chien pour monter à sa chambre. Elle était trop petite. Elle ne savait pas ce qui venait de lui être fait. Mais elle se demandait pourquoi, ce soir, en allant se coucher comme d'habitude, elle avait ce cœur serré, cette envie de pleurer sans cause.

VIII

MADAME Lebigle avait coutume d'enrichir l'événement le plus insignifiant d'un flot de paroles imagées, soit qu'elle racontât après coup, soit qu'elle commentât à mesure, tendance fort peu rare en Normandie. Il y a, dans nos campagnes et nos villages, une éloquence populaire qui s'ignore, servie par tout un vocabulaire à base de vieux français, et dont les expressions et comparaisons sont d'une variété vraiment prodigieuse.

N'ayant pas eu la visite de la petite Horp la veille (de même que chaque dimanche), dès que la fermière la vit paraître au retour de l'école, ce fut comme si, depuis un mois, l'enfant n'eût eu nulles nouvelles de la ferme.

Les mains aux hanches, noiraude, osseuse et chevaline, la voix monotone et chantante, Mme Lebigle commença, ménageant ses effets :

— Bonjour, mam'zelle Alexandra! Y a longtemps qu'on ne s'est vues, puisque c'est Lebigle qui vous a portées en ville ce matin. Avez-vous entendu, cette nuit?

— Quoi donc, madame Lebigle?

— Vous n'avez point entendu? Dieu du ciel! Il y avait un orage qui voulait chasser l'autre, et ça ne s'est pas fait sans perte et fracas.

— Tiens... dit la petite. Ça ne m'a pas réveillée.

— Nous avons une saison chagrinée... poursuivit l'autre.

Annuit c'est la pluie, demain le soleil, et les fruits à venir vont écarteler.

Elle resta sur cette constatation pendant un instant, et reprit :

— Cette orage-là, je la sentais depuis hier par ma douleur dans la boîte du genou. Mais ce n'est rien à côté de Lebigle. Il a z'eu des crampes à la longueur de nuit. Moi qui n'ai pas fermé l'œil par une puce qui m'a couvert le corps de loupes, je regardais mon bonhomme dormir avec sa goule de pendu; et v'là les crampes qui le contraignent. Il hurlait comme un monstre.

— Oh! le pauvre!

— Est pas ça le pire, mam'zelle Alexandra. Vous savez, la génisse d'un an?

— Laquelle?

— La génisse pagne, *la Rosette*, qu'on l'appelle!

— Ah! oui! Je vois!

— J'en suis plus fatiguée que si j'avais tué quelqu'un! Ce matin, par l'effet du tonnerre, faut croire, elle s'est ambitionnée tout d'un coup, elle qu'est si amoureuse du monde, si mignarde que, même quand elle entend le sabot de la Fernande arpenter le long des lapins, elle meûle pour faire voir qu'elle la chérit! Le tableau!... C'est à penser véritablement qu'elle va tomber taurelière, car la voilà qui te lève la queue et qui te fait des plinguets épouvantables. Se jette à droite,

se jette à gauche, joue de la corne, joue du pied. Je la coursais, cette vieuille huppe-là, mais elle était comme un lion. Le chien, à bout de chaîne, faisait des sauts monstrueux, le poil raide comme sanglier. S'il avait pu la dépiécer, il n'en aurait pas laissé morceau. Pendant ça, la voilà dans le mitan du hangar, à toquer contre la cage au mâle lapin. Moi qui ai une lapine par là qu'est au jour me mettre bas, si elle n'a pas avorté, faut que ce soit une lapine exceptionnelle! Et la volaille, donc! Les poules couvettes détestaient leurs œufs, et il y avait un canard syncopé sur le côté. On a fini par en avoir raison après tout ce bastringue, mais elle prétendait continuer à faire la loi. Nous avons eu peine de l'amarrer aux cornes et de l'enfermer dans l'appartement des veaux. Et c'est petit Charles qui va la conduire tantôt à la grande herbage, avec l'autre bétail.

Elle regarda soudain vers le fond.

— Tenez! Pas plus tard que tout à l'heure, les voilà qui sortent, cul par-dessus tête et tête par-dessus cul, le bœu d'un côté, le gas de l'autre, et le bacchanal partout!

Alexandra regardait à son tour. La génisse « prête à tomber taurelière », c'est-à-dire à devenir dangereuse comme un taureau, ne semblait pas aussi furieuse que l'avait décrite la fermière. Simplement, elle opposait de la résistance, de toute sa tête obstinée, à la corde qui l'attachait. Le petit Charles, dans l'effort qu'il faisait pour la maintenir, composait avec la bête opiniâtre une suite de groupes fort beaux, images de deux jeunes forces en lutte l'une contre l'autre et animées d'une égale brutalité.

— Elle est bien faite, vous savez... admirait de loin Mme Lebigle. La mamelle bien carrée, la tête de biche... Et quelle belle annonce! Mais j'ai jamais vu une garce de tortue comme elle!

— Je vais avec Charles!... dit Alexandra. Je l'aiderai s'il a besoin d'un coup de main!

— Bien, mam'zelle Alexandra. Mais je vas garder le petit quin. Car si la maudite génisse faisait sa fougue de son côté, il se réfugierait dans vos gambes, et il y aurait de la tuerie dans le pré!

La petite Horp courait déjà. Le cartable, une fois de plus, gisait dans l'herbe, et Kiki poussait des cris déchirants aux mains de la fermière.

— Dans quel herbage la conduis-tu, Charles? s'informa-t-elle.

— L'herbage qu'est dans vos limites, côte-côte avec votre jardin!

— Ah! bon, c'est à deux pas!

Les embardées de la génisse les entraînaient d'un bord à l'autre du chemin. La fillette avait voulu tenir un bout de la corde. Elle riait à pleines dents, mais le petit paysan serrait les mâchoires.

Elle jouait, elle, comme un enfant; il faisait son métier, lui, comme un homme.

Quand la génisse fut lâchée dans l'herbage, parmi les vaches sages et posées qui lui donneraient le bon exemple, les deux gosses s'accoudèrent un moment aux lices pour la surveiller un peu, pour se reposer.

Charles ne regarda pas Alexandra, mais il dit, sur ce ton froid qui est celui des gens de sa race :

— Je ne vous ai vue qu'un instant, hier. Quand je vous ai rencontrée, il y avait un moment que je vous affûtais. Je vous voyais dans votre jardin. D'un côté comme de l'autre, vous étiez dans les fleurs, et bien charmée. Pourquoi que vous n'êtes pas venue nous dire bonjour à la ferme comme les autres dimanches?

— Sais pas... répondit-elle.

Il lui jeta juste un coup d'œil, reprit sa pose indifférente et, ses yeux bleus fixés au loin :

— Toute de même, ce que vous avez haussé, depuis votre arrivée ici! Vous serez toute-puissante, dans quelques années! Vous n'êtes pas comme moi. J'ai de gros os, mais je ne serai jamais un colosse comme viande. Mais vous! Vous avez une belle allure, et vous êtes écrasante, vous savez!

Etonnée par cette subite admiration, elle se mit d'abord à rire, parce qu'il avait l'intonation même de sa mère, un moment plus tôt, lorsqu'elle parlait de la génisse.

Il continua, toujours sans se tourner de son côté :

— Et puis, vous aimez le faisant-valoir. Vous avez un bonheur parfait à tourner autour du bétail, à piler le foin, à éplucher les légumes, à surveiller le feu...

— C'est vrai!... fit-elle de sa voix haute de petite fille.

— Alors... acheva-t-il sourdement, d'ici seulement cinq ans, pour qui qu'on se parlerait pas? Vous pourriez marier d'un gas comme moi sans y perdre, vous savez bien?

Reculée, elle le considéra, la bouche ouverte. Elle ne riait plus. Le petit Charles, son compagnon de tous les jours, la demandait en mariage. Qu'il lui parlât comme à une femme, elle qui n'imaginait même pas qu'un jour elle cesserait d'être un enfant, c'était déjà plus qu'il n'en fallait pour la stupéfier. Mais il y avait encore autre chose de plus formidable dans l'aventure. Elle n'analysa rien. Le redressement de tout son être fut plus rapide que nulle réflexion. Avec la violence d'un précipité chimique, elle sentit que sa caste à elle se séparait à jamais de sa caste à lui. Aristocrate offensée, elle traduisit par un mot qui sortit comme malgré elle de ses lèvres :

— Tu es fou, je crois? Est-ce que tu me prends pour la Fernande?

— La Fernande?... gronda-t-il avec une passion soudaine. J'en voudrais pas quand on m'en ferait cadeau!

Un petit ricanement le secoua.

— D'abord elle croit qu'elle imite les grandes gens; mais quand elle met des points d'exclamation dans ses lettres, elle ne les pique pas où il faut. C'est une fade.

Pourquoi donc Alexandra devenait-elle toute rouge? Qu'était donc ce flot de honte qui lui montait au front?

Elle ôta ses bras de sur la lice. Encore un coup elle s'entendit parler avant d'avoir pensé.

— Au revoir, Charles!... dit-elle, glaciale. Il faut que j'aille chercher mon chien et que je rentre à la maison. J'ai des leçons à apprendre.

Et, quand elle eut prononcé cela, pour corser encore, pour mieux accuser les distances :

— Et puis, mentit-elle avec hauteur, maman m'attend pour me faire étudier mon piano.

Est-ce qu'il sentit qu'elle le remettait à sa place d'inférieur? Il baissa profondément la tête.

— Est bon! Est bon!... grogna-t-il.

Et, sans ajouter une parole, il la laissa s'éloigner dans l'herbe, toute droite et le menton levé.

⁂

Les bonds extraordinaires de Kiki, fou de joie en la retrouvant, ne parvenaient pas à lui défroncer les sourcils. Allant à pas lents vers la maison, elle avait le cœur si serré qu'elle en éprouvait une douleur physique.

Un événement capital vient d'avoir lieu dans votre vie de petite bonne femme insouciante. Mieux que par toutes les gronderies de votre mère, que par toutes les punitions de l'école, vous êtes humiliée jusqu'au fond de vous-même par ce qui vient de se passer.

Les grandes personnes ont donc quelquefois raison? Depuis combien de temps maman répète-t-elle : « Je n'aime pas te voir toujours traîner avec ce petit paysan. Ce n'est pas une compagnie pour toi. Comme tu ferais mieux de t'instruire à la maison! »

Papa répondait chaque fois : « Laisse-la donc! Un petit paysan vaut bien les petites sottes à qui tu donnes des leçons en ville! » Et maman ne disait plus rien.

Pourquoi maman cède-t-elle toujours? Pourquoi ne pas insister pour que sa fille apprenne la musique?

Alexandra ne formule pas, elle sent seulement quelque chose d'étrange qui l'envahit, et ne sait pas donner de nom à cela, qui n'est qu'une immense détresse.

Parmi ses pensées informes, une terrible précision : elle a méprisé la Fernande. En sait-elle beaucoup plus long que la Fernande? N'est-elle pas, comme celle-ci, capable de piquer les points d'exclamation où il ne faut pas?

Vous venez d'apprendre une chose à laquelle vous n'aviez jamais réfléchi : c'est que vous êtes née demoiselle. Est-ce être une demoiselle que de savoir tout juste lire et écrire?

Oh! cette belle utopie qu'on appelle l'égalité des classes!

Ceux qui la proposent n'ont pas regardé dans l'âme intransigeante des enfants.

Tenter un effort héroïque, écouter maman, vous mettre à travailler, ce n'est vraiment pas possible. D'une part, cette voix toujours la même, ces phrases cent fois répétées ne feront jamais que vous exaspérer. D'autre part, vous savez bien que des couches et des couches de paresse et d'anarchie s'interposent entre vous et l'étude.

Ce qu'il vous faudrait, c'est une autorité nouvelle, quelqu'un d'inconnu qui surgirait et qui vous tordrait comme une jeune branche qu'on met en espalier. Mais ce quelqu'un n'existe pas...

« Je vais tâcher de ne plus y penser!... » conclut-elle lâchement.

Mais elle allait avoir, désormais assombrie, une défrance douloureuse d'elle-même et de ses familiarités enfantines vis-à-vis des gens de la campagne.

***

Elle entra dans la cuisine de tous les jours. Elle ne se doutait pas qu'elle n'était plus la même, que son enfance venait d'être touchée à l'aile, son aile invisible de petite Victoire.

Maman cousait. Papa tisonnait malgré la tiédeur. Ils étaient calmes, réfugiés dans leur intimité, papa rêveur, maman courageuse. Et leur silence était fait de tout ce qu'ils n'avaient plus besoin de se dire : affection, confiance, longue habitude d'être l'un près de l'autre.

— Tiens... te voilà déjà?... dit Mme Horp en levant la tête.

La petite en voulut à sa mère à cause de cette parole. Et pourtant elle n'entrevoyait pas encore autour d'elle ces abîmes d'indifférence qu'elle avait creusés de ses propres mains.

— Je rentre trop tôt?... répliqua-t-elle amèrement.

— Mais non, mon mignon!... s'exclama Bruno.

Mystérieusement il regarda sa femme. Celle-ci venait de cacher sa couture. Alexandra ne le remarqua pas. Elle eut seulement la sensation qu'elle les gênait.

Alors Bruno murmura, regardant toujours sa femme :

— Lui dit-on tout de suite?

Et, sans attendre la réponse :

— Viens ici, ma fille! Là, regarde-moi bien. Tu ne sais pas... j'ai une grande nouvelle à t'annoncer.

L'enfant tressaillit, impressionnée. Ce mot de son père suivait si directement tout ce qu'elle venait de rouler dans sa tête!

— Quoi donc, papa?

— Eh bien, voilà... d'ici quelques mois, oui!... vers la fin de janvier, il y aura quelqu'un de nouveau dans la maison.

Elle cria presque, suivant toujours ses songes obscurs :

— Quelqu'un de nouveau?

— Oui, ma chérie, acheva tendrement Bruno Horp.

Encore une fois il regarda sa femme, sourit de son plus adorable sourire et, d'une voix un peu consternée :

— Il y aura un petit frère... ou une petite sœur.

L'enfant, dans un sursaut, se tourna vers sa mère. Elle vit entre ses mains cette couture d'abord cachée. Ce n'était plus quelque gilet usé de papa ni quelque robe déchirée d'Alexandra. C'était, tout blanc et tout fragile, un petit bonnet à trois pièces.

IX

ALEXANDRA venait de cueillir une rose au mur de la maison. Bien exposée, elle s'était épanouie avant les autres, qui attendaient la fin mai.

Depuis son dernier dialogue avec le petit Charles, Mlle Horp, en rentrant de l'école, n'allait plus à la ferme, ce qui la laissait toute désemparée.

Elle s'en fut avec sa rose au jardin, et marcha dans le flot des boutons d'or où commençaient à se mêler ces hautes marguerites qui annoncent le mois de juin. Pour mieux goûter le parfum, tout en avançant au hasard, les yeux presque fermés, elle enfonçait profondément ses narines dans les pétales bombés. Elle ne discernait autour d'elle que de grandes

taches remuantes de vert et de lumière. Il lui semblait que tout le jardin, que tout l'univers était devenu cette rose, et que l'odeur fraîche dont elle se grisait venait non de la fleur, mais du monde entier.

Elle resta longtemps absorbée par cette sensation, revint à elle seulement à la grille, et, reprenant tout à coup le cours de ses idées, écarta la rose de son nez gourmand, et pensa :

« D'abord, quand ce sale enfant sera dans son berceau, chaque fois que je pourrai, je le pincerai sans qu'on me voie! »

Une piroutte la rejeta dans le milieu du jardin.

— Qu'est-ce que nous allons faire pour nous amuser, Kiki?

L'oreille tendue, elle écouta. Les grillons, depuis ce matin, commençaient à se faire entendre. On ne peut pas dire qu'ils crient, ni qu'ils chantent. Ils se font entendre. C'est un petit bruit pressé, sec, entêté, multiplié, qui semble, à la fois individuel et collectif, exprimer l'âme même des brins d'herbe en voie de devenir du foin.

Pour ne pas être tentée par la ferme, la petite fille prit soudain sa résolution :

— Au chenil, Kiki! Au chenil! Nous irons fureter!

Et, là-dessus, trois plaisirs entrèrent à la fois dans son esprit : le plaisir de chasser, le plaisir de contrarier sa mère, le plaisir d'inquiéter le petit Charles qui, de cette façon, ne l'aurait pas vue de la journée, pas plus que les jours précédents.

Le matin, dans la carriole, assise à côté d'elle sur la banquette d'avant, Mme Lebigle demandait :

— Pour qui que vous ne venez plus nous voir? Y a-t-il quelque chose qui vous nuit, chez nous?

Elle répondait à mi-voix, gênée par la présence maternelle :

— Pas du tout! Mais j'ai beaucoup à faire à la maison.

Et son secret, alors, lui serrait la poitrine, ce premier secret qui n'était plus tout à fait celui d'une enfant.

La porte du chenil ouverte, les deux braques exécutèrent en rond toutes les folies des chiens qu'on lâche, imités par

Kiki, bien qu'il n'eût aucune raison, étant toujours libre, de manifester un tel bonheur.

Calme et raisonnable, Mlle Horp régnait sur ses trois bêtes avec le sentiment exact de sa supériorité. Entourée de leurs tourbillons, elle fut chercher le furet dans l'ancienne cage à lapins, le mit, glissant et pâle, dans le sac de cuir, prit son filet, ses petits pieux, et se dirigea gravement vers le bois.

Ce bois n'était qu'une toute petite portion de forêt. Un fossé circulaire marquait ses limites, mais la forêt reprenait aussitôt, de sorte qu'on s'y sentait dans une immensité.

Il semble impossible, même pour les grands amoureux des bois, de ne pas s'y croire, dès qu'on y a pénétré, comme guetté par on ne sait quelle sorcellerie. A mesure qu'on avance, la verdure hermétique se referme, désireuse, on dirait, de vous emprisonner, sinon de vous étouffer. Humides, tâtonnantes, les branches les plus basses vous touchent avec des façons inquiétantes de tentacules. Ce gros hêtre moussu ramifie sur le sol son pied gigantesque et crochu, chaussé de velours, et l'on s'imagine qu'il va marcher. Foule végétale plus dangereuse encore que la foule humaine, les troncs resserrés semblent ramasser dans leur force de brutes toutes les menaces de la nature aveugle. Pas d'horizon et pas de ciel. On est roulé là-dedans comme dans une immense feuille,

obscurité verte qui sent le terreau, le champignon, la moisissure loin du soleil.

Est-ce tout cela qui constitue ce qu'on appelle « l'horreur sacrée des bois » ?

Accroupie non loin du terrier pendant que ses chiens quêtaient, la petite Horp était trop occupée par son espoir de les voir lever pour s'attarder à des impressions de cette sorte. Mais un certain frisson qui ne la quittait jamais tant qu'elle chassait ainsi l'eût avertie, si elle avait eu l'âge d'analyser, qu'en réalité son instinct humain avait peur parmi ces ténèbres d'émeraude, que *quelque chose* l'y rendait mal à l'aise, ce quelque chose que nous ne connaissons pas et qui ne veut pas de notre indiscrète présence au milieu des mystères sylvestres.

Un des braques donna de la voix, court jappement du chien sur la piste. L'autre braque et Kiki le suivirent. Alexandra les vit de sa place. Ils allaient, le nez bas, la tête rivée à la terre par leur odorat mieux que par de visibles chaînes. Un grand détour éloigna leurs voix. Alexandra resta seule, immobilisée sous le branchage. Un peu de vent passa dans quelques pins, vaste rumeur de marée montante; puis le silence reprit sa place, un silence plein de menus craquements, ou brusquement percé par le cri d'un oiseau.

« Ils l'ont perdu!... » pensa l'enfant avec dépit.

Elle tourna la tête au remuement des feuilles. Un gibier allait certainement lui apparaître, un vieux lièvre de grande taille, à en juger par le bruit. Elle retint son souffle, toute tendue de curiosité.

— Est là que vous êtes, alors?... dit Charles en surgissant. Je m'y attendais bien. La preuve, c'est que j'ai su vous trouver sans trop de mâ.

— Comment! c'est toi?... cria-t-elle en devenant pâle pour plusieurs raisons.

Et, parce que c'était la colère qui dominait tout :

— Espèce d'idiot! Tu déranges ma chasse!

— Allons!... commença-t-il doucement, j'vous ai pas plu l'autre jour soir, je le sais bien. Mais ça me fait deuil de vous voir fâchée. Vous ne revenez plus à la ferme, et c'est

une chose qui ne se peut pas. Quittons tout de côté. Il n'y a pas de quoi vous chagriner. Mais on va se raccommoder, si vous voulez bien. Laissez-moi vous embrasser.

Il s'approchait tout en parlant. Acculée contre la butte où s'ouvraient les terriers, elle voulut se jeter en arrière et faillit tomber, ce qui fit rire le garçon.

Il avança la main, la saisit au bras pour la soutenir et peut-être aussi pour lui prendre un baiser, car il tendait en même temps les lèvres vers sa joue.

La rage d'avoir trébuché, le scandale d'avoir vu le geste audacieux, une espèce d'obscure épouvante aussi formèrent ensemble un unique réflexe. Et la petite Horp, d'une seule détente de son bras musclé, boxa le petit Charles en pleine figure, avec tant de force qu'il faillit tomber à son tour.

Alors, un immense soulagement la détendit. Une pareille taloche et si bien appliquée la délivrait du coup de tout ce qui traînait en elle d'incompréhensible depuis quelque temps. Mais le petit homme était devenu livide. Ses yeux bleus tournèrent au noir, sa lèvre à peine duvetée se tordit, montrant ses dents gâtées. Il était impossible, voire à lui-même, sans doute, de deviner si sa fureur était celle du prétendant insulté ou bien celle du petit garçon battu par une fille.

— Vilain masque!... cria-t-il. Vous allez voir si ça va se passer comme ça!

Dressés comme deux coqs l'un devant l'autre, et se regardant dans le blanc des yeux :

— C'est bien fait! haleta la petite. Et d'abord, je ne jouerai plus jamais avec toi!

Il ne répondit pas par des mots. Il grondait comme une bête. Elle le vit lever le poing et, d'avance, transportée par le sentiment de la défense, nerveuse, brave, elle lui porta sur l'oreille un nouveau coup. Il répliqua par deux gifles, qu'elle rendit. Et, pendant quelques secondes, ils se battirent, hagards et muets, dans ce fourré déjà crépusculaire où personne ne pouvait les découvrir.

Ce fut le retour des chiens qui fit cesser la bataille. Kiki le premier se jeta sur la jambe de Charles et mordit le bas de son pantalon. Les deux autres se rapprochaient sans

aboyer, peu rassurants. Le garçon s'éloigna de quelques pas.

Décoiffés et couverts de sueur, les deux adversaires se considéraient, chacun rajustant fébrilement ses vêtements.

Qu'est-ce qui venait donc de leur arriver? Quelle folie les avait pris tous les deux, et qu'est-ce que c'était que cette violence inouïe qui les avait, pendant une minute, jetés l'un contre l'autre comme deux lutteurs?

Entourée maintenant de ses trois défenseurs, la fillette eut envie de traiter l'autre de lâche, puisqu'il avait eu peur d'eux. Elle n'osa pas tout de même, n'ayant plus de forces. Les larmes, réaction féminine immanquable, perlaient à ses cils après une scène si furibonde. Elle les refoula par orgueil et, sifflant ses chiens, elle se mit en demeure de vivement s'en aller. Un mot bien enfantin tourmentait ses lèvres tremblantes : « Je vais le dire à papa! » Mais elle ne le prononça pas non plus.

Cependant, haineux, sournois, le petit Charles, quand elle fut assez loin :

— Ça va bien!... Si vous êtes prise à braconner, ces jours, vous saurez d'où que ça vient, ricana-t-il. Et c'est pas le garde que j'avertirai! Le garde n'est qu'un piant. J'irai plus haut! Et ça fera un très joli effet dans les alentours, marchez!

Elle lui fit bien voir qu'elle haussait ostensiblement les épaules et, sans répondre, elle se perdit dans le sous-bois avec ses chiens, à la recherche du sentier qui ramène du côté de la maison.

***

Elle craignait de rencontrer quelqu'un. Elle rentra les chiens au chenil et le furet dans sa cage avec une précipitation folle. Tous ses mouvements étaient saccadés, et sa poitrine serrée à l'étouffer. Elle se hâta silencieusement de monter à sa chambre, ayant la terreur de voir sa mère ou son père lui apparaître. Comment eût-elle expliqué ses joues rouges de gifles, ses poignets tordus, ses cheveux en broussaille, sa blouse chiffonnée, et ces larmes qui lui sortaient des yeux malgré tous ses efforts?

Quand elle eut refermé sa porte, elle se jeta sur son lit

en sanglotant enfin. Ce n'était pas tant parce qu'elle avait reçu des coups, car elle avait bien conscience d'en avoir donné beaucoup plus qu'elle n'en avait encaissé. Du reste, elle avait commencé la première. Se battre, même avec cette énergie, ce n'est pas une affaire. On peut se réconcilier après, et l'on n'en est que meilleurs amis. Ce qui lui faisait mal, c'était d'avoir vu les diverses expressions de ce petit Charles pour lequel elle avait eu jusqu'ici tant d'affection puérile. Elle se demandait laquelle de ces expressions était la plus pénible dans son souvenir. Etait-ce quand il avait voulu l'embrasser, était-ce quand il avait levé le poing, était-ce quand il l'avait menacée de la vendre en haut lieu?

Toute l'horreur de la vengeance paysanne rôdait maintenant autour d'elle. Elle avait un ennemi. Délation près des autorités, furet disparu, chiens empoisonnés, elle pouvait s'attendre à tout. Elle avait vu clairement tout cela sur la figure un instant hideuse de son camarade d'enfance. Humilié par elle, il ne pouvait à présent que la détester. Outre le chagrin de cette basse rupture, elle serait forcée de se cacher encore plus pour se livrer à ses amusements favoris. Plus d'escapades à l'aube, plus de furetage vers la fin du jour. Que lui restait-il donc, puisque la ferme lui était devenue odieuse? Et cette affreuse histoire arrivait justement en même temps que la mauvaise nouvelle apprise par son père. Cet enfant qui allait naître en janvier, que venait-il faire dans la maison, celui-là? Oh! que la vie était triste, depuis quelque temps! Oh! comme elle se sentait seule avec tous ces soucis! Oh! comme l'indépendance qu'elle s'était créée la laissait abandonnée avec son cœur gros.

Elle se releva sur un coude, en hochant sa tête de petite fille bien attrapée : « Si je le disais à papa, tout de même! Il verrait ce qu'il prendrait, Charles! » Ensuite elle pensa : « Si je le disais à Mme Lebigle?... » Mais elle savait bien qu'elle ne ferait rien de tout cela. Les grandes personnes sont si bêtes! Elles ne peuvent pas comprendre les histoires qui se passent entre enfants.

Alors elle se remit à pleurer, sentant qu'elle ne pouvait faire autre chose.

Le petit Kiki sauta sur le lit. Il comprenait comme il pouvait avec son cœur de chien. C'est une grande merveille que les chiens arrivent à saisir le sens des larmes, eux qui ne sont pas d'une race qui pleure. Il se mit à lécher les joues de sa petite maîtresse, comme ils font toujours en pareil cas, et il poussait des gémissements étouffés.

— Kiki! mon Kiki!

Frémissante, elle le serrait contre elle avec un redoublement de chagrin.

— Je n'ai que toi, Kiki! Je n'ai que toi!...

Douze ans Elle les répétait après bien d'autres êtres, ces mots qui signifient que les humains nous ont fait tant de mal...

⁂

Brossée, recoiffée, les yeux bien lavés, elle fit semblant, quand la nuit vint, de rentrer du dehors, et pénétra dans la cuisine d'un air plus dégagé que d'ordinaire.

— Tu viens de la ferme?... demanda Mme Horp.

Elle répondit par un vague grognement, fort impoli, qui pouvait signifier « oui ». Puis elle commença de mettre le couvert tout en parlant à son chien.

Pendant le dîner, ses parents ne remarquèrent rien. Bruno Horp, plus silencieux encore qu'auparavant, resta plongé dans ses songes, dérangé de temps en temps par sa femme qui faisait quelque remarque inutile. Quand ils se levèrent de table, le sculpteur alla s'asseoir dans son fauteuil et bourra sa pipe. Maman, au lieu d'aller au piano, reprit sa layette commencée. Alexandra rôda pendant plusieurs minutes avant de s'installer brusquement devant ses cahiers et ses livres. Elle ouvrit son arithmétique. Après tout, peut-être que le travail était une distraction, quand tout allait mal dans l'existence?

Au bout d'un moment, Mme Horp, qui l'observait pardessus la lingerie qu'elle ourlait, demanda de sa voix la plus pointue, inflexion soupçonneuse et d'avance ironique :

— Ce sont tes leçons que tu étudies?

Et, rejetant le livre d'un geste excédé, la fillette répondit:

— Non. Je regardais les images.

X

Elle avait dormi sa nuit tout de même. Elle n'était pas encore à l'âge où les misères morales pénètrent jusqu'aux profondeurs de la chair, comme des maladies. Au réveil, une idée lui vint, qui l'enchanta suffisamment pour chasser tous les nuages, idée qui ne devait s'exécuter qu'à la nuit.

En attendant, elle fut, pour une fois, presque heureuse d'aller à l'école. Il ne s'agissait que de passer le temps.

A quatre heures, elle revint aussi lentement qu'elle le put par les vieilles routes ressassées. Mais à aucun moment elle ne sauta d'un pied sur l'autre ni ne cueillit de fleurs. Il faisait beau, pourtant, sous la verdure plus épaisse qui se hâtait vers l'été. En passant par des nappes d'ombre, Alexandra marchait sur des ronds de soleil. Dans les herbages réservés au foin, l'herbe était haute à recouvrir les genoux. Il y en avait d'envahie par tant de marguerites qu'on pensait à certains ciels nocturnes criblés de milliards d'étoiles. Et, dans les creux, quelque pommier retardataire, au souffle de la brise, échevelait, dans l'ombre, une comète de blancheur. Le coucou n'appelait presque plus.

Maman, ce matin, dans la carriole, avait confié la grande nouvelle à la fermière. Celle-ci, dans un sourire de félicitation : « Ça sera un petit ravisé, comme on dit. Ça fait quelquefois les plus beaux éfants. » La veille, dans la soirée, Mme Horp, également, avait dit bien haut : « Celui-là, je ne l'élèverai pas comme Alexandra, non. J'ai fait mon expérience, depuis douze ans. Ce sera *mon* enfant, cette fois! »

La petite songeait à ces choses, tout en revenant chez elle. Nargue pour nargue, sa mère se vengeait enfin de toutes les insolences subies. C'était la guerre.

« Eh bien, moi, je suis l'enfant de papa!... » se dit la gamine jalouse.

Et, sur cette pensée, la voilà qui hâte subitement le pas. Maman est restée à la ville, aujourd'hui. Papa, seul dans son atelier, travaille à son monument.

— Bonjour, papa. Je viens manger mon goûter avec toi,

— Bonjour, ma fille ! Je suis bien honoré. Tes visites sont plutôt rares.

La musique de sa voix affectueuse module sur un fond de rire. Haut et mince dans sa grande blouse, ses cheveux bouclés et grisonnants plus dérangés que d'habitude, il taille sa pierre avec des gestes de manœuvre, tandis que ses beaux yeux langoureux pensent à autre chose.

Dans un coin, *la Victoire Assise*, moulage bien réussi, commencera bientôt à se couvrir de poussière. Quand Bruno Horp est seul, il doit dialoguer avec elle. Œuvre sans lendemain, la seule œuvre qu'il reconnaîtra jamais, elle lui reproche amèrement d'avoir manqué sa destinée d'artiste.

— A quoi bon?... répond-il. Je suis trop vieux et pas assez riche pour me faire connaître. Paris est loin. Ici, personne ne me suivra, ni chez moi, ni en dehors de chez moi. Un jour, quand il y aura bien longtemps que je serai mort, quelqu'un découvrira dans une vente ou chez un antiquaire de la région un vieux plâtre tout patiné par le temps : « Tiens! tiens!... qu'est-ce que c'est que ça? C'est une belle chose, ce machin-là! De qui est-ce? » Le marchand dira : « On ne sait pas. Ça traînait dans des greniers depuis cinquante ans... » Et, un autre jour, il y aura un musée quelconque de province qui prendra ça à bon compte... Et, un autre jour encore, peut-être, dans très très longtemps, on inscrira sur le Bædeker de cette époque-là : « Ne pas oublier d'aller voir au musée *la Victoire Assise*, chef-d'œuvre inconnu du vingtième siècle. » Car, c'est ma seule revanche contre la vie : je n'ai pas signé.

— Dis, papa, l'ouverture de la chasse, c'est le 1er septembre, pas?

— Ça dépend, mon mignon. On ne fixe ça que d'après les récoltes.

— Oh! je voudrais déjà y être, papa! Ce que nous nous amuserons, tous les deux!

— Il me semble que tu n'attends pas l'ouverture, petit monstre! Si Kiki pouvait parler, — n'est-ce pas, Kiki?

— Oh! papa, il y a longtemps que je n'ai rien rapporté, tu le sais bien! Et d'abord, puisque je n'ai pas seize ans, que

la chasse soit ouverte ou non, je n'ai pas le droit de chasser. Alors, d'une manière ou d'une autre, il faut bien que je m'arrange!

— Et si le garde te pinçait, un bon coup?

— Papa, tu lui donnes la pièce. Il ne dirait rien. D'abord, il doit très bien savoir que je tire quelquefois... et même que je prends des lapins au furet.

— Voyez-vous ça!... De la corruption, tout simplement!

— Papa, c'est toi qui lui donnes son pourboire tous les ans.

Un instant seulement avant la rentrée de sa mère, elle disparut de l'atelier. Le couchant se prolongeait dehors. Les merles s'exaspéraient à chanter jusqu'aux dernières limites de la clarté. L'esprit plein de choses contrastées, la fillette joua nerveusement avec son chien sur l'ancienne pelouse. Elle ne fut pas en retard pour mettre le couvert. Elle attendait la nuit avec impatience.

Un fantôme vertical suivi d'un autre fantôme plus petit, et qui est horizontal : c'est Alexandra qui s'avance dans le clair de lune, escortée du chien Kiki.

Les deux ombres portées en marche se projettent faiblement sur le sentier encore découvert qui mène en plein bois. Tout ce qu'on a l'habitude de voir à la lumière du jour est changé sous la lune, soleil des spectres. La mare a d'autres dimensions, les herbages n'ont plus de limites, et toutes sortes

d'apparitions se tiennent debout aux tournants, dans une effrayante immobilité. Une espèce d'enchantement a pétrifié la nature. Rien ne remue plus, aucun bruit ne se fait entendre.

Alexandra ne peut s'empêcher de retenir son souffle. Et, quand elle parle au chien, c'est tout bas. Le chien sent comme elle ce qu'il y a d'épouvante dans ces paysages transformés. Il va tout contre ses talons, cherchant protection. Car nous croyons qu'ils nous gardent, mais ils croient exactement la même chose de nous.

Au moment de pénétrer dans le bois, la petite hésite un instant. Elle était plus brave tout à l'heure, dans sa chambre, pendant qu'elle préparait ses collets. Savait-elle que la nuit lui réservait de telles surprises?

« De quoi est-ce que j'aurais peur, voyons?... »

Mais c'est justement quand nous ne savons pas de quoi nous avons peur que notre sang commence à se glacer.

— Allons, viens, Kiki, chuchote-t-elle.

Dans les taillis qu'elle connaît comme les chambres d'un appartement familier, il n'est plus d'ombres portées en marche. Il n'est rien que de la nuit noire et de la lumière bleue. Les transitions sont supprimées. Entre les branches, une averse de clarté se fait jour et jette des éclaboussures au fond des plus profondes grottes d'obscurité. Un diamant scintille tout seul dans une immensité de ténèbres. Une opale toute ronde s'offre à hauteur des doigts, joyau qu'on pourrait cueillir comme un fruit.

D'une main qui tremble de plus en plus, Alexandra, tout en avançant, tâte ses fils de laiton, s'assure que le nœud coulant fonctionne bien. Si elle suivait son impulsion, elle rentrerait à la maison à toutes jambes, en serrant les dents pour ne pas crier; car, mille fois plus encore que dans le jour, l'horreur sacrée des bois l'environne de toutes parts; et, jusqu'aux dernières fibres de son être, elle sent *qu'elle n'est pas à sa place*. « Va-t'en! » dit le gros hêtre-fantôme chaussé de velours. « Va-t'en!... » disent les tentacules transparents des branches les plus basses. « Va-t'en!... » dit l'odeur caverneuse qui règne partout. Mais, courageuse, la petite poursuit son chemin. La panique augmente à chaque pas. La maison

est toujours un peu plus loin derrière elle. Si elle appelait au secours, personne ne l'entendrait. Pourquoi appellerait-elle au secours? Par exemple, si un revenant s'avançait, détaché de cet arbre. Oh! mon Dieu, si elle allait le voir? Il y en a peut-être un qui la suit...

Voici la région des plus beaux terriers. Elle s'arrête : « Allons-y!... » Accroupie, parcourue de frissons dans le dos, elle commence son travail de braconnier, son infernal travail d'étranglement, d'assassinat muet, invisible piège où se prendront les lapins innocents, les jolis lapins couleur du sol dont la queue est doublée de blanc, les joyeux petits lapins qui dansent en ce moment dans quelque clairière de fées, en pleine poésie.

Consciencieuse, elle alla jusqu'au bout de sa tâche. Ses gestes remuaient comme au fond d'un aquarium.

— Ça y est! dit-elle enfin dans un souffle. Rentrons, Kiki!

Une petite transpiration suintait à ses tempes. Elle eût voulu se voir transportée dans sa chambre par un coup de baguette. Maintenant qu'elle avait fait la terrifiante connaissance de la nuit, elle redoutait de retraverser tout ce monde magique qu'elle venait de parcourir.

« Et dire que j'avais l'intention de relever mes collets demain à la même heure... » pensa-t-elle.

Elle se dit qu'elle trouverait un autre moyen pour échapper à la surveillance de Charles. D'ailleurs, la surveillance de Charles et toute son histoire avec Charles, de même que le reste de ses tourments diurnes, qu'était-ce que ces angoisses de plein jour à côté de l'effroi présent, à côté des sortilèges du surnaturel? Elle se remit en route. Il lui semblait que jamais plus elle ne serait dans son petit lit, que toutes les embûches du clair de lune allaient l'arrêter au passage, la garder pour toujours, puisqu'elle avait eu l'audace et l'imprudence de violer ce royaume défendu.

Suivie par des esprits, n'osant tourner la tête, elle sortit enfin du bois. Elle avait pris Kiki dans ses bras pour sentir sa chaleur fraternelle respirer contre elle. Il lui léchait les joues en frétillant. Il n'avait plus peur, lui. Comme il était heureux!

La région de la mare fut peut-être plus hantée encore que les bois. Les herbages blancs, à droite et à gauche, fascinaient. Dans son effort pour ne pas courir, la petite rôdeuse marchait d'un pas raide de somnambule. Quand elle passa la barrière du pré, quand elle vit de loin la maison, un flot d'adoration souleva son cœur. Elle aimait même maman, même le petit frère à venir; elle avait envie de pleurer de bonheur.

L'escalade de la fenêtre fut faite avec l'adresse et la rapidité prodigieuses de la peur. La fenêtre refermée, la bougie allumée, la poltronne téméraire regarda tout autour d'elle, poussa le soupir le plus profond de sa vie, et, rassurée, soudain fanfaronne, s'adressant à son chien comme s'il eût pu comprendre, elle se donna le plaisir, avant de se coucher, de dire à voix bien haute, cette fois, et sur le ton indifférent de quelqu'un qui vient d'accomplir une chose toute naturelle :

— Eh bien, Kiki? Voilà du bon travail de fait, n'est-ce pas?

XI

Les peurs qu'on a la nuit s'effacent si bien dès que le jour s'est levé qu'elles ne gardent plus qu'une valeur de rêve fait en dormant.

Aussitôt qu'elle eut ouvert les yeux, Alexandra, se souvenant, eut envie de rire de son cauchemar nocturne. Et, comme elle était en retard et que maman, impatiente, l'appelait sous la fenêtre, elle tapa du pied avec colère. Les inimitiés avaient donc repris leur place, il n'était plus question d'adorer tout le monde.

Pendant que sa mère la grondait tout en la poussant dans la carriole, elle ne cessa de penser ironiquement à son escapade. « Parle toujours! Moi, j'ai posé mes collets. Si tu le savais, tu crierais pour autre chose. »

Maman était assise en arrière, sur la deuxième banquette, comme d'habitude.

— Dites donc, mam'zelle Alexandra, fit à mi-voix la fermière, vous ne pouvez pas tantôt passer à la ferme? J'ai quelque chose à vous dire entre nous, et ça ne se peut point du moment, puisqu'on ne peut pas prêcher à l'aise.

— Bien, dit la petite.

Elle sentait qu'elle pâlissait. La fermière avait l'air grave. Etait-il question des collets de cette nuit? Quelqu'un l'avait-il vue?... Charles, naturellement! Quelle horreur! Oh! quelle horreur que d'avoir un ennemi! Toute sa vie allait-elle donc, maintenant, être gâtée par la haine de son ancien camarade?

A l'école, elle se plongea dans ses cahiers pour tromper son anxiété lancinante. Depuis quelque temps, l'institutrice était étonnée du changement survenu dans les façons de la mauvaise élève. Plus d'espièglerie, plus de taquineries, plus de tumulte. Le temps allait venir où les leçons seraient sues et les devoirs faits. Alexandra revint à quatre heures avec un bon point dans son cartable.

— Puisque vous v'là arrivée là, mam'zelle Alexandra, j'allons enfin pouvoir chercher la racine.

— Qu'est-ce que vous voulez dire, madame Lebigle?

Malgré l'émotion qui la faisait haleter un peu, la fillette était heureuse de se retrouver assise dans cette petite cuisine fraîche, de revoir la grande cheminée culottée par les siècles, la table et le banc de bois blanc, le buffet vermoulu, les cuivres follement astiqués jetant leurs feux dans le clair-obscur. Sous ce vieux toit de chaume, elle se sentait tellement mieux que chez elle! Tout ce qu'il y a de sain, de simple, de vénérable dans la vie des fermes, elle le goûtait passionnément

sans chercher à savoir pourquoi. Son âme s'attachait de plus en plus à ces choses, jeune hêtre qui, chaque jour, s'enfonce plus profondément dans le sol où on l'a planté.

— Vous cherchez à recouvrir le mystère!... continuait la fermière. Mais vous savez bien qu'il y a quelque chose de culbuté, ces jours, entre vous et puis nous.

Debout près de la table, elle se pencha pour regarder la fillette dans le blanc des yeux.

— Vous pouvez vous confier à moi, ma chère demoiselle. Je suis déjà sur l'âge et je comprends la vie. Est-il point que le gas Charles vous aurait manqué?

— Oh! non!... dit la petite.

Mais sa figure disait le contraire. Elle était surprise par la perspicacité de l'autre; car Charles ne s'était certainement pas vanté de sa mésaventure.

La commère mit son doigt près de son nez.

— Vous n'êtes pas franche, ma petite fille! Comme vous êtes cachée! C'est pas parce que Charles est mon garçon. Moi sa mère, ne croyez point que je ne voie pas tout, au plus juste. Il arrive à l'âge où la gaîté vous emporte, et c'est pas parce qu'il a des vices de cœur, loin de là. Mais vous, de votre côté, vous avez vieuilli depuis que vous êtes arrivée de Paris. Et je vas vous dire, en vous respectant : vous êtes trop populaire avec tout un chacun pour les années que vous portez à c't'heure. Qui qui s'est passé entre Charles et vous (moi bien curieuse) pour que vous, de votre côté, vous méprisiez la ferme et pour que lui, du sien, fasse la figure maugracieuse qu'il fait, qu'on l'entend d'ici déjurer à longueur de journée et qu'il ne desserre plus les crocs quand il est parmi nous autres?

— Madame Lebigle... commença la petite.

Puis elle se tut.

La fine Normande voyait bien qu'elle était sur la bonne voie. Mais, trop astucieuse pour le montrer, elle poursuivit :

— Moi, je vous dis tout ça, vous savez, mais ne sont peut-être bien que des illusions! Si ce n'est plus dans votre sentiment d'être d'amitié pour nous comme autrefois, vous êtes maître de votre fantaisie, bien entendu!

Alexandra tordait le bord de sa robe, puis flattait machi-

nalement la tête de Kiki. Confesser toute son affaire avec Charles, depuis la demande en mariage jusqu'à la bataille et aux menaces qui avaient suivi, ce n'était pas possible. Battu forcément par sa mère, ou même son père, Charles deviendrait plus que jamais l'ennemi, non sans raison cette fois, car, entre enfants, on se doit de ne pas s'entre-dénoncer aux grandes personnes. Cependant, l'occasion s'offrait peut-être à elle, en cette minute, de faire cesser un état de choses tous les jours plus pénible, et qui devenait un vrai chagrin pour elle.

— Voilà, madame Lebigle... trouva-t-elle tout à coup. Charles et moi, nous sommes disputés le soir où nous avons conduit la génisse à l'herbage et, depuis, nous sommes brouillés. C'est tout.

— Ah! ah!... J'avais bien doutance de ça, mam'zelle Alexandra! Sûr et certain que c'est lui qu'a pas été révérend pour vous! Vous ne tenez pas assez haut votre rang, je vous le dis! Avec ça qu'il est insouffrable depuis quelque temps, et...

— Non, non, madame Lebigle!... Ça venait de moi aussi, je vous l'assure! Si vous devez le gronder, ajouta-t-elle vivement, je regretterai ce que je vous ai dit. Promettez que vous ne le gronderez pas!

— Je veux bien vous promettre ça, mam'zelle Alexandra, puisque c'est votre idée. Mais, d'abord, je vas lui jeter une voix, à c't'heure, et nous verrons bien la goule qu'il fera!

Sur le seuil de la porte, elle cria :

— Charles!... Charles! Vi-t'en vite!

Alexandra, qui s'était levée, les lèvres blanches, le vit venir du fond des écuries. Il ne se pressait pas. Il devait être inquiet comme elle, et s'attendre à du drame.

Mme Lebigle le laissa s'approcher. Il resta le front baissé, sans dire bonjour.

— Il paraîtrait, dit la fermière, qu'il y a z'eu du mal-va entre toi et puis mam'zelle Alexandra. Elle m'a confié que les mots s'étaient élevés autour de la génisse, l'autre jour soir, mais elle ne t'accuse pas, au contraire. Elle a bien de la bonté. Avec ta mauvaiseté, incarné comme t'es, je croirais bien... Mais je veux pas en savoir trop long. Tout à l'heure, il est temps que tout ça se termine. Vous allez vous remettre d'ac-

cord tous les deux et être r'amis. Et ne me regarde pas comme un Jeannet. Tu sais bien que je ne veux pas de dédit quand j'ai parlé.

Le petit Charles comprenait aux paroles de sa mère qu'Alexandra n'avait rien raconté du tout. Il leva vers elle un regard délivré. Tous deux, alors, ne purent s'empêcher de rire, non sans godicherie. Et, pour faire cesser la gêne, peut-être, d'un mouvement impulsif, la fillette, se jetant à son cou, l'embrassa sur les deux joues.

C'était à cause d'un baiser sollicité qu'ils s'étaient battus comme des petites brutes, et maintenant la dédaigneuse en donnait deux. Mais elle les donnait devant la mère, au grand jour, et c'était si spontané, si tonique, que tout le mal se trouvait réparé du coup.

La stupéfaction avait empourpré le garçon jusqu'aux cheveux.

— Tout de même, Alexandra, tout de même, répétait-il sans pouvoir dire autre chose.

Cependant, sous tant d'apparent illogisme féminin, il devait parfaitement comprendre : mieux que les coups de poing et les mots blessants, ces deux baisers de réconciliation l'avertissaient qu'il devait pour toujours renoncer à sa chimère matrimoniale, le laissaient définitivement informé que, jamais plus, sous aucun prétexte, sa petite compagne ne resterait seule avec lui.

« Et maintenant, songeait l'écolière en rentrant chez elle, qu'est-ce que je vais faire avec ces collets? »

L'angoisse était passée. Charles ne chercherait plus à l'espionner, il ne lui voudrait plus de mal. Il savait à présent qu'elle ne l'avait pas vendu, qu'elle était une loyale camarade : il lui en tiendrait compte, elle n'en doutait pas.

Que son cœur était allégé ! Elle s'en apercevait à ceci qu'elle s'était remise tout naturellement à sauter d'un pied sur l'autre. Et pourtant quelque chose de triste restait en elle après cette sévère leçon. Elle avait perdu désormais un peu de son insouciance d'enfant. Elle connaissait qu'on ne joue pas impunément avec un garçon trop grand, elle apprenait qu'elle était une fille, et que ce n'était pas drôle.

Dans le jour tombant, elle erra quelque temps sans but.

« C'est bête d'avoir mis ces collets si c'est pour ne même pas y aller voir après! »

Elle regarda le ciel rose du soir, jeta les yeux vers le bois déjà noir, se souvint, avec un frisson, de son équipée au clair de lune, et, lâchement, elle prit la direction de la maison.

Son père et sa mère étaient là, dans leur attitude toujours la même.

— Tu viens de la ferme?... demanda Mme Horp, vieille rengaine de tous les soirs.

Et, cette fois, ce fut avec un accent de triomphe incompréhensible pour ses parents que la petite répondit :

— Oui, maman!

Après le dîner, en ouvrant son cartable, elle trouva son bon point. Un rire caché chercha ses côtes. « Le premier et le dernier!... » pensa-t-elle, son intention étant, l'orage fini, de reprendre à l'école sa bonne vie dissipée.

Elle tourna longtemps ce bon point dans ses doigts. Sa mère cousait et ne voyait rien. Fallait-il le montrer? « Non! Ça lui ferait trop de plaisir, peut-être! » Un instant après : « Au contraire, ça la fera sans doute rager! » Hypocrite, elle poussa ses cahiers sur la table jusqu'à ce que le bon point glissât. Il tomba sur l'ouvrage de la travailleuse. Elle releva la tête et dit, ironique :

— Où as-tu volé ça? Car je ne peux pas croire qu'on te l'ait donné!

— Bien sûr que non!... répondit Alexandra, les yeux pleins d'éclairs noirs. C'est une des filles de l'école qui me l'a prêté, pour que je voie de près à quoi ça ressemble.

XII

GRAND branle-bas dans la maison : l'ouverture de la chasse.

« Demain! » ressasse Alexandra depuis le matin. Demain, encore en pleines vacances, elle se lèvera dès l'aube pour partir, avec son père et d'autres, à travers les plaines

moissonnées où l'on tue les lièvres et les perdreaux. Et ce sera la première ouverture de sa vie.

Dès la veille au soir, la fête commence.

Sur la table de la cuisine, le dîner terminé, le père et la fille alignent leurs cartouches. Il y en a de bleues, de vertes, de jaunes, selon les calibres du plomb. Ce sont des joujoux meurtriers, les seuls qui plaisent à la cruelle petite fille. Elle les soupèse, avant de les classer, avec une volupté qui la fait sourire.

Il y a aussi la joie de vérifier les carnassières, de fourbir les fusils; il y a cet amusement prodigieux : préparer, dans un panier, le casse-croûte des chasseurs qui, vers neuf ou dix heures du matin, auront faim et seront loin des maisons. Ces pains, — qui seront rassis demain, — ces tranches de jambon, ce fromage, ces bouteilles de cidre, aucun repas sur la terre ne sera plus magnifique que celui-là.

La petite retarde son coucher tant qu'elle peut, sachant que le plaisir l'empêchera de dormir. Elle fait semblant de ne pas entendre sa mère qui, depuis un moment, la prie de monter à sa chambre. Autour de la table merveilleuse elle tourne, les yeux étincelants, les joues animées, et ses narines s'ouvrent comme le font celles de son père aux moments fougueux.

Ce dernier, qui, pour une fois, a délaissé son paresseux travail de sculpteur et surtout son fauteuil au coin du feu, s'amuse de cette ardeur enfantine qui le réconforte tout en le

faisant soupirer d'envie. Si ce n'était pour sa fille, certes, il n'irait plus jamais à la chasse. Mais son enthousiasme communicatif l'entraîne.

Le petit chien, ayant compris ce qui se passe, fait autant de pas que sa maîtresse et remue la queue pour approuver tout.

Enfin, il a fallu monter. Dans son lit, la fillette ne peut se taire.

— Tu sais, mon Kiki!... demain il va falloir se réveiller de bonne heure! Mais sois tranquille! Tu ne sortiras pas par la fenêtre, cette fois... Et j'espère que nous rapporterons du gibier plein les carnassières!

⁂

Bruno n'eut pas besoin de l'appeler pour la réveiller. Le cœur bondissant, elle achevait déjà de s'habiller.

Cadeau de son père, elle mit pour la première fois ses guêtres de cuir jaune, et avec quel orgueil! Avoir des guêtres de cuir jaune, cela donne à toutes les enjambées qu'on fait quelque chose d'héroïque. Cela sent les longues marches dans les terrains difficiles, la fatigue, l'imprévu, l'aventure.

L'aube atteignait à peine les vitres. Il y avait encore du noir sur la terre et dans le ciel. Mais un premier oiseau chantait déjà, minuscule voix parmi le silence resté nocturne, immense.

Alexandra descendit l'escalier en tourbillon, sans songer au sommeil de sa mère. Les griffes de Kiki se dépêchant dans les marches faisaient leur bruit sec derrière elle. En bas, elle embrassa son père avec frénésie. En veston de velours brun et petit chapeau de feutre mou, doucement il lui sourit. Un galopin du village était là pour porter le panier à provisions.

Le père et la fille déjeunèrent vivement, éclairés par une bougie : déjeuner sans lait, à cette heure, pain dur et fromage avec un verre de cidre. Alexandra claquait des dents, mélange de froid, de manque de sommeil et de bonheur.

— Es-tu parée, ma fille?

— Oui, papa!...

— Alors, allons!

Oh! le premier pas dehors, au sortir de la maison obscure, la première bouffée d'air respirée dans le petit jour parfumé de septembre!

Au chenil, le jeune Charles les attendait comme il était convenu. C'était lui qui couplait les deux braques et les tenait en laisse jusqu'au point voulu.

Silencieusement, il salua. Après quelques mots et quelques gestes, on se remit en route.

Peu après la barrière, les autres chasseurs apparurent. Ils étaient quatre, des paysans, dont le père de Charles.

— Beau temps, m'sieu Horp, quand on pense qu'hier ça versait à Dieu-miséricorde!

— Oui, père Langlois!

— J'aurons du lièvre. Y a tout plein de couvert dans les labours.

(Le couvert, ce sont les petites crottes des lièvres.)

Alexandra :

— Oui, j'ai vu ça! Je l'avais dit à papa.

Bientôt ce fut la plaine où le blé coupé en chaume se hérissait, où le ciel immense, étouffé de nuages sur ses bords, répandait un crépuscule triste et blafard, encore privé de la présence du soleil.

— Lâche les chiens, Charles!...

Les autres chasseurs avaient aussi, celui-ci son basset, celui-là son chien d'arrêt, ce troisième ses deux griffons abâtardis.

Tous ces messieurs chiens commencèrent par se faire des grimaces en grognant de jalousie. Mais, peu après, l'action commune les réconcilia.

Dispersés dans le chaume, à quelque distance les uns des autres, les fusils chargés et armés, les chasseurs n'attendirent pas longtemps. La meute disparate revenait du loin en donnant de la voix, et l'on suivait les défauts du lièvre à ceux des chiens à sa poursuite.

— A vous, Lebigle!

Il mit en joue, tira, manqua la bête. Excités par la détonation, les chiens hurlaient en continuant la course. Le lièvre

venait du côté d'Alexandra. Frémissante et maîtresse d'elle-même, elle suivait cette venue du bout de son fusil en joue. Dès que la tache fauve qui déboulait entre les pailles fut dans la zone de son tir, elle visa les longues oreilles rabattues par la vitesse et l'épouvante. Le coup partit. Dans la fumée légère qui se dissipait, le chien d'arrêt parut en tête, portant avec respect le lièvre mort, le défendant contre les autres de coups de tête adroits, et bien décidé à ne le donner qu'à son maître à lui.

On le lui ôta de la gueule. Alexandra, saluée par des bravos, éleva le grand gibier, avec un beau geste d'orgueil, dans le soleil qui, juste au même instant, crevait les nuées et les brouillards.

Les chiens et les gens l'entourèrent.

— Une belle haze!

— Et qui pèse ses huit livres!

— C'est une jolie étrenne, mam'zelle!

— Apporte la carnassière, Charles!

Charles, qui n'avait pas seize ans, ne chassait pas encore, ses parents ne se souciant pas de fermer la bouche du garde champêtre avec des pourboires. Il était donc porteur de carnassière ou rabatteur, selon les circonstances.

Alexandra voulut elle-même faire entrer le lièvre dans le filet qui s'ensanglantait. Et, quand ce fut fait, le poil jaune et blanc déborda par les larges mailles, ce qui fit qu'elle battit des mains.

Elle était fière d'avoir tué la première pièce de l'ouverture. Ses yeux magnifiques regardaient tout le monde, ses dents blanches luisaient au soleil tout neuf, et l'odeur de la poudre ajoutait une griserie à l'expression de son visage si pâle entre les deux longues nattes foncées.

Son père, à la dérobée, la contemplait. Ce n'était plus à la chasse qu'il pensait. Il écarta d'un mouvement brusque cette rêverie d'artiste qui lui faisait mal.

— Allons, mes enfants, continuons!

Et chacun retourna se poster à sa place, tandis qu'une voix criait aux chiens : « Cherche!... Cherche!... »

⁂

Au moment de s'asseoir autour des victuailles, il y avait au tableau deux autres lièvres et trois perdreaux. Il était dix heures et demie, et la chaleur d'une belle journée de septembre commençait à rôtir la plaine. Les chasseurs s'étaient installés sous un pommier. Une surexcitation générale régnait. Ils commentaient et les coups manqués et les coups réussis, et, comme tous les chasseurs, se racontaient des anecdotes, multipliant par des paroles le plaisir qu'ils venaient d'éprouver.

L'un des deux nouveaux lièvres tués avait failli, n'étant que blessé, disparaître et se perdre dans les fourrés du fond. C'était Alexandra qui l'avait rattrapé, tandis que cette bête poussait les cris de femme qui sont ceux des lièvres et des lapins terrifiés ou qui souffrent trop; c'était elle qui l'avait achevé, de ce coup derrière les oreilles qu'elle savait appliquer mieux que personne.

Mordant à même son pain et son jambon, elle exultait avec des rires frais qui forçaient les autres à rire aussi, tandis que les chiens, les oreilles dressées et les yeux dardés, guettaient en rond les morceaux qu'on leur jetait de temps en temps.

⁂

Quand Mme Horp rentra, la nuit était depuis longtemps tombée. Même pendant les vacances, elle gardait des élèves. Elle trouva sa fille et son mari qui l'attendaient comme deux enfants, l'un exténué dans son fauteuil, au coin du feu, l'autre tourbillonnant encore autour du poil et de la plume exposés sur la table.

Ils racontèrent tout avec des détails qu'elle n'écoutait pas. Penchée sur leur chasse, elle combinait, en bonne ménagère, la meilleure façon d'utiliser ces denrées de la saison. « J'ai envie de faire un pâté de lièvre... Nous mangerons la perdrix aux choux... »

Ce gibier, puisque la chasse était officiellement ouverte,

devenait pour elle légitime. Elle ne le regardait plus avec les yeux désapprobateurs qu'elle avait pour les braconnages de sa fille; elle tâtait les cuisses, évaluait le poids, chassait Kiki dont les dents cherchaient encore le goût du sang refroidi.

Alexandra la regardait faire. Ce lièvre, c'était *son* lièvre. Ce lapin était un de ceux qu'elle avait tués. Elle triomphait intérieurement. Et, pendant qu'elle suivait des yeux ces gestes de sa mère, elle ne pensait pas à remarquer combien la toute petite personne s'alourdissait, combien son visage se tirait douloureusement.

Ce fut Bruno qui, de son fauteuil, finit par demander tendrement :

— Tu n'es pas trop fatiguée, maman Germaine?... Il me semble que tu es bien pâle. Nous t'avons réveillée trop tôt ce matin, avec notre départ. Nous sommes des égoïstes, au fond!

Et, tout de suite, Alexandra coupa :

— Papa... demain matin, nous retournerons dans le chaume, n'est-ce pas? Nous ferons...

Sa mère à son tour l'interrompit :

— Demain matin, papa travaille à son monument. Il n'a pas de temps à perdre.

— Oh! c'est trop fort!... cria la petite en tapant du pied. D'abord, c'était entendu que...

Les larmes lui vinrent aux yeux et son père eut pitié de ce chagrin d'enfant, après un si long jour d'enchantement.

— Pour quinze jours de vacances qui restent... avança-t-il doucement.

Mais ce fut sa femme qui eut les larmes aux yeux. Nerveuse, à bout de forces, elle retenait visiblement une crise de pleurs.

— Pardonne-moi, ma chérie... murmura-t-il, honteux, en l'attirant par la main.

Au comble de l'agacement, Alexandra se tourna vers le feu qu'elle tisonna par grands coups rageurs. Des étincelles montèrent. Le feu prit brusquement à la bourrée de petit bois jetée un moment plus tôt sur les tisons. Et, comme la Fernande entrait pour faire quelque commission de la part de sa

tante, elle s'écria, dérangeant sans le savoir le petit drame, et de toute son inflexion chantante de Normande :

— En v'là un gentil feu, par exemple!... On dirait la bourguelée des Rois!

XIII

ALEXANDRA, pour se venger de la défection de son père, dès qu'elle y retourna, fut à l'école tellement infernale que l'institutrice, enfin, se plaignit par une petite lettre.

— Il n'y a qu'à la priver de chasser! dit Mme Horp.

Mais elle savait d'avance qu'elle n'obtiendrait pas cette énormité. Fatiguée déjà par sa profession, elle l'était encore plus depuis quatre mois et devenait de jour en jour plus irritable. Ses observations sèches, ses menaces continuelles avaient porté sa lutte avec sa fille à l'état aigu. Pourtant, la lettre avait impressionné la petite, qui modéra quelque peu son diabolisme, du moins à l'école, par épouvante de se voir retirer son fusil, comme l'annonçait sa mère plusieurs fois par jour.

Fâchée contre ses deux parents, elle s'arrangeait pour les voir le moins possible. Au retour de l'école, il lui restait à peine deux heures pour chasser avant la nuit, et elle préférait se passer de son goûter que de s'attarder à la cuisine pour le chercher.

A mesure que les jours diminuaient, son plaisir favori diminuait aussi. Elle n'avait plus que les jeudis et les dimanches de bons. Alors, elle se levait comme le jour, et, seule avec ses chiens, courait les labours des Lebigle ou les bois de son père, jusqu'à l'heure tardive où, tristement, les perdrix rappellent.

Le gibier qu'elle tuait, elle ne le rapportait plus chez elle. Méchamment, elle le donnait aux fermiers ou à d'autres, ou même le faisait manger ou plutôt abîmer par ses chiens, car les vrais chiens de chasse n'aiment pas le gibier.

Bruno s'amusa longtemps de cette vindicte d'enfant. Il s'en lassa pourtant. Sur sa promesse de chasser avec sa fille tous les jeudis et tous les dimanches, il obtint la cessation de ces vexations, et même un peu de bonne humeur à la maison.

— Tu la pourris, Bruno! C'est une honte!

— Peut-être... Mais avoue que je sais la prendre mieux que toi, maman Germaine!

Cependant, octobre, violente palette, vint enluminer la campagne. Le rouge, le roux, le jaune des feuilles; des jonchées par terre, où les pas font un amusant bruit de soie froissée; la nuit qui tombe au milieu de l'après-midi; la gelée blanche du matin; les averses noires de certains jours et les boues épaisses du lendemain; les haies chargées de baies écarlates et violettes; les petites fermes qui se mettent à moisir au fond de leurs herbages; les lainages dont il faut s'engoncer, les gros souliers qu'il faut chausser, ces métamorphoses de tous ordres avertissent « qu'on est du mauvais côté », disent les paysans, et que, bientôt, ce sera cette fin de tout : l'hiver.

En novembre, les gens de la ferme commencèrent à se coucher presque en même temps que le soleil, usage qui répare les forces et économise du luminaire.

Il y eut, pour Alexandra, de grandes heures désœuvrées au coin du feu, les yeux occupés par la danse des flammes qui semblent imiter, en les exagérant, les couleurs incendiaires de l'automne.

Elle entendait, sans les écouter, ses parents s'entretenir du monument qu'on devait inaugurer au printemps. A cette époque, Bruno le parachèverait sur place quelques jours avant la cérémonie. Les yeux de maman Germaine s'illuminaient à cette idée. Elle cousait toujours. La layette avançait. Pouvant à peine se traîner, l'énergique petite créature croyait chaque jour devoir renoncer à donner ses leçons à la ville. Son mari la suppliait de s'arrêter. Elle tint bon jusqu'au bout, néanmoins.

En décembre, Alexandra s'aperçut que ses parents, outre l'inauguration du monument, parlaient sans cesse du médecin; déjà maman était allée le voir. C'était quelque chose d'assez étonnant pour l'ignorante Alexandra, qui pensait la naissance humaine aussi simple que l'animale. Mais elle ne posa jamais de questions, son indifférence pour la vie des grandes personnes étant établie comme un principe. Seulement, l'arrivée de

ce petit frère ou de cette petite sœur, à présent toute proche, lui faisait froncer les sourcils.

On lui avait dit janvier. Elle s'imaginait que le nouveau-né viendrait nécessairement vers Noël ou vers le premier de l'An, époques des poupées. Elle fut bien surprise de voir les fêtes arriver sans apporter aucun changement. On ne lui donnait jamais pour ses étrennes qu'un sac de bonbons. Elle les attendait avec impatience. Ce qui l'intéressait, c'était l'idée des vacances, la perspective de chasser pendant huit jours à sa guise. D'ailleurs, sa mère, le matin du 1er janvier, lui remit ses chocolats avec ce compliment : « Tu ne les a pas mérités, et je ne sais vraiment pas pourquoi je te les donne. »

Il y eut également une scène après le déjeuner, Alexandra voulant, au retour de la ferme où elle était allée souhaiter la bonne année, retirer sa belle robe de velours et ses souliers vernis pour remettre ses guêtres, son sarrau de laine tricotée et son cache-nez, ayant l'intention de battre les fourrés jusqu'au soir.

— Un premier janvier! Tu peux bien rester avec nous!

Elle répondit malhonnêtement, et finit par pleurer, — et sa mère aussi.

*
**

On attendait de la neige. Les vacances étaient finies. Depuis quatre jours, maussade, la fillette avait une fois de

plus repris ses études. Le voyage du matin, à la ville, dans la carriole, par les routes froides et sous le ciel douteux, était un supplice pour elle. Elle n'admirait pas que sa mère, dans son état, supportât la même corvée sans se plaindre. Celle-ci, le visage défait, la bouche pincée, accomplissait jusqu'aux dernières limites de l'héroïsme le devoir qu'elle s'était imposé.

Le matin du cinquième jour, elle ne fut pas en bas pour monter dans la carriole.

— V'nez-vous-en, mam'zelle Alexandra, dit vivement la fermière en détournant les yeux. Votre maman a été avertie cette nuit. Il y a de grandes chances que vous trouviez votre petit frère au monde en revenant de l'école à la soirante.

Elle ne laissa pas à l'enfant effarée le temps d'une réflexion et fouetta son cheval comme pour fuir la maison. A quelques pas de la barrière, elles croisèrent une auto, ce qui n'arrivait guère dans ces parages.

— C'est monsieur le médecin. Notre domestique est allé le quérir à bicyclette. Votre papa est venu, sur le coup de cinq heures du matin, nous demander de l'obliger.

— Papa était donc levé à cette heure-là?...

— Il est levé depuis la demie de trois heures, mam'zelle Alexandra. Mais vous reposiez si dur que vous n'avez rien entendu.

Et la petite resta tellement songeuse, pendant toute la durée de la classe, qu'elle obtint pour la seconde fois un bon point de bonne conduite.

***

Comme elle revenait, après l'école, dans la nuit déjà noire où hésitait un peu de neige, elle trouva la Fernande emmitouflée qui la guettait à la barrière. Celle-ci, sans la laisser se diriger vers la maison, l'entraîna par la main avec ces mots :

— Vous allez rester à la ferme jusqu'à ce que le poulot soit là. Votre maman a dit comme ça.

— Il n'est donc pas encore là?... demanda la petite avidement.

— Non. Et il n'est peut-être pas près d'y être. Le docteur

est revenu, sitôt le déjeuner, avec la sage-femme. Il paraît que...

Elle se tut, de peur d'en lire trop long.

En entrant dans la cuisine de la ferme, Alexandra, le nez bleu, les joues pétrifiées de froid, courut à la cheminée, imitée par son petit chien tout mouillé de frimas. Mme Lebigle n'était pas là.

— Je retourne au château retrouver ma tante, dit la Fernande qui frottait, sous le châle, ses mains boudinées d'engelures. Surtout ne démarrez pas de là, hein!

Seule avec Kiki devant le feu, la petite s'assit et, les yeux dilatés, fixa les flammes. Depuis ce matin, il y avait dans l'air une rumeur d'événement qui lui contractait le cœur. Comme tout le monde avait l'air effaré, grave! Elle croyait rentrer et trouver un petit enfant dans ce berceau préparé depuis quinze jours, autour duquel elle avait tourné, malveillante, en combinant des méchancetés. Elle croyait trouver maman dans sa robe de tous les jours, dorlotant l'affreux marmot, tout en vérifiant le livre de comptes de la Fernande avec des réflexions courroucées. Elle croyait trouver papa souriant et qui l'embrasserait bien fort pour lui montrer qu'il l'aimait mieux que le nouveau venu.

Au lieu de cela, c'était ce médecin, cette sage-femme, papa levé dans la nuit, la maison interdite, les femmes de la ferme parlant à mots couverts, tout un désarroi parmi lequel la pauvre Alexandra paraissait être de trop, puisqu'on la plantait là, devant ce feu, sans plus s'occuper d'elle que si elle n'existait pas.

— Je m'ennuie, moi!... bougonna-t-elle enfin.

Elle prit les pincettes et rajusta les bûches. Elle songeait au feu de chez elle qu'on avait trouvé parfaitement éteint un matin de décembre, malgré les cendres accumulées sur les tisons de la veille, signe de malheur, elle ne l'ignorait pas.

Un malheur? Quel malheur? Il arrive des malheurs dans les histoires qu'on lit, mais pas dans la vie. La vie, ce sont quelques petits ennuis et beaucoup de joies : c'est papa gentil, mais maman embêtante; c'est l'école détestée, mais la chasse enivrante; c'est le petit Charles pris d'idées ridicules, mais la

ferme amusante; c'est ce petit frère qu'on haïra, mais la suprématie d'Alexandra solidement établie dans la maison.

— D'abord, j'aurai toujours douze ans et demi de plus que lui. Il verra ça!...

Elle hochait la tête toute seule, livrée à ses petites réflexions de gosse. Elle décidait que c'était peut-être bien mieux ainsi; que maman serait occupée par *son* enfant, comme elle disait, et qu'elle laisserait enfin la paix à cette aînée intraitable qu'elle n'aimait pas et qui ne l'aimait pas.

— Si au moins on m'avait donné à goûter pour me distraire!

Elle se leva, piétina dans cette petite cuisine sans oser ouvrir le buffet, ni toucher à rien. La grosse horloge, le feu, la respiration de Kiki qui dormait allongé devant l'âtre, elle écouta tout cela. Dehors, on n'entendait rien. La neige commençait peut-être...

Elle essaya de regarder par la vitre noire qui lui renvoyait le reflet de la lampe.

— Tiens, au fait! D'habitude, ils sont sur le point de se coucher, en hiver, à cette heure, ici!...

Où donc étaient Charles, le domestique, le fermier?

Elle revint au feu, bâilla très haut, secoua Kiki.

— Tiens!... Tu vas apprendre un nouveau tour. Tu vas sauter par-dessus ma jambe. Hop!... Tu ne comprends pas? Que tu es bête, mon pauvre Kiki! Hop!... Mais non! Il ne faut pas passer dessous, idiot!... Allons! recommence!

La voix qui appelait du dehors la surprit au milieu de ses éclats de rire.

— Ho! monsieur Lebigle!... Ho! le goujard!... Etes-vous toujours à l'écurie?

Elle reconnut la Fernande. De très loin, le fermier et le domestique répondirent.

— Alors, vite, vite!... Attelez et venez prendre la sage-femme. Il faut qu'elle aille en ville téléphoner à l'espécialiste du chef-lieu.

Les hommes s'étaient rapprochés pendant que la Fernande parlait, car elle reprit sur un ton normal, puis en baissant la voix :

— Ça va très mal au château. Le médecin ne peut pas quitter. Il vient de dire à ma tante que, si ça continue, la mère et l'éfant...

Le reste se perdit dans un murmure.

Alexandra, l'oreille tendue, la respiration arrêtée, entendit encore ceci :

— Si vous pouviez voir notre monsieur! Il est descendu tout à l'heure. Le pauvre gas, il est pitieux. Il a le jaune de la mort sur la figure.

XIV

BRUSQUE, la Fernande entra sans laisser le temps à la petite de dire un mot :

— Vous allez souper ici comme vous allez pouvoir!... Les hommes ont déjà mangé, ma tante est chez vous, et moi, je retourne la retrouver. Je vas vous donner ce qu'il faut.

— Maman est malade?... prononça l'enfant d'une voix faible.

— Oui, malade.

Il était facile de comprendre que cette Fernande ne voulait rien dire. Rapide, elle ouvrit le buffet, en tira une assiette, un verre, un couvert de plomb, alla fureter ailleurs, revint avec un fromage, un peu de viande froide, du pain. Elle mit également sur la table un pot de cidre.

Les lèvres serrées, elle ne regardait pas Alexandra. Mais celle-ci, comme la fille quittait encore une fois la cuisine, l'entendit, à travers les poutres, chuchoter dans les profondeurs de la maison.

— Lève-toi, Charles!... Tu vas... (un bourdonnement) M. le curé... (un bourdonnement).

Quand elle reparut :

— C'est pour le baptême?... demanda la petite qui devenait un peu pâle, à la fin.

— Oui!... C'est pour le baptême.

Charles, une lanterne à la main, passa vite, ajustant encore ses vêtements, ouvrit la porte, s'engouffra dans la nuit.

— Vous avez tout ce qu'il vous faut... dit la Fernande avec un coup d'œil affairé. Bon! Il y a du bois pour le feu dans le coin, vous le savez? La lampe est pleine. Je peux vous quitter là, à c't'heure. Mangez et ne vous occupez de rien. On viendra vous quérir quand il le faudra.

Elle était déjà partie. Le coup de vent glacial de la porte ouverte et refermée, une fois de plus, courut dans la cuisine. Puis ce fut l'immense silence de la maison vidée de tout son monde.

Alexandra ne réfléchissait pas qu'elle était complètement seule dans la ferme obscure. Une anxiété, plus horrible d'être sans forme, la gagnait de minute en minute. Son cœur devenait tout petit dans sa poitrine. Elle s'assit docilement devant le couvert et, machinale, se mit à manger. Son petit chien vint lui donner des coups de nez, ce qui la réveilla de son absorption. Elle se rendit alors compte qu'elle n'avait aucune faim, et repoussa l'assiette. Elle but seulement un peu de cidre. Puis elle jeta des morceaux de viande dans la gueule de Kiki, gestes somnambules dont elle s'apercevait à peine.

Le temps passait. Il y eut du bruit dans la nuit, tout à coup. La carriole revenait, puis repartait, des voix parlèrent. Une allée et venue sourde circulait dehors, feutrée par la neige, probablement Alexandra n'osait pas ouvrir la porte pour regarder. Elle s'était levée et elle écoutait, debout au milieu de la cuisine.

Elle se décidait à revenir vers la cheminée pour redresser le feu quand le fermier et son domestique rentrèrent, suivis de Charles.

Comme la fille, ils évitèrent de regarder la jeune Horp. Ils soufflèrent leurs lanternes.

— Je vas me recoucher... dit Charles.

— Moi aussi... continua le domestique.

Personne ne se souhaita la bonne nuit. Lebigle vint s'asseoir devant le feu qu'il ranima d'une bourrée jetée sur les tisons. Timidement, Alexandra prit place à côté de lui sur une chaise. Elle était écrasée par ce mutisme de tous, engloutie dans les mystères. Est-ce que la naissance d'un enfant comporte toujours un si grand remue-ménage?

Le fermier sentit peut-être qu'il fallait dire quelque chose.

— Il a neigé, vous savez?... annonça-t-il.

— Ah,... fit-elle.

Sa gorge était si serrée qu'elle comprit qu'elle ne pouvait plus parler. Lentement, elle se tordait les mains. Elle avait le sentiment de n'être rien, rien qu'une petite fille innocente au milieu d'un drame qui n'était pas fait pour elle. Elle se pencha d'instinct vers son chien et le prit sur ses genoux. Au bout d'un moment, elle s'aperçut que M. Lebigle s'était endormi.

***

Ce fut la corne de l'auto qui le réveilla.

— Voilà l'espécialiste, murmura-t-il. Je vas aller ouvrir la barrière. La sage-femme n'a pas trop espéré en ville...

Il ralluma l'une des lanternes. L'enfant eut envie de le suivre et resta là. Peu après, elle comprit que l'auto filait sur la Grand'Fourche. Ensuite, elle n'entendit plus rien. Le fermier ne revenait pas.

***

Un coup dans la porte, un sursaut, un petit cri. S'était-elle donc endormie à son tour devant le feu?

Elle se leva comme en rêve, jetant le chien par terre.

Mme Lebigle, essoufflée et gelée, s'avançait vivement vers elle.

— Venez-vous-en... mam'zelle Alexandra. Mettez votre fichu. Là...

Prise par la main, entraînée rapidement, elle acheva de se réveiller dehors. La neige tombée était bleue, bien qu'il n'y eût pas de lune.

Elles venaient de prendre l'étroit chemin qui, par l'herbage, conduit à la Grand'Fourche. La maison et ses petites lumières paraissaient déjà, tout au fond du paysage étrange de neige nocturne. La fermière marcha plus vite à travers le froid piquant.

— Il y a du malheur au château!... dit-elle entre ses dents.

Dans l'ombre, une bouffée de férocité gonfla la poitrine de la petite Horp.

— Du malheur?... Le petit frère est mort?

— Est une petite sœur, mam'zelle, et qu'est bien en vie!

— Une petite sœur!

Dans la bise glacée, continuant à se dépêcher, la gamine ouvrit la bouche toute grande, comme pour avaler la nouvelle. Mais la fermière continua plus bas encore :

— C'est votre maman qui est bien mal!

Fascinée par l'idée fixe, Alexandra n'entendit pas.

— Vous l'avez vue, ma petite sœur?

— Non. J'aurai le temps de la voir... Je vous répète que votre maman est bien, bien mal. L'espécialiste est arrivé trop tard.

Elle hésita. Distraite, l'enfant continuait à ne pas l'écouter.

— Elle va peut-être mourir, votre maman!...

Il est singulier de penser que certaines paroles peuvent vous donner, en toutes lettres, un coup dans le cœur. Alexandra venait de s'arrêter un instant dans sa course, le souffle coupé. Mourir, maman?... Est-ce qu'on meurt quand on est maman? Maman, c'est un être éternel; maman, c'est toujours

présent, c'est monotone comme le temps, comme la respiration.

— Vous n'êtes pas sérieuse?... répondit-elle avec presque un rire.

— Très sérieuse, malheureusement, ma pauvre petite. Pendant que nous babillons, elle a peut-être rendu l'esprit.

Un coup plus profond, et qui vient d'entrer en pleine âme. Hagarde, haletante :

— Allons vite voir!

Elle essayait de courir, retenue par l'autre. Elles furent devant la maison. Par la cuisine, elles entrèrent, clignant des yeux après tant de nuit.

Devant le feu qui flambait haut, la sage-femme en blouse blanche était assise, qui berçait le nouveau-né.

— C'est ça, ma sœur?... cria la petite, reculée et le cou tendu.

— Chut!... dit Mme Lebigle en la regardant, un doigt sur la bouche.

Elle s'approcha plus près, prit la filettes aux épaules, et, tendrement penchée :

— Je peux bien vous le dire, à présent. Vous n'avez plus de mère, mon pauvre bézot. Elle a passé, il y a une heure.

Les immenses yeux noirs qui la regardaient fixement lui firent peut-être peur, car elle se hâta de continuer, parlant trop, nerveuse et chuchotante, tandis que la sage-femme hochait lentement la tête :

— Le corps était usé, mais le cœur encore bien vert. Elle a z'eu tout le temps sa connaissance. Elle s'était confiée à M. le curé; et puis, elle a parlé à votre papa... C'est la Fernande et moi qui l'avons ensevelie... Ah! elle a souffert martyre, aller, premier que de trépasser! Mais vous pourrez dire que vous aviez une mère courageuse!

Les derniers mots sombrèrent dans un sanglot. Raidie, entrecoupée, Alexandra répétait :

— Je veux monter. Je veux monter...

Et comme elle s'élançait, Mme Lebigle la suivit tout en se tamponnant les yeux.

Elle avait franchi les marches quatre à quatre. Coupée net dans son élan, sur la porte elle s'arrêta. D'un seul coup d'œil elle avait vu. Le lit était tout blanc à la lueur de deux bougies posées côte à côte sur la table de nuit (avec une branche de buis dans un bol), tout blanc, tout propre; et toute blanche et toute propre était aussi la frêle chose humaine allongée sous les plis cassants du drap, deux mains précieuses croisées sur un chapelet, une petite figure contractée que bandait encore la mentonnière. Et, noir à ce chevet immaculé, ne bougeant pas plus que la morte, Bruno Horp, debout, la regardait.

— Ah! ce qu'elle a enduré!... dit la fermière dans un souffle, avec l'air de soulagement consterné qu'on a toujours devant cette immobilité des morts, après avoir vu les affres de l'agonie.

Elle ajouta :

— Et que de monde là n'dans qui ne pouvait rien pour elle!

Mais, arrivée au dernier acte d'une tragédie qu'elle n'avait pas suivie, Alexandra ne pouvait comprendre. Tout était devant elle si pur, si blanc, si paisible... La fermière continua :

— Jusqu'à la dernière contrainte, elle a souffert des cruautés... Ah! comme elle criait!... Quel carnage!

Et, sur ces mots, la petite frissonna comme au seuil de la chambre où vient de se passer un crime.

La fermière la poussa pour la faire entrer plus avant, mais Alexandra résista. Le petit chien Kiki passa, pénétra. La fermière bondit pour le chasser.

— Papa... prononça de loin l'enfant sur le ton de la plus immense stupeur.

Il ne répondit pas, ne bougea pas.

— Allez embrasser votre maman, articulait la fermière, et puis venez-vous-en, mam'zelle Alexendra. Est pas la peine de rester là.

Mais elle regardait son père, elle regardait la chambre si

bien rangée par les femmes, elle regardait la morte, cette inconnue couchée là.

Le chuchotement reprit :

— Allons, mam'zelle Alexandra, embrassez-la!

La fillette se dégagea d'un geste violent.

— Non!... Ce n'est pas maman!

— Petite malheureuse! Mais oui! Est bien elle! Vite, allez l'embrasser!

Le chien Kiki, d'un pas silencieux de loup, s'approcha quand même, avec tant d'étrange précaution que la fermière, impressionnée, ne fit plus aucun geste pour l'arrêter. Il flaira le lit, fit le beau pendant quelques secondes pour mieux regarder le cadavre et, tournant lentement des yeux d'épouvante vers la porte, il s'en alla, la queue entre les jambes, avec un aboi court, étouffé, superstitieux, eût-on dit.

— Pauvre bête!... murmura Mme Lebigle. Il a le respect de la mortalité!

Plus doucement, elle poussa la petite :

— Allez l'embrasser!... répéta-t-elle encore un coup.

Obligation, devoir, protocole, la petite, enfin, y alla. Ce fut, sur le front de marbre, un baiser rapide, horrifié. Et, sans même songer à s'en cacher, elle s'essuya rudement les lèvres, tout de suite après, du revers de sa main saccadée.

— Allons, venez, maintenant! J'allons redescendre.

Une fois encore, Alexandra se retourna sur le seuil. Son père n'avait pas fait un mouvement.

***

Le berceau dans la cuisine! Elle n'avait pas remarqué cela tout à l'heure. D'osier et de mousseline tendue, c'était une chose toute campagnarde, sans fanfreluches, un simple nid pour le petit oiseau humain qui venait d'éclore.

La sage-femme, à moitié endormie sur sa chaise, berçait mollement. Le feu était moins haut.

— Maintenant, embrassez votre petite sœur!

La pauvre Lebigle ne s'attendait pas à la réponse.

— Non!

Elle interpréta sans doute à sa façon. Elle continua tout

en se baissant pour examiner curieusement le nouveau-né :

— Est elle qui a tué sa mère, pauvre nénet. Mais elle ne s'en doute pas! Un beau poulot, marchez! Ah! le malheur!... le malheur!...

Tout à coup le nouveau-né cria. Le premier cri de l'humain est un miaulement, vrai langage d'avant la parole, qui l'apparente, non sans raison, à la race des tigres.

Alexandra tressaillit. Cette voix animale venait de lui faire horreur. Haineuse, elle tourna le dos au berceau pour ne même pas risquer d'apercevoir ce qu'elle reniait de tout son être, et s'assit devant le feu qu'elle se mit à contempler fixement. Pensait-elle à quelque chose? Les catastrophes trop noires nous dépassent et nous laissent d'abord dans une sorte d'imbécillité.

La sage-femme bâilla très haut.

— Dites donc, dit Mme Lebigle, dès demain matin faut la déclarer à la mairie, en même temps que le décès.

— Oui... répondit la sage-femme qui berçait toujours. Mais quel nom qu'on lui donne?

— Ah! ça, je ne sais pas. N'y a que M. Horp qui sait.

Mme Lebigle toucha le bras d'Alexandra :

— Dites donc, mam'zelle Alexandra... demanda-t-elle doucement. Excusez-moi de vous importuner. Savez-vous queu nom qu'on devait y donner, vous?

— Non, je ne sais rien!

— Où qu'est la Fernande? Je l'enverrais bien demander à monsieur.

— Elle doit ramasser les linges, répondit la sage-femme, là-haut, au grenier.

— Alors, je vas aller trouver monsieur. Faut que je sachions avant de retourner à la ferme.

Elle monta, l'allure peureuse, et redescendit vite. D'avoir un instant revu la morte, elle se remit à parler à voix basse.

— Monsieur ne m'a point répondu. Il m'a fait seulement le simulacre de le laisser tranquille.

Encore un coup, elle s'approcha de la petite Horp pour lui toucher le bras avec respect.

— Queu nom que vous voulez qu'on lui donne, à votre petite sœur?

Le geste brusque de la fillette la fit reculer.

— Je ne sais pas. Ça m'est égal.

Et, s'étant regardées, la sage- femme et la fermière ensemble :

— Quoi qu'on va faire?

La Fernande redescendit. Alexandra, sans les écouter, entendit les trois voix alterner, étouffées, à quelques pas de sa chaise. Des bribes de phrases lui parvenaient.

— On va vous installer une couchure là, ma pauvre dame, pour passer la nuit... — N'oubliez pas un biberon pour demain, surtout, madame Lebigle?... — Et le deuil?... Et les lettres?... Queu classe pour l'enterrement?... — Messe... Invités... — On ne sait rien... — Monsieur a-t-il queuque dépouille noire?... — Qu'est-ce que tu veux, ma fille!... Faut qu'on cherche nous-mêmes dans les armoires. ... As-tu ta chandelle?...

La tante et la nièce venaient de sortir de la cuisine. La sage-femme se remit à somnoler. Plus farouchement, Alexandra, d'un coup de reins, rapprocha sa chaise de la cheminée pour fuir ce berceau dans son dos. Elle n'avait même pas regardé sa petite sœur, jamais elle ne la regarderait. En haut, son père et sa mère, l'un debout et vivant, l'autre couchée et morte, semblaient aussi définitivement arrachés d'elle l'un que l'autre. Elle allongea la main vers son petit chien assis là, le prit à tâtons par peur de se retourner, et, couvrant de baisers fous sa tête poilue, dans une sorte de crise de nerfs muette, elle le serra contre sa poitrine à le tuer.

XV

POURQUOI les vivants ne sont-ils jamais plus vivants que lorsqu'il y a un mort dans la maison?

Ayant pris sur eux la responsabilité des funérailles dont personne de la famille ne pouvait s'occuper, les gens de la ferme remplissaient la Grand'Fourche d'une exaltation sans cesse grandissante.

Le populaire de toutes les contrées a, sans le savoir, du goût pour la mort, pour le malheur, noire image d'Epinal qui comble de pitié facile son grand cœur candide. Le côté théâtral des enterrements se double, dans la paysannerie de chez nous, d'un souci fort ancré du protocole. Il y a ce qui se fait et ce qui ne se fait pas. L'opinion publique, en ces funèbres occasions, est plus que jamais à ménager. Une énorme vanité fait cortège aux défunts, vanité qui subsiste autour de leur tombe et que ceux qui les pleurent confondent ingénument avec le regret. Le prix du cercueil, la classe du service et, plus tard, la pierre ou l'entourage de la sépulture, ainsi que les fleurs qu'on y cultivera, sont autant d'obligations posthumes qui engagent l'honneur de la parenté, jalousement épiée par le voisinage.

Mme Horp était « la dame du château ». Il lui fallait donc des obsèques en rapport avec son rang.

N'ayant pu obtenir aucune adresse, ni du père ni de la fille, les Lebigle se résignèrent en soupirant à mettre un avis dans le journal local. Ils commandèrent partout la première classe. « Quand c'est une grosse tête qu'est morte, il faut des chevaux habillés, les trois cloches et un cercueil à poignées d'argent. »

La couturière et le petit tailleur de la ville vinrent prendre les mesures le même jour que le menuisier. Ni Alexandra ni son père ne consentirent à les voir. Il fallut donner une vieille robe et un vieux costume en modèle. Le fleuriste fut prié de faire sa plus belle couronne et sa plus belle croix. Le bazar fournit ses plus précieux motifs de perles.

Entre tant l'affairements, la Fernande et sa tante trouvaient encore du temps pour raconter aux commères tout ce qu'elles savaient du magnifique drame. Une mort et une naissance à la fois, c'était trop pour leur faconde. S'excitant à pleurer, elles se grisaient de l'événement, jamais lasses d'en ressasser les détails. Il vint aussi du monde de la ville. Des personnes importantes, pères et mères d'élèves, gagnées par leur éloquence, eurent les larmes aux yeux. Seuls le mari et la fille de la morte ne pleuraient pas.

Pendant les trois journées où tant d'agitation environnaient

le lit mortuaire, ils vécurent sans comprendre, assommés, chacun à sa façon, par le coup de massue de la fatalité. Bruno ne quitta pas le chevet, puis le cercueil de sa femme; et jamais il ne prononça un mot, ni ne détourna les yeux du spectacle dont se repaissait sa douleur. Alexandra resta recroquevillée dans sa petite chambre, presque tout le temps sous ses couvertures, et refusa de descendre pour manger, décidée à fuir la cuisine tant qu'on y laisserait le berceau, l'enfant dans le berceau. La fermière, atterrée, la servait en haut.

O désordre, embarras, grouillement, bruit, lieux communs autour du cadavre! Puisqu'il faut mourir, ne devrions-nous pas logiquement, quand l'heure est venue, disparaître d'un seul coup dans l'invisible?

***

Machinalement, Bruno Horp et sa fille, qui marchaient l'un à côté de l'autre au retour de l'enterrement, pénétrèrent dans la maison par la cuisine, vieille habitude à laquelle obéissait leur instinct.

Sans un mot, sans une larme, ils venaient d'assister à la longue cérémonie. Le père avait serré des mains d'inconnus, la fille s'était laissé embrasser par des dames qu'elle n'avait jamais vues. Une foule considérable, à la messe et dans le petit cimetière du village, toutes les leçons de piano de maman représentées par des gens, toutes les fermes du pays par d'autres gens, les camarades d'école d'Alexandra venues au complet avec leurs familles : un bel enterrement, certes! Et que de fleurs!

En attendant le futur caveau commandé par les Lebigle — un caveau à quatre places — le cercueil de haut luxe, à l'entrée du caveau provisoire du cimetière, avait reçu, de toutes les mains empressées, la bénédiction du goupillon et, de tous les yeux, un regard de curiosité terrifiée.

— Et l'enfant?... murmuraient partout les voix.

L'enfant?...

La première chose que virent le père et la fille, en entrant dans la cuisine, ce fut précisément ceci : la Fernande, assise près du berceau, donnant le biberon au nouveau-né, d'après

les enseignements de la sage-femme repartie maintenant pour la ville.

— Oh!... fit sourdement Alexandra.

La présence de son père la retenait de fuir. Elle guetta, regardant à la dérobée ce qu'il allait faire.

Il s'était arrêté. Pour la première fois depuis des heures et des heures, il parla... Ce fut étrangement solennel de la part de cet homme si simple. Sa voix était basse, et comme indignée.

— Tant de peine pour naître, tant de peine pour mourir... Tant de peine pour vivre!

Il fit un pas de plus vers la toute petite créature qui suçait son caoutchouc avec une bouche de ventouse.

— Qu'est-ce que nous allons faire de ça, maintenant?

La Fernande, agressive, leva la tête.

— Ça?... répéta-t-elle. Elle s'appelle Ermeline, monsieur. Puisque personne a pas voulu y bailler un nom, mon oncle et ma tante ont dit comme ça qu'ils seraient parrain et marraine, et ils lui ont donné ce nom-là, un nom que mam'zelle Alexandra l'aime bien, qu'ils ont dit qu'elle dit toujours. Elle s'appelle aussi Joséphine, comme ma tante, et Charlotte, à cause du nom de mon oncle Charles.

Alexandra fit entendre un bref ricanement.

— Par exemple! Moi, je n'y suis pour rien!

Ironique et méprisante, elle ajouta :

— Puisque c'est comme ça, je choisis Joséphine.

Bruno Horp n'avait rien entendu. Fixement, il contemplait cet enfant qui avait tué sa mère. La conclusion de sa méditation s'exprima soudain tout haut, et sur le ton le plus péremptoire.

— Qu'on l'ôte!... dit-il. Je ne veux pas le voir chez moi.

Alexandra fit un pas vers son père. Son désir était de se jeter à son cou. Mais elle n'osa même pas lui prendre la main. Il était si loin d'elle, à présent! Une joie presque criminelle, qu'elle essaya tout de suite de chasser, venait de la traverser à cette idée que, dorénavant, elle vivrait seule avec lui dans la maison, et qu'ils y seraient bien tous les deux.

La Fernande hochait, scandalisée, sa tête aux magnifiques cheveux rouges. Elle serra les lèvres pour ne pas en dire trop long et proféra seulement d'un air pincé :

— Alors, qui qu'il faut faire? Allez-vous jeter cette pauvre petite misère aux quins?

Il secoua les épaules, ses narines s'ouvrirent.

— Arrangez-vous avec votre tante! Faites disparaître ça tout de suite!... Tout de suite! acheva-t-il avec une espèce d'emportement exalté.

En écho, la voix claire d'Alexandra répéta :

— Tout de suite!... Tout de suite!...

Effarée, la Fernande s'était levée. Tous ses gestes étaient une protestation véhémente. Elle tira brusquement du berceau la couverture de laine blanche faite au crochet avec tant d'amour par Mme Horp, enveloppa dedans l'enfant qui criait, arraché de son biberon, et, d'un pas qui courait, elle se jeta sur la porte et sortit, emportant le nouveau-né dans la neige et le soleil.

***

Bruno venait de se laisser tomber dans son fauteuil. Sa main accoutumée, sans même qu'il le sût, saisit les pincettes. Vêtements noirs, visage livide, il était le spectre de lui-même, un vieillard subit dont le dos maigre se voûtait, dont les doigts tremblaient.

Toute noire aussi dans sa petite robe neuve garnie de crêpe, sa fille, pendant un moment, le regarda. Voulant lui parler, elle ne savait que dire pour commencer. Elle prit enfin le parti de monologuer, dans l'espoir qu'il répondrait quelque chose.

— Je vais ôter de là ce sale berceau... fit-elle en dirigeant trois pas vers la chose lumineuse et blanche. Je le porterai dans le grenier en attendant que...

L'entrée violente de Mme Lebigle la cloua sur place.

— Ah!... mais!... criait la fermière à tue-tête, dans un claquement de porte, est plus fort par exemple! Est malheureux de voir cha tout de même! Je viens de rencontrer la Fernande à la care du pré, qui accourait chez nous comme un furibond avec le méchant poulot dans ses bras, qu'elle embrassait son minois en faisant des cris. Pauvre petit ange du bon Dieu! Vous allez pas traiter votre éfant comme cha, monsieur! Car si défunt madame, malheureuse martyre, avait pu penser qu'il viendrait vivant, elle vous aurait fait des recommandations. Vous ne savez donc pas qu'elle ne trouve pas ça bien?

Bruno haussait les épaules avec une amertume immense.

— Vous n'allez pas jeter votre petite fille, comme un cat, par-dessus le mur?

— Je ne lui fais pas de mal!... dit-il de sa voix musicale. Mais il a tué sa mère, il est maudit. Je n'en veux pas chez moi.

Il disait *il* et non *elle*, peut-être pour mieux marquer son dédain.

— En vous respectant, monsieur, vous avez donc le cœur sec comme vent de Nord?

— Je n'en veux pas! Je n'en veux pas!... Qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse? Ce n'est pas Alexandra qui peut l'élever, n'est-ce pas? Moi non plus. Trouvez une nourrice. On verra après.

La fermière était en colère, scandalisée. Elle s'emporta :

— Trouvez une nourrice! Trouvez une nourrice!... Est toujours la mère Lebigle qu'est de corvée. Après tout, je suis t'y votre pantin, monsieur?

Il tressaillit, la regarda profondément. Elle venait de lui rendre tous les services. L'égoïsme de la douleur l'avait aveuglé. Mais cette femme, passée l'espèce d'ivresse qui l'avait soulevée jusque-là, lui reprocherait un jour aigrement tout ce qu'elle avait fait pour lui.

— Madame Lebigle, dit-il lentement, vous avez été admirable et je vous en suis reconnaissant jusqu'au fond de mon cœur. Pardonnez-moi. Je ne suis qu'un pauvre homme écrasé. Je vous demande d'être encore une fois mon sauveur. Occupez-vous de cet enfant à votre guise. Mettez-le en nourrice. Je paierai ce qu'il faudra, c'est tout.

Et, dans une inspiration soudaine, il ajouta :

— Quand nous règlerons nos comptes, soyez assurée que je ne vous oublierai pas.

Il l'avait dit au hasard. Il ne savait pas qu'il touchait la corde. Les Normands aiment l'argent, c'est une vieille vérité. Ce qu'on ignore, c'est cette petite nuance : l'argent donné par quelqu'un a pour eux *la valeur d'un sentiment.* Un sourire et un billet de cinq francs, un noble mouvement du cœur et un billet de mille francs sont situés sur un plan identique, et provoquent exactement la même qualité d'émotion.

Calmée, les larmes aux yeux, la fermière, cela va de soi, ne répondit pas d'une façon directe. Mais, tout doucement, elle reprit :

— Je comprends bien que monsieur ne puisse pas se charger d'un éfant, et que c'est aux femmes de s'en occuper. Je croyais d'abord que monsieur abandonnait complètement ce pauvre séraphin. Mais si c'est de trouver une nourrice, c'n'est pas si difficile que ça. Y a justement la femme Béliard, dans le village, qu'est habituée aux nourrissons, et je vas aller chez elle d'ici un quart pour m'arranger avec elle.

Bruno fit un geste vague. Les yeux magnétisés par la flamme, il ne regardait plus son interlocuteur. Elle comprit qu'il était à bout de forces et qu'il ne fallait plus lui parler.

— Ah! me v'là aller!... dit-elle. Je pense que la Fernande ne va pas tarder à revenir pour vous faire à déjeuner... Tenez, la voilà tout juste. Elle aura laissé le poulot à la garde des hommes en m'attendant... A tantôt, messieurs et dames...

Et, derrière la porte refermée, Alexandra l'entendit expliquer, indulgente et pitoyable, à sa nièce qui parlait sec :

— Inutile de l'éluger davantage, cet homme-là. Il a la tête perdue, ma por fille, est vrai comme Barrabas-la-Passion, et il n'entend seulement plus ce qu'on lui prêche. Aussi c'est de ne lui parler de rien et de nous occuper de l'éfant sans lui. D'abord, ne demande qu'une nourrice; il n'y a rien à redire à cha.

XVI

Ce déjeuner, que servait en silence la Fernande encore scandalisée, c'était le premier d'une nouvelle vie.

Maintenant que la rumeur des obsèques venait de se terminer au cimetière, la maison avait à peu près repris son aspect de tous les jours. Le domestique de la ferme était venu prendre le berceau pour le porter chez la femme Béliard. Délivrée de son candide épouvantail, la cuisine redevenait ce qu'elle avait toujours été. Et l'on pouvait croire, que si maman n'était pas là, c'est qu'elle était restée en ville à donner ses leçons.

Assise en face de son père, Alexandra continuait à n'oser pas lui parler. Elle avait besoin d'un grand effort pour comprendre que tout était changé dans l'existence. Un monde de réflexions tourmentait son esprit. Retournerait-elle à l'école? Non, puisque personne n'était plus là pour l'y forcer!

Ces vacances perpétuelles où elle entrait lui semblaient tenir du merveilleux. Toute la journée elle pourrait chasser ou rester à la ferme. Quel destin inespéré! Mais, aussitôt, le sens des convenances lui revenait. Elle regardait les manches de sa robe garnie de crêpe. On ne chasse pas quand on est en grand deuil. Il lui restait la ferme... Mais elle levait les yeux sur son père. Allait-elle l'abandonner des après-midi entiers quand il n'avait plus qu'elle?

Une période bien austère s'imposait avant de goûter les ivresses de la liberté. « Maman est morte », se répétait-elle sévèrement. Les épouvantes diverses qui avaient rempli ces trois jours ne s'étaient pas encore classées dans sa tête. Le

cadavre... Le cercueil... La pâleur et le mutisme de papa. La lente voiture noire sous les fleurs... La messe et son chant liturgique qui fait froid dans le dos... La foule... Le caveau provisoire... Elle ne parevnait pas à bien associer et ces images et la disparition de sa mère. Sa mère, c'était toujours, à ses yeux, une petite personne en robe terne qui parle sèchement, furette dans les armoires, joue du piano, se penche sur une couture. Mais *la morte* était un bien autre personnage, sorte de reine d'une sombre et pompeuse fête éclairée de cierges et fleurie de gerbes et de couronnes...

Une chose bien nette dans son esprit : elle n'avait pas de chagrin. Seule une certaine inquiétude lui faisait le cœur pesant. Elle s'habituerait vite à ce vide qu'elle sentait plutôt animalement que sentimentalement; et bientôt ce serait l'orgueil et la joie, à son âge, d'être la maîtresse d'elle-même et d'avoir son père pour elle toute seule.

Son père! Seul vrai point noir de l'aventure. Le chagrin qu'il avait, cette solitude dans laquelle il entrait, elle devinait bien que c'était de l'effrayant.

Une vague de tendresse la soulevait. Elle démêlait confusément, avec ses moyens insuffisants de petite fille, qu'il lui fallait désormais mériter le bonheur d'être la seule compagne de cet homme grisonnant qui n'allait plus aimer qu'elle sur la terre.

Elle attendit la fin du déjeuner, le départ de la Fernande.

Quand ils seraient tous deux seuls dans la maison, peut-être trouverait-elle enfin que dire pour qu'il regardât sa fille, lui parlât, l'embrassât, pour qu'il sortît un moment de sa douleur sauvage, la sentît près de lui.

ner. Les clartés de janvier, renvoyées par cette neige qui ne ner. Les clartés de janvier, renvoyées par cette neige qui ne fondait pas, entraient dans la cuisine en général sombre, et mettaient partout des petites lueurs. Il y en avait sur les boucles grises du sculpteur courbé vers le feu, sur sa longue moustache, sur sa joue pâle et finement appliquée contre des os délicats.

A quoi pensait-il? A maman, naturellement.

La Fernande, son ouvrage terminé, s'en allait sans dire au revoir. Elle revint sur ses pas et fit signe à la petite.

— Le reste de la viande est dans le buffet!... dit-elle entre haut et bas. Ça fera le dîner de ce soir, puisqu'il n'y a plus personne pour cuisiner. Je reviendrai demain matin comme d'habitude.

Elle tourna les talons, ouvrit la porte, sortit.

Ebahie, Alexandra restait debout à la même place : « C'est vrai... Il n'y a plus personne pour cuisiner le soir... »

Elle retint une pirouette, honteuse de cette velléité gaie.

« Qu'est-ce que ça fait? Nous mangerons froid, voilà tout! »

Maintenant, le moment était venu de reconquérir son père. Elle s'approcha lentement, impressionnée par lui, par l'air qu'il avait de ne pas la connaître, de ne même pas la voir, un air *en dedans* autrement terrible que des larmes.

Câline et gênée, elle vint s'asseoir sur le bord de l'âtre et posa son bras sur le genou maigre de Bruno.

— Papa?... fit-elle avec une intonation presque suppliante.

Il quitta des yeux le feu, du geste d'un lecteur qu'on interrompt au milieu d'une page palpitante. Grave et comme sévère, il regarda sa fille.

— Quoi, mon enfant?

Elle avait préparé des phrases. Elle n'en trouva aucune. Elle laissa parler son impulsion.

— Papa... dis-moi quelque chose...

Il baissa profondément la tête. Elle ne vit plus ses yeux. Et, d'une voix basse où la musique se faisait encore jour, il prononça sombrement :

— Tu n'aimais pas ta mère. Je n'ai rien à te dire.

La petite se sentit devenir verte. Elle ne détermina pas pourquoi.

« Ce n'est décidément pas la peine que je lui parle... », pensa-t-elle.

Vous n'avez pas compris, mais quelque chose en vous a compris. A jamais votre père restera seul avec son deuil; à jamais il en écartera l'enfant intraitable et frivole que vous êtes, et qui ne peut communier avec lui dans la douleur, lui veuf grisonnant chargé de longs souvenirs, vous gamine insouciante qui ne sentez encore rien. Il est bon que les distances soient gardées entre vous deux.

Vous n'avez pas compris, mais peut-être entrevoyez-vous, en cette minute, que votre mère morte devient une rivale autrement redoutable que votre mère vivante...

Un silence incommensurable suivit. Les bras restés sur le genou maigre, Alexandra demeurait en proie à des songes sans contours, douloureux.

A la longue, sa figure fut déformée par des larmes, les premières versées depuis leur deuil. Elle s'ignorait pourtant complètement orpheline. Elle ne savait pas qu'en même temps que sa mère son père était mort pour elle, du moins ce père camarade qui jouait avec elle et la soutenait contre la maman dans toutes ses anarchies, — remords, à présent, pour le reste de sa vie.

— Ne pleure pas... dit-il en lui touchant le bras avec une indulgence assez glaciale. C'est une mauvaise période à passer pour toi, mais d'ici quelque temps tu seras très heureuse. Pense donc! Tu feras tout ce que tu voudras, dans la maison et dehors! Ce n'est pas gai pour toi, tout ça, mon pauvre petit! Mais tu n'as pas quatorze ans, tu as toute la vie devant toi...

Un misérable sourire essaya de passer sur ses lèvres, décolorées à travers la moustache tombante.

— Regarde Kiki! il ne comprend pas ce que ça veut dire!

Violente, elle repoussa son petit chien. Papa lui parlait comme à une gosse de quatre ans, et ce n'était pas cela qu'elle voulait. Qu'est-ce qu'elle voulait? Jamais elle ne saurait le dire. Elle était plongée dans l'impuissance de l'enfance. Tout en elle était trouble, sans ordre, sans mots qui correspondissent à sa peine.

Comme accablé par un trop grand effort, il reprit, las, morne, presque courroucé :

— Ecoute, mon chéri. J'ai besoin d'être seul. Va. Sors un peu. Ça te fera du bien. Va à la ferme, par exemple. La ferme, ça t'amuse toujours. Il faut te changer les idées. Tu reviendras moins triste... Pourquoi me regardes-tu comme ça? J'ai des calculs à faire, d'abord. Fernande m'a remis les notes, tout à l'heure. Ça va m'occuper aussi... Et puis, j'ai mon monument. Je n'ai pas besoin de toi pour tout ça... Va... Sèche tes yeux. Va mon chéri! Va!...

Il la renvoyait. Elle se leva. Sans plus pleurer, sans l'embrasser, elle passa son manteau, mit son cache-nez, sortit lentement, suivie par son chien.

⁂

Cette petite fille en noir qui entre, pâle, avec des yeux tristes, c'est toute l'atmosphère de l'enterrement de ce matin brusquement reconstituée.

Mme Lebigle s'est levée. Elle n'est pas encore assez gorgée de l'événement sensationnel. Autour d'un des deux grands premiers rôles, elle s'empresse.

— Asseyez-vous, mam'zelle Alexandra. V'là une chaise. J'vas faire une bourguelée pour vous réchauffer. Avec la froid qu'il fait, on en a les pieds en agonie.

A peine l'enfant s'est-elle installée devant la flamme que, tous les traits détendus par une expression lamentable, la fermière commence :

— Votre pauvre maman... La voilà partie

Un immense soupir accompagne ce début. La petite Horp, nerveuse, se tord les mains. Evidemment, il ne serait pas décent de parler d'autre chose que de sa mère. Elle essaie de repousser la sorte de rancune qui l'envahit. L'ennemie, devenue invisible, est décidément en pleine victoire.

— Y en avait du monde!... poursuit Mme Lebigle avec l'inflexion du triomphe.

Intarissable, elle passe en revue tout l'enterrement. Les vivants, parce qu'ils sont entrés verticalement au cimetière à la suite du corps qui entrait couché, semblent volontiers, dans leur pitié supérieure, se croire d'une race qui ne mourra jamais. De petites paroles dites par celui-ci, par celle-là, des anecdotes viennent agrémenter le discours de la paysanne. Alexandra ne répond que par monosyllabes. Elle attend que le sujet soit épuisé.

Enfin, un silence tombe. Elle comprend qu'on va parler d'autre chose.

Cérémonieuse, Mme Lebigle a laissé son travail, aujourd'hui, pour faire conversation.

Elle soupire de nouveau, s'agite sur sa chaise et dit :

— J'ai de bonnes nouvelles à vous donner de votre petite sœur. La femme Béliard lui a baillé son biberon, qu'elle a très bien pris. Elle est bien habituée à soigner les poulots, c'te femme-là. Elle a trois éfants dont l'aîné n'a pas six ans, et elle a déjà z'eu des nourrissons.

Comme Alexandra regarde ailleurs :

— Vous irez la voir, votre petite sœur, mam'zelle Alexandra, devant la nuit? La sombreur va tomber. Vous auriez juste le temps. Et j'irais bien à quant et vous.

Froidement, la fillette :

— Non!

— C'est-y que vous ne l'aimez point, décidément, votre petite sœur?... s'informa l'autre, béante.

— Je la déteste!

Bouche ouverte, regard au ciel :

— Hélâ!...

Elle réfléchit et conclut :

— Ça, on peut comprendre. Est elle qu'a fait mourir votre mère...

Alexandra prit sa respiration pour crier : « Ce n'est pas à cause de ça!... », mais elle se tut, n'osant pas dire une chose aussi inexplicable.

D'un bond, elle fut debout. Elle préférait s'en aller que de continuer à entendre des propos tellement insupportables pour elle.

— Je vais rentrer, maintenant, madame Lebigle.

— Bien, mam'zelle Alexandra. Vous avez raison de ne pas quitter votre pauvre père tout seul...

Encore une parole à côté. Personne, décidément, ne pouvait plus comprendre un mot à la vie bouleversée d'Alexandra, non pas bouleversée par le gros malheur évident, mais par des nuances, des nuances douloureuses, toutes les nuances qui allaient lui composer maintenant une existence secrète impossible à révéler.

Dehors, la nuit tombait sur la neige infinie. Les désolations de l'hiver soufflaient dans l'ombre. Où aller? La petite était bien forcée de rentrer, à cette heure et par ce froid.

« Je vais encore gêner papa... », se dit-elle amèrement.

Elle traîna le pas afin de retarder son retour. Il fallut quand même pénétrer dans la maison, pour finir. Une surprise l'y attendait. A la lueur insuffisante d'une unique bougie, éclairé plutôt par le feu, son père, au coin de la cheminée, installé à la petite table d'étude de sa fille, étudiait des paperasses, sans doute ces notes dont il avait parlé.

— Ah! te voilà... dit sa voix brisée. Il n'y a plus de pétrole dans la lampe. Fernande a oublié de la remplir, et moi, je n'ai jamais pu trouver où on le met, ce pétrole. Sais-tu, toi?

Elle secoua sa tête d'écolière. Un instant, ils se regardèrent, deux enfants à l'abandon dans la maison sans femme. Et la fillette se souvint, avec une précision singulière, des éternelles récriminations de sa mère : « Cette fille ne pense à rien! C'est le désordre et l'incurie en personne! » O monotones paroles entendues tous les jours avec une irritation si ironique!

— Je vais voir si je trouve, papa!

— Non, dit-il. Inutile de regarder dans le buffet, ni ailleurs. J'ai déjà cherché partout.

— Peut-être qu'il n'y en a plus, papa...

Il fit un geste vague des épaules comme pour signifier : « Ça ne fait rien. Rien ne fait rien. » Et il se replongea dans ses papiers.

— Je le dirai à Fernande, papa.

Bruno leva la tête et, dans la grande clarté du feu, la regarda de ses beaux yeux noirs qui ne souriaient plus.

— Fernande ne viendra plus qu'une heure chez nous à partir de demain, pour préparer le repas de midi. Je l'ai dit, il y a un moment, au domestique des Lebigle qui venait m'apporter une note oubliée.

Et comme la petite, étonnée, l'interrogeait du regard :

— Je ne vais plus pouvoir la payer... C'est pour ça. Nous nous arrangerons comme nous pourrons... Et puis...

Il refit son geste découragé, décourageant.

Accroupie tout contre la flamme : « Qu'est-ce que je vais devenir jusqu'à l'heure du dîner? Mon Dieu! Tout est ennuyeux. Papa n'est pas gentil. Je n'ose même pas jouer avec Kiki : ça le dérangerait. Qu'est-ce que c'est donc que ce calcul qui n'en finit plus? Et la Fernande qui ne viendra qu'une heure! Alors, qui est-ce qui me préparera mon café au lait? Après tout, ce n'est pas si malin. Je saurai bien faire ça... »

Elle bâilla.

« Si ce n'était pas la nuit, je saurais bien me distraire dehors. Il me semble qu'il y a des semaines que je n'ai vu mes chiens. Pourvu que Charles, au milieu de tout ça, leur ait donné à manger comme d'habitude!... Je verrai ça demain matin. Et mon furet? A-t-il eu son lait?... Ça va bien m'amuser demain d'aller voir tout ça... En attendant, je ne sais pas où me mettre, ni que faire. Papa m'a pris ma table. C'est vrai que je n'en ai plus besoin, puisque je n'ai plus de leçons à apprendre ni de devoirs à faire... Il pourrait bien s'occuper un peu de moi, mais on dirait qu'il m'en veut... à cause de

maman... Ça lui passera... Et puis, après tout, tant pis, tiens! Il n'y a plus personne pour m'embêter. Je pourrai faire tout ce que je voudrai, c'est vrai! Et, quand j'aurai mon fusil dans les mains et mes quins autour de moi, chic! je ne penserai plus à tout ça! Tiens, tiens! Voilà le feu qui tombe. On n'y voit plus, avec cette bougie ridicule. Je vais mettre une bourrée. Ça va me distraire... »

Bruno leva la main :

— Pas trop vite, ma chérie!... Ne brûle pas le bois inutilement. Nous n'en aurions plus pour passer l'hiver.

Elle ne releva pas la remarque, mais se rassit, dépitée, à côté du feu tombé. Papa devenait avare, maintenant, c'était facile à constater.

« Si je ne peux même pas faire du feu... »

Sa bouderie l'absorba. Immobile, elle affecta de n'oser même pas respirer. Son père finirait bien par remarquer cette attitude, et cela le punirait. Mais, ayant tenu la pose pendant près d'un quart d'heure, quand elle risqua prudemment un coup d'œil, elle vit que l'homme grisonnant ne regardait plus ses papiers mais le vide, et avec une expression qui lui fit peur.

Elle éprouva le besoin de dire n'importe quoi pour l'arracher au rêve affreux qu'il faisait.

— Quelle heure peut-il être?... demanda-t-elle très haut.

Il tressaillit.

— Quoi?... Qu'est-ce que tu dis?...

Elle se leva pour examiner l'horloge perdue dans l'ombre de son coin.

— Cinq heures et demie... annonça-t-elle.

Et, frappant dans ses mains, explosion absolument involontaire :

— Tiens! mais je n'ai pas goûté!

C'était peut-être la seule chose qu'elle sût trouver tout de suite dans le buffet : son pain et son chocolat.

Longtemps elle fit durer le plaisir. Elle ne craignait plus de parler haut à Kiki, de lui faire faire le beau, de le taquiner. Papa, maintenant qu'il avait fini son calcul, n'entendait rien, ne voyait rien; elle avait bien compris cela.

La cuisine silencieuse se remit à vivre, de toute la vie puérile de cette petite fille jouant avec son chien.

⁂

La bougie s'usait. « J'espère qu'il y en a une autre! »

Vaincue, elle s'était mise à relire l'histoire de Jeanne d'Arc, accoudée en face de son père hypnotisé.

Et cette chose très étrange arriva à sept heures, exactement à sept heures, juste au moment où Mme Horp avait l'habitude de rentrer quand elle s'attardait en ville. La fillette releva la tête de sur son livre et regarda la porte, en même temps que le petit chien se mettait aux aguets.

L'animal ne savait pas que la maîtresse avait disparu pour toujours. Il était naturel qu'il l'attendît à son heure. Mais, puisque Alexandra savait qu'elle était enterrée depuis ce matin, pourquoi regardait-elle cette porte, presque surprise de ne pas voir entrer sa mère?

Il y a donc en nous cette brute, l'habitude, qui obéit à la force d'inertie avec la même puissance que la matière inanimée?

Cependant, Bruno, lui, ne fit pas un mouvement. Seul, il avait compris, bien compris, irréparablement compris que sa femme était morte.

⁂

Un moment plus tard, l'enfant, comme chaque soir, mettait la table. Elle avait découvert une nouvelle bougie. A la lueur sinistre de la petite flamme, sans se parler, le père et la fille dînèrent des restes figés du déjeuner, — ou plutôt ce fut Alexandra seule qui partagea ce piètre repas avec son chien, car Bruno Horp ne mangea pas.

XVII

Elle se réveille comme chaque matin, exactement à sept heures. Son être ne sait pas encore jusqu'aux dernières couches, c'est-à-dire celles qui sont informées même pendant

le sommeil, que la vie n'est plus la même. Elle saute donc de son lit, mue par le rythme de tous les jours, prête à s'habiller rapidement pour monter dans la carriole quotidienne qui va la mener à l'école.

Ce n'est qu'une fois sur ses pieds qu'elle s'arrête dans son mouvement machinal.

« Que je suis bête! Il n'y a plus d'école! »

Et c'est d'abord une espèce de malaise drôle.

Interloquée, elle reste un moment sur place. Alors le présent lui revient en bloc dans l'esprit, sauf un petit détail qu'elle ne retrouvera qu'en bas, dans la cuisine.

Puisqu'elle n'a plus sommeil, elle commence sa toilette, regardée par Kiki resté sur le lit.

Elle est prête. Le chien la précède dans l'escalier. Il ignore, lui, qu'il n'ira pas à l'école ce matin.

Vacances! Vacances pour toujours!

— Je vais vite déjeuner; ensuite j'irai au chenil, je lâcherai les chiens, nous irons voir le furet, et puis nous ferons une belle promenade puisque je ne peux pas encore chasser!

Elle entre dans la cuisine. Les volets sont fermés. Il fait tout noir.

— Ah!... s'exclame-t-elle.

Et voilà revenir le petit détail oublié : plus de Fernande à partir d'aujourd'hui, sinon pendant une heure, pour préparer le repas de midi.

Elle ne veut pas admettre qu'elle est bien attrapée.

— Bah!... Je saurai faire chauffer le lait! Ce n'est pas difficile d'allumer le fourneau. D'abord, il fait un froid de chien, là-dedans!

Le volets ouverts, le jour faible, encore ouaté de brouillard, envahit la cuisine glacée.

— Voyons!... Un bout de papier, un peu de petit bois... Où est-ce qu'on met le charbon déjà?...

C'est incroyable comme on sait peu copier des gestes qu'on a mille fois vu faire devant soi. Penchée sur le gouffre du fourneau dont elle a fait sauter avec bruit les ronds, Alexandra reste perplexe. Le charbon est trouvé, mais le papier s'est éteint sous le petit bois. Une fumée âcre fait tous-

ser Mlle Horp, qui s'impatiente. Il y a sans doute un certain tour de clef qu'il faut donner pour obtenir le tirage. Mais plus elle remue cette clef, moins le feu veut prendre.

— C'est dégoûtant!... dit-elle tout haut en frappant du pied.

Elle tourne sur elle-même plusieurs fois. Elle a faim et elle claque des dents. Kiki ne comprend pas ce qui se passe. Il est sans cesse dans ses jambes, et reçoit un coup de pied rageur.

— Bon... J'ai taché le crêpe de ma manche. Pourquoi y a-t-il de la graisse sur ce sale fourneau?

Haussant les épaules, elle tente un nouvel essai. Que faire? Le feu ne prend pas plus cette seconde fois que la première.

Et tout à coup :

— Idiote!... Je n'ai qu'à faire chauffer ça dans la cheminée!

Dans la cheminée, il y a toujours des tisons sous la cendre. Elle prend les pincettes et fouille vivement. Mais la cendre n'a pas été mise en tas. Point de tisons... Papa ne sait pas; il a laissé le feu s'éteindre hier au soir, sans l'arranger, comme faisait toujours maman avant le coucher. Plus de tisons, signe de malheur.

— A quoi est-ce qu'il a pensé, papa? Il a dû se coucher Dieu sait quand! Et voilà!... Je vais lui recommander ce soir...

Allumer du feu dans une cheminée, c'est son affaire. La flamme, au bout d'un instant, monte victorieusement.

— Ça y est. Une casserole?... Celle qui me servait pour chauffer le lait de Kiki... Ça tiendra comme ça pourra, mais le lait sera chaud tout de suite... Le lait, oui. Mais où est-il, le lait? Est-ce que je sais où on le met, moi?

Les portes du buffet battent, ensuite celles du placard.

Elle cherche dans tous les coins, regarde à la porte, dehors. Pas de lait. Est-il possible!

Elle réfléchit un moment et découvre avec stupéfaction que le lait de tous les matins ne vient pas tout seul dans la maison, et qu'il faut bien que quelqu'un l'apporte. Qui est-ce

qui l'apportait? Fernande. Pas de Fernande, pas de lait.

— Mais j'ai faim, moi!...

Les larmes aux yeux?... Non, certainement, elle ne va pas pleurer pour si peu de chose. Orgueilleuse, elle se redresse.

— Je mangerai du pain et du chocolat, voilà tout.

Elle ne veut pas convenir de sa défaite. Se forçant à sourire, elle retourne au buffet pour y prendre ce pain et ce chocolat. Le chocolat est là, mais le pain... Pourquoi y aurait-il du pain? Pas plus que le lait, le pain ne se trouve dans les maisons si quelqu'un ne l'apporte pas. Ce sont des choses qu'on apprend un jour quand la vie vient à changer...

Sombre, elle hoche la tête. La vie a changé, certes...

Un petit ricanement chasse les pensées dont elle ne veut pas.

— Tout ça, c'est la faute de papa. Quelle idée aussi d'avoir fait dire à Fernande de ne plus venir! Il dit qu'il ne peut pas la payer, je voudrais bien savoir pourquoi, par exemple! Et d'abord, pourquoi ne se lève-t-il pas? Il me laisse toute seule, sans personne pour me servir, c'est ridicule!... Tiens! Voilà un vieux croûton resté d'hier. Ce sera toujours mieux que rien!

***

Entourée de ses trois chiens, à travers la mince neige et la lumière de ce beau jour, allant vers les bois, elle retrouvait son âme fière de petite Diane. Ah! qu'il fait bon, le matin, et quelle horreur d'aller s'enfermer dans cette école quand il y a tous ces enchantements dehors!

La neige durcie s'étendait sous les branchages noirs, pleine de petites étoiles : les pas des oiseaux. La trace d'un gibier entraîna les chiens et la fillette jusqu'aux profondeurs du sous-bois. Entourés de leur souffle, visible dans l'air froid, les uns et les autres fumaient, haletants, joyeux. Etre aussi crottée que ses bêtes ne gênait pas la petite Horp. Aux endroits où la neige n'avait pas tenu, dans trop d'ombre, il y avait des passages de boue. « Quel dommage de n'avoir pas mon fusil! », songeait l'enfant chasseresse.

Mais, puisqu'elle n'était pas tenue à rester sur ses domai-

nes, elle alla loin dans la forêt. Des sentiers qu'elle ne connaissait pas la tentaient. Bruns et blancs, hérissés de fougères mortes, sucrés de gel, ils semblaient mener vers de belles découvertes.

Les braques levèrent. Elle vit passer un lapin et fit involontairement le geste d'épauler. Une ivresse grandissante gonflait sa poitrine. Et elle avait si chaud, maintenant, qu'elle allait le cache-nez écarté, le paletot ouvert.

Ce fut la faim qui la ramena vers la maison. Il devait être assez tard. Elle ne s'était mise en route qu'à plus de huit heures. Fernande était là, sans doute, avec les provisions.

— Allons, les chiens! Allons, les chiens!

Excités, heureux de jouer avec elle, les deux grands se mirent à sauter le long de sa jupe, marquant leurs pattes boueuses dans le noir.

— Pas si fort!... Oh! imbécile! tu m'as déchirée!

Encore une chose à laquelle elle était bien habituée. Elle rentra couverte de taches, avec un bel accroc. « Onze heures! », annonçait le clocher du village quand elle passa la barrière. Depuis près de trois heures, elle était dehors.

Essoufflée et cachant mal son plaisir, elle se précipita dans la cuisine avec son trio de chiens.

Papa, revenu à son fauteuil près du feu, parlait avec Fernande qui tenait encore son panier sous le bras.

— Bonjour, papa!

Il tendit la joue à son baiser, sa joue blême de désespéré.

— Et bonjour, Fernande!

La fille répondit par un petit signe, jeta vers les chiens crottés un coup d'œil énigmatique, et continua sa conversation.

— Mais comment que vous allez faire, monsieur? Je sais bien que ma tante est charmée de me ravoir à la ferme, que je lui manque depuis si longtemps. Mais, tout de même, une heure par jour pour tenir votre ménage, est bien à la chichette, cha!

« Ça, c'est vrai! », ratifia la petite sans le dire.

Elle ne voulait pas montrer qu'elle mourait de faim, elle n'osait fouiller dans le panier pour trouver du pain. Mais Kiki, n'ayant pas déjeuné, faisait le beau pour flairer les provisions.

— Comment que vous allez faire?... répéta la Fernande.

— On verra... On verra... dit la voix lasse.

Elle posa son panier, enfin. Derrière son dos, Alexandra cassa vivement le croûton du long pain qui dépassait.

— Alors, nos comptes sont bien examinés?

— Oui, monsieur.

— N'oubliez pas de dire à votre tante qu'il y a ces cinq cents francs pour elle à retenir sur le terme. Elle a été si bonne, si serviable...

— C'est bien de la bonté, monsieur. Elle ne l'a pas fait pour ça...

— Je sais... Je sais...

La chevelure rousse versa sur le côté. Tête penchée, opiniâtre et peut-être inconsciemment taquine, Fernande commença d'un air aimable :

— La petite Ermeline va très bien, monsieur. La femme Béliard dit qu'elle prend son biberon comme une safre, que ça n'a pas de copie!

Il fit sans répondre son geste des épaules, ce geste qu'il aurait maintenant pour tout : « Qu'est-ce que ça me fait? »

— Un bel éfant que vous avez là, monsieur. Je...

— Dites donc, Fernande, interrompit Alexandra. Ma robe est déchirée. Vous serez bien gentille de me la raccommoder.

La fille mit ses poings sur ses hanches :

— Vous la raccommoder? Et quand ça donc? Vous croyez que c'est en une heure que je peux cuisiner, faire le ménage et raccommoder par-dessus le marché? Que je ne pourrai même pas finir de faire votre déjeuner, qu'il faudra que ce soit à vous de le surveiller sur le fourneau!

— Moi?... fit l'enfant.

Puis elle se tut. Il lui semblait avaler toutes ces nouvelles comme des gorgées pénibles.

Elle se dit que, dans un moment, seule avec son père, elle le persuaderait qu'un tel régime ne pouvait pas durer. Cependant, tandis que Fernande s'activait, à la dérobée elle la regarda faire. Il n'était pas mauvais, quoi qu'il advînt, de se mettre au courant des obscurs secrets du fourneau.

« Si tu étais une fille comme les autres, Alexandra... »

La voix sèche de sa mère, combien de fois avait-elle répété ces objurgations jamais écoutées?

Les casseroles sur le feu, Fernande monta vers les chambres. Dans un coin d'où son père ne pouvait la voir, Alexandra, piteusement, regarda l'accroc de sa robe. Elle ne savait pas coudre...

Elle laissa retomber l'étoffe déchirée, releva fièrement la tête, et se mit à siffloter.

⁂

Fernande avait dit : « Vous ôterez le rôti au quart moins de midi. Mais il faudra bien l'arroser et refermer le four chaque fois. »

Un amusement, pour finir. Responsable, importante et se moquant d'elle-même, la gamine avait exagéré son affairement. Mettre le couvert, surveiller le rôti, remuer les pommes de terre, que de soucis!

— C'est servi, papa.

Maintenant, elle attendait la fin de ce déjeuner muet pour attaquer les explications. Les chiens et leur va-et-vient autour de la table animaient le silence. Alexandra se disait que, dorénavant, elle les inviterait tous les jours, afin de se sentir moins seule avec son père.

Celui-ci mangeait du bout des dents. Il était visiblement exténué par le drame intérieur. Il n'avait pas dû dormir, dans ce lit où la morte laissait son empreinte lourde et glacée.

Ayant posé sur la table les noix du dessert :

— Papa?... commença la petite.

Il paraissait, à chaque fois, se réveiller en sursaut.

— Eh bien, mon chéri?

— Ecoute! je voulais te dire... Voilà! Ça ne peut pas durer comme ça!

Interrogateur, il levait les sourcils.

— Nous ne pouvons pas nous passer de Fernande le matin. Tu ne peux pas te douter de...

Mais il hocha largement la tête.

— Comprends-moi bien, mon pauvre mignon. Je suis forcé de te dire ces choses-là, malheureusement. Nous n'avons plus un sou. Les frais... les frais de l'enterrement de ta pauvre maman... En plus, la nourrice à payer pour l'enfant... J'ai examiné les comptes hier. Je n'ai même pas pu régler tout. Mais, en ville, on doit encore à ta mère... à ta mère... pour ses leçons... C'est avec ça et avec ce qu'on me payera pour mon monument que j'arriverai à régler mes dettes. Mais nous n'aurons plus pour vivre maintenant que la ferme, c'est-à-dire un peu moins de quatre cents francs par mois. Je ne sais pas si tu te rends compte de ce que ça représente...

Elle avait sa bouche ouverte des grands étonnements. Il pousuivit :

— A nous deux, nous pouvons y arriver, mais il va falloir...

Il regarda les deux grands chiens assis, la tête dans le feu, près du petit Kiki.

— Ceux-là, par exemple, nous ne pouvons plus les garder. Ils coûtent trop cher à nourrir. Je vais être obligé de les vendre. Il paraît qu'il y a un acquéreur. Il viendra les voir demain, m'a dit Fernande.

Elle pâlit.

— Oh!... Les vendre?

Il baissa la tête comme quelqu'un qui a honte.

— Maman Germaine n'est plus là pour nous gagner notre confort et nos plaisirs...

Et, pour la première fois, la petite commença de comprendre le rôle que, dans la maison, avait joué sa mère pendant sa pauvre vie fatiguée.

Une fois de plus elle refusa d'accepter les pensées qui lui venaient.

— Eh bien!... s'écria-t-elle, très dégagée, on les vendra, les chiens! Du moment que j'ai Kiki, c'est tout ce qu'il me faut!

— Oui... répondit-il tristement. Mais tu le nourriras comme tu pourras, par exemple.

— Mais certainement, papa!

Elle était conquérante, optimiste, presque joyeuse. Cependant les couleurs ne revenaient pas sur ses joues.

⁂

Elle alla, puisque c'était la dernière fois, se promener encore avec ses chiens par la plaine et les bois. Elle avait mis une épingle double à sa robe pour refermer l'accroc. Ce fut une promenade sans gaieté.

La dernière fois. Quel mot, et quelle chose! Il lui semblait qu'un cercle de feu se resserrait autour de sa jeune vie. Mais : « Deux chiens en moins, ce n'est pas une affaire. Du moment qu'on me fiche la paix, tout va bien! »

Elle rentra dans la nuit qui tombait sinistrement. Elle ne voulut pas d'adieux à ses braques. Elle les remit au chenil comme d'ordinaire et revint vers la maison avec Kiki serré contre ses jambes. D'un coup d'œil, elle vit que son père n'était pas près de la cheminée. Elle le découvrit dans l'atelier, immobile, en pleine ombre, appuyé contre le piano.

— Papa?...

Elle entendit ces mots qui lui répondaient dans une sorte de sanglot sans larmes :

— Il faudra le vendre aussi, un jour...

Elle aima mieux s'en aller. Son père était déchirant.

Elle retourna vers le feu, vers la lampe allumée. Fernande, cette fois, n'avait pas oublié le pétrole. D'ailleurs,

Alexandra s'était fait montrer par elle où l'on rangeait le bidon, introuvable hier. Des petites choses matérielles entraient ainsi dans son existence, une à une, y prenaient une importance primordiale.

Elle fut stupéfaite de retrouver devant le feu la table du déjeuner non desservie, restée telle quelle avec ses restes et sa vaisselle sale. Il lui fallut encore une fois réfléchir qu'il n'y avait rien là que de très naturel. Ce qui n'avait pas été naturel, jusqu'ici, c'était ce conte de fées dans lequel elle avait vécu sans s'en douter. Café au lait du matin, conte de fées. Table servie et desservie, déjeuner prêt à l'heure, conte de fées. Chiens au chenil qu'on va chercher ou qu'on laisse enfermés selon le bon plaisir, conte de fées.

Elle s'assit sous la lampe. Elle était harassée de sa promenade, avait froid aux pieds dans ses souliers trempés. Il allait falloir s'occuper de ces assiettes, de ces verres, les empiler dans un coin pour dégager la table et pouvoir remettre le couvert ce soir. Fernande aurait-elle le temps, demain, de laver tout cela?

Son regard se promenait à travers la cuisine. Les traces des chiens avaient partout maculé le carrelage. Fernande aurait-elle le temps, demain, de...

Elle serra les poings, crispa les mâchoires.

— Et puis, je m'en fiche, après tout. Je ne m'occuperai de rien. Ça ira comme ça pourra!

Ses yeux tombèrent sur sa robe. L'épingle double avait agrandi l'accroc.

Bruno Horp entra sans rien voir et vint s'écrouler dans son fauteuil. Elle désirait lui poser une question : « Sais-tu où est la boîte à ouvrage de maman?... » Elle regarda de nouveau sa robe. Même avec du fil et une aiguille, elle ne réparerait pas cela. La boue qui séchait, la tache de graisse de ce matin sur la manche, tous ces désastres étaient définitifs. « J'ai bien mes vieilles blouses de laine et ma belle robe de velours, mais tout cela n'est pas noir, et je suis en deuil! »

L'orage montait en elle à mesure que les méprises, les exaspérations, les impuissances s'accumulaient. Elle sentait qu'elle n'allait plus pouvoir, à un certain moment, continuer

à crâner comme elle l'avait fait jusqu'à présent. Elle fit un dernier effort pour lutter encore contre sa détresse, cette détresse de petite fille sans mère, cette détresse qu'elle se découvrait d'heure en heure et qu'elle ne voulait pas s'avouer à elle-même.

— Tiens, Kiki! on va goûter! Fais le beau! Fais le beau!... Tu auras un petit bout de chocolat...

Amère, entrée déjà dans la pauvreté :

— Nous n'en aurons peut-être plus bientôt, tu sais... La provision diminue...

Et ce fut là-dessus que, brusquement, elle se mit à pleurer à chaudes larmes.

⁂

Son père s'était enfin aperçu qu'elle sanglotait. La prenait-il tout de même en pitié? Il l'attira contre lui, la garda presque sur ses genoux.

— Qu'est-ce que tu as? C'est à cause de tes chiens, n'est-ce pas?...

Quel mépris dans ces paroles, le lendemain de l'enterrement d'une mère!

Elle secouait sauvagement la tête :

— Alors, quoi? Tu t'ennuies?... Bien sûr, je ne suis pas amusant.

Il fit son terrible geste des épaules.

— Qu'est-ce que tu veux! Moi, je ne suis qu'un pauvre type qui a tout perdu. Tout perdu!... Je sais bien... Je devrais essayer de me secouer, pour toi, pour nous... essayer de travailler, de nous tirer du moins du pétrin... Mais je ne ferai rien, rien de ce que je devrais faire. Je n'étais déjà qu'une loque; maintenant... Ah! tant pis pour tout! Si tu n'étais pas là, vois-tu, je me tuerais! Je vis. On ne peut pas me demander autre chose, n'est-ce pas? Ah! si tu savais quel courage ça représente déjà!

Ses mains, qui la serraient si fort, la repoussèrent tout doucement.

— Pardonne-moi, mon chéri. Je te dis des choses que tu ne peux pas comprendre...

Il porta sa paume à son front, resta quelques moments dans cette pose, les yeux fermés, puis demanda, tâchant de la regarder avec amitié :

— Pourquoi ne retournes-tu pas à la chasse? Après tout, je n'y verrais pas de mal...

La jeune figure pleureuse venait de se tendre, prête à sourire. Sur le point de se comprendre, peut-être, un instant avant, ils ne furent plus que le vieil homme et la petite fille qui n'ont rien à se dire. Il ne faut pas détourner l'attention d'un enfant quand il devient grave, et lui faire miroiter sous les yeux son joujou préféré.

— Oh! papa!... Vrai?... Je peux chasser dès demain matin, par exemple?

— Demain matin si tu veux...

Il retomba, les coudes sur les bras du fauteuil. Puis il prit la pincette et, lentement, termina :

— Tu nous rapporteras du gibier; ce sera très bien. Car nous n'allons plus guère manger de viande, maintenant.

XVIII

Les semaines ont passé.

Le désordre de cette jeune vie s'est, pour ainsi dire, organisé.

Repas insuffisants, vêtements qu'on ne répare plus, maison sans direction devenue sordide, braconnage farouche avec la peur du garde auquel on ne donne plus de pourboire, haine accrue pour l'enfant en nourrice qui coûte cher et retire de l'argent du foyer, rancune contre un père anéanti qui refuse de sortir de son égoïste désespoir pour redresser tout ce qui tombe autour de lui, rancune contre les fermiers dont les regards sont devenus désapprobateurs, rancune contre la Fernande tous les jours plus négligente, rancune contre tous, contre tout, rancune contre l'existence...

En être réduite, quand on prend à peine quatorze ans, à n'aimer qu'un chien, à n'avoir pour occupations que les jeux cruels de la chasse, pour joie que l'ivresse de tuer; entrer dans

l'adolescence par la porte basse de l'abandon et de la pauvreté...

Maman morte avait gagné la bataille. Alexandra le savait depuis le jour où, dans son désarroi, petite fille furtive qui se cache, elle était allée, comme malgré elle, visiter la sépulture délaissée.

Le beau caveau commandé par les Lebigle, personne ne s'était occupé de le surmonter d'une pierre. Une couche de ciment gris le recouvrait, plus triste à voir que n'importe quelle butte de terre anonyme. Une petite croix de bois blanc portant le nom s'en allait de guingois à l'extrémité. Pas une fleur.

Ce fut devant cela qu'enfin la petite Horp avoua sa dé-

faite. Celle qui reposait là-dessous avait, avec elle, emporté, le bien-être et l'équilibre de la maison.

En rentrant, la petite interpelle son père, vaguement heureuse de lui faire honte.

— Papa! Puisque ton monument aux soldats est fini, quand vas-tu en faire un pour la tombe de maman? On ne peut pas la laisser comme ça.

L'affreux haussement d'épaules a d'abord répondu : Puis :

— Elle est partie... Le reste ne m'intéresse pas. Tant pis pour tout. Je n'ai pas d'argent pour payer le marbrier. Quant à un monument, ah! oui!... Parle-moi donc de ça!

Amer, veule, hagard. Farouchement réfugié dans son

coin de cheminée. Une sorte d'étranger dans la maison, quelqu'un qu'on connaît mal et qui fait un peu peur.

Le printemps venu, il a refusé d'assister à l'inauguration de sa statue. Alexandra, gênée par sa robe élimée, trouée, tachée, et qui devient trop courte, s'est également tenue à l'écart, ce jour-là.

Les alentours résument : « Cet homme-là, la tête lui a parti; et sa malheureuse fillette ne vaudra bientôt plus quatre sous de bon argent. »

Une partie des honoraires du monument ont payé les dernières dettes laissées par les coûteuses funérailles. Le reste alimente la vie courante. Puis, un jour, des hommes de la ville sont venus prendre le piano.

Pourquoi le conserver, à présent.

Alexandra l'a regardé s'en aller, nouveau cercueil. Elle s'est remémoré ce soir où Gluck l'a émue. La musique était un luxe comme bien d'autres choses bonnes et belles qui ne sont plus dans son destin.

⁂

Pas encore quatorze ans... Nonobstant les angoisses quotidiennes, des réserves de rire demeuraient dans sa gorge gonflée, une accumulation de joies enfantines attendait, dans tout son être, l'occasion de s'exprimer. Et, malgré tout, la liberté dans laquelle elle s'ébattait gardait pour elle son âpre charme.

Adonnée au présent, tour à tour malheureuse comme une pauvre orpheline qu'elle était ou déchaînée dans ses amusements de sauvageon, elle n'envisageait pas l'avenir, ne se disait pas que bientôt elle serait une jeune fille, et que sa manière de vivre, supportable chez une enfant, deviendrait presque scandaleuse quand elle aurait grandi. Elle ne se sentait pas encore en marge de la société, déclassée.

Petite fille en vacances qui fait tout ce qui lui passe par la tête, si elle manquait des soins essentiels dus à son rang, si elle était mal tenue et vivait dans un intérieur transformé en taudis, tout cela l'empêchait-il d'être Mlle Horp, la fille du sculpteur, et de régner du haut de sa caste supérieure sur le monde paysan qui l'entourait?

⁂

Vers la Saint-Jean, quand elle sentit revenir l'époque de la fenaison, elle ne put brider son envie. Elle avait longtemps délaissé la ferme, où l'obstination des femmes l'excédait de reproches au sujet de cette petite sœur qu'elle refusait durement de connaître. Mais, quand les fourches commencèrent à retourner l'herbe coupée, on vit tout naturellement reparaître mam'zelle Alexandra.

Ne pas se joindre aux faneurs, ne pas aider à monter la meule qui grandit sous le ciel de juin, ne pas grimper sur la haute charrette de foin qui s'en va, chancelante, odorante et sèche, à travers les chemins creux, au pas lent de deux gros chevaux, ce n'était pas possible.

Arrivée avec son chien, un après-midi, dans le pré, la fillette, le plus tranquillement du monde, se mit à la recherche d'une fourche. Les hommes et les femmes s'éparpillaient au soleil. Elle ne salua personne. Il serait temps de dire bonjour quand elle se trouverait près de quelque Lebigle.

Le crêpe s'effritait au bord de sa robe crasseuse et déchirée; elle avait des trous à ses bas, des souliers éculés et couverts de vieille boue sèche; et, poussiéreuses, ses deux grandes nattes sombres étaient ficelées au bout par d'anciens lacets de bottine dont l'un près de se défaire.

Quelqu'un la regardait avec attention. C'était un des hommes loués pour la corvée de foin, un nouveau venu qui n'était pas de la région. Quand elle fut assez proche, il l'interpella fort brutalement :

— Dis donc, toi, morveuse, qui que tu viens chercher là, que ton maudit quin va nous ruiner nos rances?

Alexandra, la respiration coupée, s'était arrêtée, livide de colère.

— Va-t'en!... continua l'homme. On n'a rien à te donner!

Ce fut Mme Lebigle qui, la première, accourut.

— Allez-vous vous taire?... cria-t-elle. Est la demoiselle du château!

Mais l'autre, croyant à une plaisanterie :

— Ça?... Elle n'a pas tout ce qu'il faut pour faire une demoiselle, marchez!

Là-dessus, le jeune Charles, qui s'était rapproché, pinça l'homme au bras en lui faisant à la dérobée les gros yeux. Et ce geste, qu'elle surprit, fut encore plus terrible pour la petite Horp que le reste.

— Oh! excusez!... bredouilla le paysan plein de confusion. Je ne savais point...

Un gros rire le tira d'embarras.

— Je croyais que vous veniez demander deux sous...

Un autre rire, mal étouffé, courait à l'écart parmi les faneurs. Alexandra tourna les talons. Encadrée par Charles et sa mère, elle fit quelques pas au hasard. A la place de son cœur il y avait un trou. On dit mourir de honte. C'était comme si réellement elle allait mourir. Elle crut tomber de son long dans l'herbe.

— Faites pas attention, répétait Mme Lebigle. Le gas est sâ. J'avais bien vu qu'il avait un petit pot de trop.

Mais le jeune Charles, lui, ne murmurait pas d'excuses. Il toisa la petite. Il y avait dans son regard haineux un mépris triomphant, une pitié méchante.

— Aussi, dit-il entre ses dents, pour qui que vous êtes faite comme une chiffetière? D'aucuns s'y tromperont encore, sûr et certain!

Alexandra parla comme en rêve. Un sourire mécanique errait sur sa bouche.

— J'étais venue, bégaya-t-elle, pour... pour dire bonjour à tout le monde. Mais j'ai de l'occupation à la maison... Je rentre à présent... je...

Le reste ne venait pas. Elle se tut, regarda la mère et le fils d'un air à la fois niais et hagard, se tint un instant devant eux, droite, blême, immobile, puis, sans ajouter ni geste ni parole, elle s'en alla d'un grand pas saccadé, suivie par six ou sept regards qui lui faisaient mal.

Sa marche s'accéléra jusqu'à ce qu'elle fût sortie du pré. Le petit Kiki croyait qu'on était gai. Joyeux, il sautait autour d'elle. Le monde inconnaissable des paroles n'atteignait pas son bonheur de chien.

Elle était rentrée en courant. Elle monta l'escalier quatre à quatre, poussa d'un coup de poing la porte de sa chambre et se jeta sur son lit. Kiki l'y rejoignit d'un bond et se mit à la mordiller, heureux de ce jeu subit. Elle l'envoya rouler à terre d'une bourrade...

Elle aurait voulu sangloter, la tête enfouie dans son oreiller. Mais ce qu'elle éprouvait dans tout son être dépassait les larmes. Etait-ce du chagrin? Elle avait froid jusqu'au fond d'elle-même. Une humiliation irréparable, répandait en elle un malaise étrangement physique. Elle se sentait pâle comme quelqu'un qui a mal au cœur. Elle était installée partout, l'humiliation : dans ses pieds, dans ses mains, jusqu'au bout de ses cheveux. Le sentiment d'une horrible plénitude la laissait inerte sur ce lit où son instinct l'avait couchée comme une malade.

Elle répéta plusieurs fois :

— Voilà... Voilà...

Derrière la fenêtre le beau jour de juin mettait du bleu, du vert, de la lumière. Elle examina d'abord sa robe, toutes les taches et toutes les déchirures une à une, puis elle regarda ses souliers crevés, ses bas troués, puis ses nattes jamais refaites, ternes, hérissées.

C'était venu petit à petit. Elle ne s'était pas aperçue qu'elle devenait sale et loqueteuse comme une fille de mendiants. Il n'y avait plus personne pour le lui faire remarquer, *pour la gronder.*

Elle serra les dents. Toujours la victoire de sa mère.

Ses yeux erraient. Le lit sur lequel elle était couchée, depuis combien de temps n'avait-il pas été refait? Les draps étaient chiffonnés, sales. Dans la chambre, inimaginable désordre, amas de poussière sur les meubles, sous les meubles. Toute la maison était dans le même état. A la cuisine, la vaisselle non lavée s'accumulait dans les coins. Souvent le père et la fille mangeaient leur charcuterie dans le papier même qui l'enveloppait. Parfois, Alexandra ne se mettait pas à table, mais emportait sa part dans la campagne, ou bien, ren-

trée en retard, elle déjeunait ou dînait bien après son père.

Pour la première fois, elle se mit à penser à l'avenir. Où allait-elle?

Elle s'accouda, les yeux fixes. « Elle n'a pas tout ce qu'il faut pour faire une demoiselle, marchez! »

Pas une demoiselle. Pas une fille du peuple non plus. Les filles du peuple savent coudre, cuisiner, tenir un ménage. Pas d'instruction, plus d'éducation, aucune capacité pratique.

Une petite pensée lui vint : « Certainement, Charles ne me demanderait plus en mariage, à l'heure qu'il est. » Elle voulut sourire toute seule et devina que sa bouche se tordait. De toute son âme elle regretta ce jour où, les coudes sur la barrière, elle écoutait avec hauteur et scandale le petit paysan qui lui parlait de l'épouser plus tard. C'était maintenant un futur parti beaucoup trop beau pour elle. « Une chiffetière... », avait-il dit.

Sa pensée devenait tellement insupportable qu'elle se leva pour la fuir. Elle jeta sur sa chambre un dernier coup d'œil avant de la quitter. Ce n'était pas difficile de faire un lit, de balayer, d'essuyer les meubles, ni de cirer ses chaussures, ni de se coiffer proprement. Pas très difficile non plus de laver la vaisselle, en bas, de ranger; pas très difficile de tenir la maison en ordre. Coudre, cela s'apprend, avec de la patience; faire la cuisine également. Une conversation sérieuse avec son père l'eût mise au courant des dépenses et des recettes de leur intérieur. Ils n'étaient peut-être pas si dénués de tout qu'il n'y eût de quoi réparer sa robe, l'allonger, faire teindre en noir ses anciennes blouses et les remettre à la taille voulue... Elle haussa les épaules.

Un flot de paresse, de découragement, d'impuissance enfantine déferla sur cette courte méditation.

— Je ne peux pas. Je suis trop petite. Ce n'est pas mon affaire.

Elle claqua la porte de sa chambre. Kiki, la queue entre les jambes, la suivit dans les marches. Non. On n'était pas gai comme il l'avait cru. De très mauvaise humeur, au contraire.

Elle rasa les haies, l'œil noir et les épaules remontées.

Jamais, jamais plus elle ne remettrait les pieds à la ferme. Une contraction amère relevait ses lèvres. Elle alla prendre son furet dans la cage. Il ne lui restait plus que cela : le braconnage, sa seule compétence en ce monde.

Le furet, on le lui laissait parce qu'elle le nourrissait avec le lait de son propre déjeuner du matin, — qu'elle allait chercher elle-même à la barrière tous les jours. Le chien, lui, partageait son pain rassis. Tout cela durerait tant que le garde ne l'aurait pas prise. Peut-être fermait-il encore les yeux, espérant être récompensé vers le 1er janvier. Quand il verrait qu'on ne lui donnait plus rien, il se dépêcherait de lui faire un procès-verbal. La honte, alors, serait complète. Tant mieux! Après cela, de même que bien d'autres, elle s'habituerait à n'avoir plus peur de la nuit, et poserait ses collets, placerait son furet, travaillerait de son unique métier dans l'obscurité, comme les vagabonds, comme les pauvres.

— Viens, Kiki!... Nous allons chasser!

⁂

Elle avait manqué son coup. Le lapin vivait encore. Longtemps elle regarda palpiter la petite gorge pantelante. La bête avait bien crié quand elle l'avait saisie dans le filet. Alexandra ne savait pas avec quelle attention elle observait les soubresauts derniers de cette mort. Ce n'était même pas de la cruauté, mais de l'indifférence. Elle pensait à autre chose.

⁂

Sans une parole, elle posa sur la table son lapin déjà froid. Il était tard. Papa venait de dîner, sans doute, car son verre était encore près de lui, vide.

Il releva la tête. Il ne souriait pas, mais il avait on ne savait quel air inhabituel.

— Un bon fricot pour demain!... dit-il. Fernande nous mettra ça en gibelotte!

Elle tressaillit. Elle n'avait plus l'habitude de l'entendre parler. Cependant, elle ne répondit pas un mot. Sombre et muette, elle prit place en face de lui devant la cheminée. Il

brûlait des brindilles et des bûches informes, malgré la tiédeur de l'air. C'était Fernande qui les lui apportait le matin. Elle ramassait cela sous les arbres, en venant faire son heure de cuisine.

Alexandra n'avait pas faim. Peut-être, tout à l'heure, mangerait-elle quelque croûton. Bientôt, Bruno Horp, la pipe à la bouche, retomba dans sa rêverie taciturne. Et comme le petit chien lui-même n'osait remuer, sentant les humains maussades, il n'y eut plus, dans la cuisine crépusculaire en proie aux araignées et à la crasse, que le bruit menu du feu, chantant et sifflant par instants comme une troupe de petits esprits fantastiques.

XIX

Les meules s'élevaient partout dans les prés ras, chevelure de la terre mise en chignon. La saison devenait blonde de toutes ses céréales mûres. Pour éviter le monde de la ferme, Alexandra se voyait forcée de se cantonner dans le bois. Du reste, les plaines n'appartenaient pas à son père, mais étaient louées par les fermiers. A présent, elle dépassait, dans ces bois, les limites de la propriété paternelle. Comme tous les démoralisés, elle perdait peu à peu ses scrupules. Devenant malhonnête, elle braconnait sur le bien d'autrui. Elle poussa parfois son audace jusqu'à prendre son fusil. Elle

choisissait alors les toutes premières heures du jour, quand les paysans eux-mêmes ne sont pas levés. L'aube ne paraissait pas encore lorsqu'elle sortait de la maison. Ainsi s'habituait-elle méthodiquement à braver les ténèbres.

Deux fois elle revint avec un lièvre. Bruno Horp ne faisait aucune observation, ni la Fernande. « Elle pourrait me vendre!... », se disait la petite. Une espèce de perversité le lui faisait souhaiter.

Ceux qui courent à l'abîme pensent volontiers : « Que tout finisse! » Prise sur le territoire qui n'était pas le sien, elle aurait bien autre chose qu'un procès-verbal! Les anciennes menaces de Charles, alors, se réaliseraient.

Plus dangereuse, sa chasse devenait plus passionnante. Elle n'avait plus rien de ce qui rend heureuses les petites filles ordinaires. Mais quels battements de cœur!

Au retour de ses maraudes, elle se recouchait, éreintée. D'autres fois, elle ne se remettait au lit que dans la journée. Dormir pendant les longues après-midi désœuvrées, c'était une façon merveilleuse de passer le temps. Tout doucement, elle prenait les mœurs mêmes de ces rôdeurs auxquels elle commençait à ressembler tout à fait.

La moisson régna dans la campagne de juillet et d'août. Le mois de septembre allait venir, qui ramène la chasse légitime. Mais Alexandra n'avait pas l'âge d'obtenir un permis. La paysannerie ne l'aimait plus. L'indulgence de tous cesserait de la protéger.

Cependant, aux yeux des Lebigle, elle était toujours la fille du propriétaire. C'était la dernière supériorité qui lui restât. Elle saurait, en temps voulu, faire valoir cet avantage.

Elle attendait donc l'ouverture comme l'avènement d'une âpre lutte dont elle sortirait définitivement vaincue ou, tout au contraire, munie d'une autorité bien établie, — établie sur des passe-droit.

*
* *

Vers cinq heures du soir, elle descendit de sa chambre où elle avait dormi comme une petit brute depuis le déjeuner.

En quête du morceau de pain sec qui constituait mainte-

nant son goûter, — quand elle pensait à goûter, — elle pénétra dans la cuisine. Elle fut surprise de n'y pas trouver son père. Vaguement inquiète, curieuse de voir si, par hasard, il s'était remis au travail, elle entra dans l'atelier où personne ne mettait plus jamais les pieds.

Au moment d'ouvrir la porte, elle entendit un murmure de voix étouffées, un remuement assourdi.

Intriguée, un peu peureuse, elle ouvrit, prête à fuir. Elle vit son père et Fernande, debout au milieu des plâtres gris de poussière. Ils continuaient une conversation dont elle entendit les derniers mots, prononcés à voix très haute.

— Oui, monsieur! C'est bien à c'te place-là qu'il faudra mettre les bourrées.

— Vous croyez?... Elles seraient peut-être mieux dans la cuisine.

Là-dessus, Bruno se retourna, regarda sa fille et dit :

— Tiens?... Te voilà?... A cette heure-ci?

— On ne vous avait pas entendue... continua Fernande. On cherche, nous deux monsieur, la meilleure place pour les bourrées. Comme on doit les apporter ces jours, et comme je passais devant le château, je suis venue prendre mes informations.

Elle parlait trop. Alexandra, gênée sans savoir pourquoi, regardait par terre. Elle avait l'impression que son père, que cette servante avec son flot d'explications ne parlaient pas de bourrées quand elle était entrée. « Je suis sûre qu'ils disaient du mal de moi! »

Son air soupçonneux parut embarrasser les deux autres. Un petit silence pénible passa. Puis la Fernande :

— Puisque me v'là là, je pourrais vous mettre en train votre lapin d'hier. Vous le mâqueriez pour souper, ce soir.

Cet empressement inusité ne fit que confirmer la petite dans sa supposition.

Offensée, hautaine, elle répondit :

— Non, merci! Nous n'avons pas besoin de vous.

Et la Fernande, ayant murmuré on ne sait quoi, s'en alla sans saluer personne.

Seule avec son père, la petite le dévisagea. Sous ses bou-

cles grises, il avait cette expression inhabituelle qu'elle lui avait déjà vue quelque temps avant. Il supporta le regard de sa fille pendant une seconde. Puis, se mettant en route vers la cuisine, un peu chancelant, il fit son geste désespéré des épaules en bougonnant :

— Qu'est-ce que tu veux? Ça vaut mieux que de me tuer, n'est-ce pas?

Elle ne comprit pas. Il ajouta plus bas :

— Puisque je suis un homme perdu... Perdu, je te dis, perdu...

Elle fut effrayée. Est-ce que son père allait devenir fou?

Dans la cuisine, il tomba lourdement dans son fauteuil.

— Passe-moi les pincettes!... ordonna-t-il.

— Voilà... fit-elle. Et maintenant je sors avec Kiki.

— Où vas-tu?...

Pourquoi cette question, aujourd'hui?

La stupéfaction avec laquelle elle le contemplait parut le laisser songeur. Les beaux yeux noirs le fixaient, candides, ignorants de la vie. Il allongea le bras et prit la main de son enfant. Elle crut qu'il voulait l'embrasser pour se faire pardonner les choses qu'il avait sûrement dites à son sujet tout à l'heure, quand elle n'était pas là. Mais, comme elle se penchait, il l'écarta brusquement.

— Non. Ne m'embrasse pas, mon chéri. Je n'en suis pas digne.

Il avait brusquement détourné la tête.

— Va, ma belle, acheva-t-il. Va t'amuser dehors avec ton chien. Va!...

Et, perplexe, elle sortit lentement, en se retournant plusieurs fois pour le voir encore.

Le lendemain, arrivant vers onze heures, comme d'ordinaire, pour faire son travail, Fernande évita les yeux d'Alexandra qui revenait du jardin. Cependant, elle dit dans un souffle :

— Bonjour, mademoiselle.

Alexandra ne répondit pas. Son pere n'était pas encore

levé. La plupart du temps il ne descendait que pour le repas de midi. Se couchant très tard, il dormait toute la matinée.

Fernande, de mauvaise humeur à cause de cet accueil glacial, se mit à bousculer les casseroles. Bientôt elle parla :

— C'est pas malheureux de voir une cuisine en démence comme celle-là?...

Effrontée, elle se retourna, planta ses prunelles claires dans la figure de la petite, et continua :

— Si j'étais la maîtresse, ici, tout ça changerait, vous voiriez! On ne reconnaîtrait plus la Grand'Fourche... et vous seriez un peu plus débraudée aussi, mademoiselle!

Alexandra rougit, puis pâlit. Jamais la fille n'avait eu ce ton. « Les Lebigle lui ont monté la tête. » Elle sentait cette Fernande dressée contre elle, de toute sa supériorité de ménagère, de toute sa hauteur de grande personne s'adressant à une enfant. Encore une ennemie.

— Je vous défends de me parler comme ça!... cria-t-elle avec rage.

— Je parlerai à ma fantaisie, vous entendez? Et si ça ne vous plaît pas, débrouillez-vous toute seule dans votre château tremblant! Puisque vous n'êtes plus polie avec moi, je ne vois pas pourquoi j'y serais avec vous. Je vous ai t'y nui, moi, pour que vous me fassiez cette figure de saint de bois? Vous entrez, je vous dis bonjour, vous ne me demandez pas : « Es-tu quin, es-tu cat? », mais vous passez devant moi sans dire mot. Si vous avez quelque chose contre moi, dites-le donc! Ça vaudra mieux que de recouvrir le mystère!

Une scène?... Stupéfaite, Alexandra resta d'abord muette. Quelque chose de singulier se passait décidément dans la maison. Elle venait de se sentir menacée par les paroles de cette fille : « Débrouillez-vous toute seule dans votre château tremblant... » Elle mata sa colère et répondit :

— Qu'est-ce que vous avez? C'est vous qui avez commencé!...

Et, très franche tout à coup :

— Est-ce que vous croyez que je n'ai pas compris qu'hier, dans l'atelier, avec papa, vous disiez du mal de moi? Toute la ferme dit du mal de moi, d'abord!

L'abasourdissement venait de changer de personnage. La bouche ouverte, Fernande considéra la fillette un moment, puis elle partit d'un éclat de rire si formidable que le petit chien se mit à japper.

Bruno entra.

— Qu'est-ce qu'il y a donc?... demanda-t-il.

Et l'enfant ne remarqua pas de quel coup d'œil inquiet il enveloppait la servante. L'affaire, d'ailleurs, resta sans explication.

La seconde quinzaine d'août fut pluvieuse. Alexandra pataugeait autour des terriers. Son unique robe, ses souliers démolis achevaient de tomber en ruines. Comme une averse subite et formidable la ramenait en courant à la maison, elle surprit son père, une après-midi. Il n'avait pas eu le temps de cacher sa bouteille. Il buvait au coin de son feu, tout seul, d'un calvados ou de quelque autre eau-de-vie.

En face de son grand verre à demi plein, un autre verre était vide.

— Je suis un peu souffrant, expliqua-t-il d'une voix malaisée.

Il suivit le regard de sa fille et continua :

— Alors, Fernande est allée me chercher ça. Elle a même trinqué avec moi... Elle vient de s'en aller.

Il avait cet air que la petite connaissait et n'avait pas compris jusque-là.

Atterrée, elle eut à peine le temps de penser : « Il ne devient pas fou, mais ivrogne... » Un monde de réflexions se précipitait dans sa tête. « Il dit que Fernande lui a apporté ça... Elle vient donc dans la journée chez nous?... Qu'est-ce qu'elle vient faire?... Lui apprendre à boire... Voilà!... Il se console comme ça de son chagrin... Oh! mon Dieu!... Je commence à saisir le sens de tout ce qu'il m'a dit d'incompréhensible dernièrement; je devine pourquoi il n'a pas voulu que je l'embrasse, l'autre soir... Il devait sentir l'alcool... C'est pour ça!... C'est pour ça!... »

Ecrasée comme par la découverte d'un crime, les dents

claquantes, la bouche décolorée. Un pas de plus, un pas formidable du côté de la déchéance. Innocente, elle ne comprend pas encore tout; et cependant sa colère contre Fernande est déjà si complète qu'elle se sent prête à lui sauter à la gorge quand elle la reverra.

— Papa!... proteste-t-elle avec l'indignation la plus véhémente.

Il sourit. Il est, cette fois, complètement ivre, ou, plutôt, il n'a pas eu le temps, voilà la vérité, de cuver son alcool.

Elle se détourna de lui, s'assit au bord de l'âtre. Ses vêtements trempés se mirent à fumer devant le feu. Le petit chien se secouait, enchanté d'être là. Dehors, l'averse continuait, noire, répandant la nuit.

Les joues dans les mains, Alexandra s'absorbait, broyée par la vie. Jamais elle ne s'était sentie si petite. Sur qui donc appuyer sa faiblesse d'enfant? Il eût fallu, devant une pareille horreur, être une femme. Elle ne pouvait, gamine, lutter ni contre son père ni contre Fernande. Un instant l'idée lui vint d'aller tout raconter à Mme Lebigle. Puis elle eut comme peur de révéler à quelqu'un la honte de sa maison. Autrefois, elle avait eu un ami, le petit Charles... Non. Il fallait garder cela pour elle, comme tout le reste. Gravement, et avec une amertume immense, elle ensevelit l'affreux secret dans son âme d'enfant. Et le sentiment de sa solitude monstrueuse entra tout d'une pièce en elle, avec une force si terrifiante qu'elle laissa tomber tout à coup sa tête sur sa poitrine, profondément.

⁂

L'averse venait de cesser. Un soleil pétillant se mit à jouer avec la verdure qui ruisselait. Alexandra se leva du coin de la cheminée. Son père dormait, la tête renversée sur le dossier de son fauteuil. Elle secoua sa robe encore humide, appela tout bas son chien et sortit.

La barrière passée, elle n'hésita pas longtemps. D'un grand pas inconscient, elle se dirigea vers le cimetière du village.

Entrés dans l'inconnu, les morts deviennent des espèces

de saints auxquels nous adressons volontiers des prières.

Cependant, Alexandra n'avait pas l'intention de parler en pensée avec la morte. Elle ne lui faisait pas amende honorable. Elle suivait seulement son instinct de gosse, presque aussi péremptoire que celui des animaux. C'était son idée d'aller là, voilà tout, et elle y allait.

Depuis la dernière fois, — l'unique fois qu'elle avait visité cette tombe, — elle n'était plus passée par le village. Jamais on ne l'y voyait. Un mouvement de curiosité de la part de quelques commères sur leurs portes lui fit mal. Pourtant, elle ne rebroussa pas chemin. Les yeux fixés à terre, elle passait, sans chapeau, dans sa tenue misérable, entre ses deux lourdes et longues nattes broussailleuses.

Un groupe d'enfants criards qui jouait dans le ruisseau débordé l'arrêta comme elle tournait l'unique rue. Il y avait des garçons, des filles. Ils étaient de toutes les tailles. Une toute petite portait avec peine un marmot dans ses bras, ce qui ne l'empêchait pas de jouer avec les autres. Pouilleuse et la morve au nez, pieds nus dans le ruisseau, délibérément elle vint, penchée par son fardeau, se jeter dans les jambes de la petite Horp.

Celle-ci fit un geste pour l'écarter.

— Oh! le petit quin!... s'exclamait la bande.

Effrayé, Kiki se serrait contre les talons de sa maîtresse.

— Est votre petite sœur... dit l'enfant pouilleuse en présentant son paquet.

Alexandra fit : « Ah! »

C'était, roulé dans des loques, un tout petit être à l'agonie, les yeux fermés, le crâne rongé de gourme; anomalie affreuse, un bébé de sept mois si maigre que des rides sillonnaient son petit visage informe, à la place où sont d'ordinaire les fossettes.

Les autres enfants s'étaient rapprochés en rond.

— Elle va mourir, dit tranquillement le plus grand.

Une écolière ricana :

— Y la soignent pas!

Un tout petit sembla réciter, voix godiche et monotone :

— Est parce qu'on n'a pas payé les deux derniers mois de nourrice.

Un quatrième ajouta, plein d'indifférence :

— Même Béliard elle a dit comme ça que ça serait un débarras pour tout le monde.

Frôlée par la petite houle des têtes rondes, Alexandra, les sourcils froncés, regardait, regardait toujours la misérable larve humaine entre les deux bras enfantins qui la portaient. Pas un détail ne lui échappait.

Combien de temps cela dura-t-il? Une gambade des enfants épouvanta Kiki. Versatiles, ils se précipitaient en troupe vers un autre objet. La petite qui tenait le marmot suivit comme elle put. Alexandra vit la tête trop lourde du bébé mourant ballotter comme celle d'un minime cadavre.

Restée seule sur le chemin, elle regarda devant elle, du côté du cimetière, puis à droite, puis à gauche. Et, d'un grand pas qui faisait gicler les flaques, qui éclaboussait son chien, elle retourna tout à coup vers la Grand'Fourche.

XX

POURQUOI n'être pas entrée au cimetière, puisqu'elle s'était mise en route dans ce but? Elle ne savait pas.

Elle ne savait pas, ou, plutôt, elle ne creusait pas à fond. Le sentiment qui l'avait ramenée à la maison? Inutile de faire cette visite à la morte, après la vision de son petit enfant abandonné comme une bête.

« Comme une bête... »

Elle avait repris la place au coin de l'âtre. La pluie, furieusement, recommençait à tomber. Bruno, éveillé, fumait et tisonnait, en évitant de regarder sa fille.

Son père ivrogne, cette horreur; cette autre horreur, indifférente, celle-là, mais horreur aussi : l'enfant moribond, ballotté comme une poupée cassée; toutes les autres angoisses de sa vie, quel écheveau dans sa pensée! Elle ne savait à quelle épouvante s'arrêter.

Cependant, sorte de scie, revenait sans cesse l'image : « Abandonné comme une bête... »

Elle ferma les yeux. Elle revit la misérable petite chose enveloppée de loques. Ce bébé-là, certes, tout le monde s'y était mis pour le tuer.

Quand il serait tout à fait mort, eh bien! et ensuite?...

Sept mois plus tôt, elle eût accueilli la nouvelle avec une joie sauvage. Elle croyait alors que cette petite sœur serait une rivale...

Amèrement elle regarda son père. Ne l'avait-il pas abandonnée aussi parfaitement que l'autre? Elles étaient deux abandonnées, les demoiselles Horp.

Elle tressaillit. « C'est vrai, cette petite sœur est aussi une demoiselle Horp. Comme c'est drôle! »

Elle constata du même coup qu'elle pouvait penser à l'enfant maudit sans pâlir de haine. Il n'était plus même question d'argent détourné du foyer pour payer les mois de nourrice, puisque papa ne les payait plus.

« Quand même, dit sournoisement sa conscience, *ce n'est pas bien.* »

Un petit tableau tout frais et tout blanc : la layette confectionnée avec tant d'amour par maman, au coin de cette même cheminée, le berceau d'osier et de mousseline préparé par des mains soigneuses, d'avance câlines, et qui croyaient déjà dorloter; tout rose, tout rond, tout propre eût-il été, dans les bras de sa mère, ce marmot qui, maintenant, traîné dans

les ruisseaux par une bande d'enfants pouilleux, n'avait plus que le souffle.

« Abandonné comme une bête... »

L'association d'idées avait de la peine à se faire jour dans sa tête de quatorze ans. Elle ne trouvait pas encore quelle autre chose lui rappelait le spectacle qu'elle avait vu.

Elle remua les épaules, gênée par ce qui couvait dans son inconscient. Son père fit sonner les pincettes. Elle n'osa pas lever les yeux sur lui, mais les idées trottèrent.

Depuis combien de temps se laissait-il entraîner par cette Fernande à boire comme un paysan alcoolique? Elle cherchait. Elle calculait. Les premiers jours après la mort de maman, elle l'avait également retrouvé dans l'atelier. Mais il y était seul et en contemplation devant le piano. « C'est ça! Il ne doit pas y avoir plus d'un mois qu'il a commencé... »

Le crépuscule tomba. Le petit chien qui dormait se leva pour changer de pose. Alors, en coup de foudre, l'association d'idées se fit : « Abandonné comme une bête?... Oui, comme le pauvre Kiki, le jour où je l'ai trouvé dans la neige... »

— Nous donnes-tu de la lumière et à dîner?... demanda la voix basse de Bruno Horp.

Alexandra se leva sans répondre. Les gestes qu'elle fit pour allumer la lampe et préparer leur repas de rogatons la soulagèrent. Et, ne se parlant pas, ils s'attablèrent, presque sans vaisselle, assis l'un en face de l'autre comme deux étrangers.

⁂

Quand elle fut couchée dans son lit que personne ne faisait jamais plus, elle serra son petit chien contre elle un peu plus fort que d'habitude. « Tu as chaud, mon Kiki?... Tu es bien?... »

Vraiment, était-ce donc aujourd'hui qu'elle l'avait sauvé de la mort dans la neige?

Elle essaya de dormir. Une agitation pénible la réveillait sans cesse en sursaut. Alors elle sentait que pas une parcelle de son être n'était satisfaite. La nuit, qui aggrave tout, la faisait vivre d'une vie sinistre. Elle était une petite fille très mal-

heureuse, en vérité, mais elle ne s'en apercevait pas toujours. (C'est plus difficile qu'on ne croit de s'apercevoir qu'on est très malheureux, surtout quand on est enfant.)

A l'éclosion du jour, elle s'endormit franchement.

⁂

« Qu'est-ce qui m'a réveillée? Je dormais si bien! »

Elle écoute. Aucun bruit dans la maison. La couleur de la fenêtre dit qu'il doit être sept heures. Kiki s'étire dans le lit.

— Bonjour, Kiki!... Ah! oui! Je sais, je sais ce qui m'a réveillée!

En bloc, toutes les fantasmagories de la nuit — et de la vie — se présentent. Papa... La Fernande... Alcool... Petite sœur... Ah! l'existence, quel cauchemar compliqué!

Machinale, elle fait le pauvre bout de toilette de tous les matins. Remettre les mêmes effets usés, reprendre le cours des mêmes pensées mornes...

— Viens-tu, Kiki? Nous allons chercher le lait à la barrière!

Un ciel bas et fuyant court sur les arbres qui s'égouttent. Une vilaine journée se prépare encore. Au galop dans l'herbe mouillée, Alexandra gonfle d'air pluvieux sa poitrine. C'est amusant de courir, même quand on est triste. Elle va dans le même sens que les nuages, la tête levée, la bouche ouverte.

La barrière l'arrête. Voici le lait. C'est pour le furet. Il faut bien que le furet soit nourri. Une enfant et un chien peuvent manger simplement du pain. Un bol le matin, un bol le soir, c'est juste la contenance de la boîte de fer-blanc qui attend dans l'herbe, juste la nourriture du furet.

Alexandra ramasse la boîte, puis, saccadée, la repose à sa place. Elle a repris sa course. Elle va plus loin. Si vite, si vite, où donc si vite?...

⁂

La femme Béliard, qui donnait la soupe à ses enfants, leva la tête et fut étonnée.

— Bonjour, madame. Je viens reprendre ma petite sœur.

Mon père a dit comme ça. Nous allons l'élever chez nous, maintenant. On va vous payer les mois en retard dès cette semaine.

— Je veux bien le croire!... dit ironiquement la nourrice.

Elle mit ses mains à ses hanches.

— Moi, ça ne me dérange brin de vous rendre le poulot, qu'il me coûte plus cher à nourrir qu'un grand, et que je le soigne mieux que mes éfants à moi!

La petite Horp serra les lèvres pour ne rien dire. Elle était essoufflée de sa course. Pour cette raison et pour d'autres, son cœur battait à grands coups.

— Alors, donnez-moi vite ma petite sœur, que je l'emporte à la maison.

— Je vous l'aurais bien rapportée ce tantôt moi-même!

— Non, non. Donnez-la tout de suite, tout de suite!

— Y a pas de temps à perdre, faut croire?... railla la femme.

— Justement! Où est-elle?...

— Mais là, dans son ber, comme vous pouvez le voir!

— C'est le berceau qu'on vous a donné à la Grand'-Fourche?

— Et pour qui que ça en serait un autre?

— Parce qu'il est devenu... Mais ça ne fait rien... Oh! elle dort?

— Elle dort ou elle ne dort pas, on ne sait point. Est une éfant maladive. Ses yeux n'ouvrent autant dire jamais. Ah! ce qu'elle m'a donné de peine!...

— Mettez-la-moi dans les bras, voulez-vous?... Moi, je ne sais pas prendre ça.

— Voilà, mademoiselle... Oh! vous avez pas besoin d'avoir frayeur! Elle ne va pas vous mordre, cette méchante vermine!

— Je n'ai pas peur, mais... Ça y est. Je la tiens. Est-ce qu'on ne l'enveloppe pas plus que ça pour aller dehors?

— Bien sûr que non! Je l'élève comme les miens. Hiver comme été, ça vit nature, à cul nu.

— Bon... Alors, au revoir, mad... Ah! j'oubliais? Et sa layette. Vous l'avez?

— Ah! ah! ah!... Ma chère demoiselle! On voit bien que, dans c't'affaire, vous ne connaissez pas un O parmi un A! Croyez-vous que les effets de nouveau-né durent une vie et qu'on continue à les mettre à un éfant de sept mois sonnés? J'ai trois, quatre couches, si vous les voulez, et pis v'là tout!

Cherchant dans l'armoire, elle bougonna, furieuse, offensée :

— Non, mais tout de même? Pensiez-vous que j'allais vous bailler des morceaux de toilette plein une malle? Est plus fort, cha! Sans compter que vous me reprenez l'éfant comme cha, qu'on dirait que je l'ai empesté cheux moi. Mais je saurai bien donner dédit au jour des explications, qui ne tardera point, car j'attendrai pas bien des semaines premier que d'aller réclamer mon dû, que c'est assez honteux pour une famille de laisser un malheureux guenon d'éfant en nourrice sans payer pour!

Rouge de colère, elle tenait enfin les quelques couches pliées. Alexandra, d'un geste gauche, les posa entre sa poitrine et l'enfant qu'elle tenait à deux bras, verticalement, en renversant le buste.

— Et le biberon que vous oubliez, mam'zelle!

La marmaille Béliard regardait, écoutait, sauf celui qui cherchait à tirer la queue du petit chien.

— Est plus moi qui la porterai... dit la jeune pouilleuse.

Et ce fut le seul adieu que reçut de sa famille nourricière Mlle Ermeline Horp, emportée maintenant à si grands pas par sa sœur aînée, pour la stupéfaction encore muette de tout le village.

***

« Qu'est-ce que je fais?... », se disait la fillette avec stupeur, tout en se dépêchant.

Sa petite sœur était lourde, incommode à porter, lui faisait chaud et la dégoûtait. Elle avait sans cesse peur de la laisser tomber.

« Qu'est-ce que va dire papa? Qu'est-ce que je vais faire de ça dans la maison? Qu'est-ce qui va se passer?... Si je la rapportais chez la nourrice?... »

Et, là-dessus, elle serrait plus fort son paquet vivant. Les couches pliées glissaient, le biberon vacillait dans sa main. La sueur aux tempes, elle continuait sa route, environnée par les bonds du petit chien.

A la barrière, avec des peines inouïes, elle reprit la boîte à lait. Ce supplément de bagages faillit tout gâter. Quand elle atteignit la maison, elle sentait ses bras tétanisés, tout son corps courbatu. Ayant posé la boîte à lait, un dernier élan lui fit monter l'escalier sans compromettre cet équilibre instable. Mais, arrivée à sa chambre, elle jeta plutôt qu'elle ne coucha le bébé sur son lit. Et alors un petit rire la délivra de sa fatigue.

Il y avait de tout dans son impulsion, dont une sourde taquinerie, et aussi son instinct inné de défier, de contredire, de combattre. C'était sa vengeance contre son père. Il y avait de tout. Il y avait aussi du jeu. Et dans les couches profondes de son âme, là où le remords, d'une voix à peine perceptible, parlait de justice et de réparation, il y avait autre chose encore, une belle chose, la même qui lui avait fait sauver le petit chien mourant dans la neige.

Elle laissa l'enfant inerte sur le lit, et redescendit, très pressée. A la cuisine, elle prit la première casserole venue. Exactement comme pour Kiki, sur un peu de bois allumé dans la cheminée, elle fit tiédir son lait, puis le versa dans le biberon.

Une fois remontée, elle se pencha sur le lit.

Oh! comme c'était plus facile de faire téter un enfant qu'un chien! La petite bouche avide, habile, suçait sans dents, avec une force de lamproie.

Elle n'était peut-être pas malade, la petite sœur. Elle mourait peut-être de faim, voilà tout.

Attentive à ce travail acharné de son nourrisson, Alexandra prêtait l'oreille, en même temps, aux bruits possibles de la maison. Car, ne sachant plus très bien où elle en était sur l'échelle du bien et du mal, la pauvre petite se croyait coupable.

Son cœur cognait, ses mains tremblaient. Et, foncées parmi la pâleur du drap, ses deux nattes, pendantes en avant, traînaient sur le lit comme deux serpents noirs.

Assis sur son derrière au milieu de la chambre, le chien regardait, inquiet, et ne comprenait pas.

XXI

Quand elle entendit Fernande en bas, elle fut prise de panique. La fille savait déjà, peut-être. Si Bruno Horp était à la cuisine, elle lui raconterait l'événement, et celui-ci monterait, tout suffoqué, pour demander explication.

Au bout d'un quart d'heure, comme rien ne se produisait, elle cessa de retenir son souffle. Le petit enfant dormait. Tout à l'heure, il avait ouvert un peu les yeux; ils étaient grands, longs et noirs. La surprise d'avoir vu cela laissait Alexandra toute songeuse. Elle avait, dans ce chétif et gourmeux rejeton, reconnu son sang, sa ressemblance, sa sœur.

A présent qu'elle était sûre que personne n'allait monter, elle s'absorbait à regarder dormir le tout petit visage enfoui dans l'oreiller, si misérable avec ses paupières transparentes et ses joues flasques de vieillard.

« Elle est peut-être morte... », pensait-elle. Et vite elle regardait le mouvement du souffle affirmer la vie dans ce corps de sept mois emmailloté de loques.

Il fallait maintenant prendre une décision. Elle ne pouvait, comme un objet volé, garder indéfiniment cet enfant dans sa chambre. Il était temps encore de le rapporter chez la nourrice et de reprendre la vie de tous les jours.

« Avec tout ça, mon furet n'a pas eu son lait, ce matin! »

Il pleuvait, à présent, et pour la journée. Elle se vit retraversant les prés et le village avec son fardeau sous l'averse. Elle dormait si bien, la petite sœur! La rendre à sa marâtre, c'était la même chose que d'aller la jeter dans la mare. Le crime avait assez duré, depuis sept mois.

« Oui... Mais qu'est-ce que je vais devenir avec ce mioche? Je ne ferai rien de ce qu'il faut, et puis... »

Elle chassa ces réflexions. Il valait mieux ne rien savoir. Du reste, papa déciderait. Un lâche espoir qu'il renverrait l'encombrant marmot la traversa. « J'aurai fait mon possible!... », conclut-elle.

Les sabots de Fernande qui s'en allait claquèrent dans le jardin. Encore des mains qui tremblent, un cœur qui cogne. Voilà venu le moment de tout dire.

On n'entendait plus les sabots. Fernande était loin. Alexandra prit le bébé, tout doux, pour ne pas le réveiller, et, bravement, descendit avec son paquet dans les bras.

A la porte de la cuisine, une seconde elle hésita. « Il est encore temps... Il est encore temps... »

D'un coup de pied dans cette porte, elle entra. Face à face elle fut avec son père assis à sa place habituelle. Il la regardait sans la voir. Elle dit, affermissant sa voix :

— Voilà, papa! J'ai rapporté ma petite sœur.

Le soubresaut qu'il eut l'épouvanta.

— Qu'est-ce que c'est que ça? Qu'est-ce que c'est que ça?... Tu es folle?

Il donna, sur le bras de son fauteuil, un grand coup de poing.

— Veux-tu m'enlever ça! Veux-tu rapporter ça tout de suite où tu l'as pris!... Je ne veux pas de ça ici! J'ai dit que je n'en voulais pas! Retourne chez la nourrice, tout de suite, tout de suite, tu m'entends?...

Pâle comme un linge, Alexandra fut subitement envahie par une hardiesse magnifique. L'enfant devint dans ses bras sa conquête, sa proie, et elle le serra si fort qu'il se réveilla, cria.

Bruno Horp, aussi pâle que sa fille, esquissa le geste de se lever. Alors, par-dessus le miaulement de sa sœur :

— Je ne peux pas retourner chez la nourrice, elle n'est pas payée.

On eût dit qu'elle venait de le foudroyer. Il reprit sa place dans son fauteuil en baissant la tête. Mais vite il recommença, sur le même ton de colère :

— Je vais te donner l'argent tout de suite. Ce n'est pas parce que j'ai oublié...

Elle l'interrompit, insolente, et, dans l'ardeur de la lutte, redressant l'enfant qui glissait, elle le secouait avec brutalité.

— Tu n'as pas oublié du tout! Seulement, l'argent, tu le dépenses pour autre chose, n'est-ce pas?... Une chose qui n'est pas belle, tu sais!

L'expression de Bruno fut presque émouvante. Il ne savait pas au juste de quoi l'accusait sa fille. Avait-elle ou non tout deviné?

Pendant un moment, ils se fixèrent sans paroles. Le cri faible du bébé s'élevait entre eux.

La peur d'entendre cette fillette en dire plus long retenait l'homme haletant dans le silence. Fautif et veule, il n'était plus qu'un petit garçon grondé qui courbe les épaules. Presque tout bas il prononça :

— Qu'est-ce que va dire Fernande?

Tout autre qu'une enfant eût compris l'aveu complet que contenait ce mot naïf, compris l'emprise de la rusée fille rousse sur ce veuf désespéré, frappé, le dangereux espoir qu'elle avait, aidée par l'alcool, d'être un jour épousée et de régner orgueilleusement sur la Grand'Fourche et les biens qui en dépendaient. Mais peut-on, à quatorze ans, se douter que l'âme d'un homme arrive à concilier le chagrin le plus vrai, le plus inconsolable avec la faiblesse mâle qui a besoin du féminin pour toutes sortes de raisons?

Il n'y avait qu'un peu plus de sept mois que maman était morte. L'innocente Alexandra, même devant l'évidence, ne serait jamais effleurée par le plus léger soupçon dans ce sens. Il lui suffisait, pour être la plus forte, de savoir que la Fernande était en train de faire de son père un ivrogne. Apre et

hautaine comme au temps où c'était contre sa mère qu'elle luttait :

— La Fernande?... Elle dira tout ce qu'elle voudra!... jeta-t-elle avec mépris.

Un noir coup d'œil en biais, plein de peur devant la menace de disputes dans la maison. Bruno Horp écouta pendant une seconde piailler l'enfant, avant de murmurer :

— Nous voilà propres!

La bataille était gagnée. Encore un coup, Alexandra, restée debout, redressa sa petite sœur, puis se mit à la bercer. Elle ne savait pas, elle était en colère, et la rudoyait plutôt. Elle remarqua tout à coup les mines que faisait son petit chien. Surpris par les cris du marmot, il mettait sa tête de côté si drôlement, à droite, puis à gauche, que la fillette se retint pour ne pas éclater de rire. Il ne s'agissait pas de rire. La situation était solennelle.

— Puisque tu voulais me donner l'argent pour la nourrice... commença-t-elle.

Elle n'acheva pas. Essoufflée, trempée par l'averse, la mère Lebigle, refermant son parapluie, entrait en coup de vent.

— Qu'est-ce que j'apprends!... cria-t-elle. Ce n'est qu'un ahan dans tout l'alentour!

Alexandra venait de reculer. Encore un assaut à soutenir, encore une ennemie. Brusquement embrassée sur les deux joues, elle faillit lâcher l'enfant. Cette subite rentrée en grâce l'abasourdit d'abord, mais, tout de suite après, l'émut.

— Bravo, mam'zelle Alexandra! Est bien, ce que vous avez fait là! Le poulot était en perdition chez la Béliard, que le cœur m'en bultait quand je voyais cha! Mais on n'osait plus seulement vous en parler. D'abord le mari de c'te femme-là, si vous voulez le savoir, n'est qu'un gourgandin. Et elle... Ah! la mâdite fumelle! Devant quinze jours petite Ermeline s'en allait dans les astres.

Elle fit des risettes, penchée sur l'enfant :

— Pauvre petit bézot!... Pauvre petit cul béni! Regardez comme elle est faite, c'te pauvre petite masque! Elle est braudée comme un crémignon. Sa petite goule est toute noire.

Faut la changer, la décrasser... Qui que vous allez en faire, mam'zelle Alexandra?

La tête dans la cheminée, Bruno faisait le gros dos. Il était de plus en plus vaincu.

— Vite, mam'zelle Alexandra. C'est l'heure du dîner pour tout le monde, v'là le quart moins de midi. Donnez-moi-la, ce pauvre Jésus. Je vas vous l'arranger. Avez-vous de qui la changer?

Un peu agacée, Alexandra donna l'enfant à contre-cœur. C'était à elle. Son sauvetage admettait difficilement des collaborateurs. Cependant, comme elle ignorait tout, il était bon qu'elle apprît, sans en avoir l'air, de quelle manière on manipule un marmot.

— Avez-vous de l'eau chaude? Du savon? Moi je ne suis guère d'avis de clapoter les éfants, mais y paraît que faut les baigner.

S'étant assise devant le feu, sans tenir aucun compte de M. Horp dont la tête se détournait, la fermière commença de démailloter.

— Pour moi, faudrait queuque bassine d'eau chaude... Oh ! regardez si c'est maigre !... Et mangé de rougeurs ! Arranger un petit ange du bon Dieu comme ça!... Ça n'a pas de copie! Donnez-moi ce que vous allez pouvoir... Car, en vous respectant, votre cuisine, autant dire une écurie. Je ne ferai point mon compliment à la Fernande, non! C'est vrai qu'elle ne vient qu'une heure. Quittons tout de côté : elle ne peut pas tout faire, et personne ne s'occupe de votre maison. Mais oui, oui... mon bézot. Est bien douillet de remuer ses petites gambes devant le feu... Et le tit quin qui vient s'en mêler!... Il y a de l'eau dans le bain-marie, sûr et certain. Bon!... Ce baquet-là pourra aller... Où sont ses effets? Car il faudra la rhabiller tout de suite après le bain...

— Je n'ai que des couches... Je vais les chercher. La nourrice a gardé tout le reste.

— Oh! la vieuille voleuse! A-t-elle aussi gardé le ber?... Soyez sans crainte. Je vas vous faire renvoyer tout cha, moi!

Quand les couches furent apportées, de tous ses yeux

Alexandra regarda. Bruno, lentement, s'était levé. Sans rien dire il quitta la cuisine.

— Monsieur trouve ça malaucœureux... remarqua la fermière.

Mais elle n'ajouta pas d'autres commentaires.

L'enfant ne cria presque pas dans l'eau. Son petit corps savonné, puis essuyé :

— Vous avez point de poudre?... Puisque je suis la marraine, je vous en rapporterai demain.

« Tiens! c'est vrai! Elle est la marraine... » réfléchit la fillette.

Elle sauta sur l'occasion :

— Et puis, madame Lebigle, puisque c'est votre filleule, vous lui ferez aussi cadeau de son lait tous les jours.

La fermière ne répondit pas. Ces mots-là venaient de la refroidir.

— Combien faut-il lui donner de biberons par jour, madame Lebigle?

— Tout à l'heure, faut pas trop l'entonner, qu'elle est à cœur-jeun depuis sept mois, mais après, vous ferez bien de l'heurer et de lui donner son biberon toutes les deux heures.

Elle haussa les épaules.

— Mais est pas vous qu'allez pouvoir l'élever, bien sûr!

Alexandra rougit, vexée :

— Et pourquoi ça?...

La fermière se retourna. Son regard éloquent parcourut la cuisine, puis se reporta sur Alexandra. Dans l'œil aigu qui la détaillait, celle-ci vit mentionnés chaque trou, chaque tache de sa robe, et ses nattes ébouriffées, et ses souliers percés.

— Voyons!... Est bien casuel de remettre le poulot dans sa vermine, maintenant que le voilà rapproprié. Tâchez de nous trouver quelque harde à vous, une ancienne dépouille qu'on lui passerait en attendant que la fumelle ait rendu la layette.

Alexandra fut heureuse de monter à sa chambre. Le regard de la fermière venait de la replonger cruellement dans le sombre drame de l'humiliation. « Aussi, pour qui que vous êtes faite comme une chiffetière?... »

Elle redescendit.

— Je n'ai trouvé que ça... dit-elle timidement.

C'était sa blouse de laine bleue, telle que l'avaient laissée les soins de maman, toute propre quoique datant de plusieurs années.

— On va l'arranger là n'dans pour aujourd'hui.

Quand la petite Ermeline fut enveloppée dans la grande robe de sa sœur :

— Tenez. Reprenez-la, mam'zelle Alexandra. La voilà mieux nippée que vous, bien sûr!

Penchée sur sa petite sœur, Alexandra put dissimuler la figure qu'elle faisait.

— Et maintenant me v'là aller! Vous aurez la poudre demain. Et, pour le lait, je vas voir si je peux m'arranger. Au prix que tout est, tout à l'heure... Enfin! Est ma filleule... Mais faudra pas me demander autre chose, ni compter que je ferai souvent ce que je viens de faire... D'abord je vous répète que c'est pas vous qui pourrez l'élever.

— Alors, dit Alexandra froidement, il faut donc la mettre aux enfants trouvés?

Mme Lebigle hocha la tête, reprit son parapluie. Et, comme toute Normande à qui l'on pose une question précise, elle parla d'autre chose :

— Vous allez vite retirer le fricot du feu. Le dîner va être brûlé. Allons! au revoir, mam'zelle Alexandra!

— Au revoir, madame Lebigle!

Et, quand la porte fut refermée, la petite Horp s'aperçut qu'elle n'avait pas dit merci.

L'enfant, dans ses bras, se rendormait.. Le baquet d'eau, le savon, les loques, les couches ajoutaient leur désordre à celui de cette cuisine honteuse.

« Comment est-ce que je vais faire, maintenant, pour servir le déjeuner? »

Elle s'en apercevait. Un enfant qu'on sauve tient plus de place qu'un chien qu'on sauve.

Les sourcils froncés, la bouche amère, elle parvint, mouvements maladroits et lents, à verser le fricot de la casserole

dans le plat, à poser deux verres, deux assiettes, deux couverts sur la table.

« Un biberon toutes les deux heures... C'est gai! Je ne vais jamais pouvoir l'él... ».

Elle s'aperçut qu'elle répétait ce que venait de dire la fermière. Un mouvement de défi la redressa. Tout le monde était ligué contre elle.

« Nous allons bien voir!... » conclut-elle.

A la porte qui donne sur l'escalier :

— Papa?... appela-t-elle. C'est servi!

Il n'était pas en haut. Elle alla le chercher dans l'atelier. Elle trouva la porte fermée à clef. Elle ne devinait pas que ce précédent permettrait désormais à son père de réfugier là sa vie secrète, envahie maintenant par une intruse de sept mois.

— Ah!... le déjeuner est prêt?... dit-il en sortant avec humeur. Ce n'est pas trop tôt, vraiment.

XXII

Elle avait eu de la peine à manger, encombrée par son nourrisson. Entre chaque bouchée elle le regardait, impressionnée par cette espèce de minuscule cadavre couché sur ses genoux. Cet enfant allait mourir, cela ne faisait aucun doute.

Maintenant que le biberon avait été donné, le bain pris, Mlle Horp était presque indignée que le petit minois restât si pâle entre ses cheveux collés par l'humeur, les paupières si bleues, le souffle si court.

« On le mettra dans le caveau avec maman. Il paraît qu'il y a quatre places. »

Cependant elle cachait de son mieux sa frayeur et son dégoût. Elle affectait au contraire des mouvements dégagés, comme si rien ne l'eût gênée. Bruno Horp, les yeux dans son assiette, prenait bien garde de les relever. Et leur silence était le même que celui de tous les jours.

Le repas terminé, l'idée vint à la fillette d'aller chercher son oreiller pour y coucher sa petite sœur. Elle posa cela sur

la grande table du fond, et, dans le creux, installa l'enfant endormi.

Quelle délivrance! Bruno, tournant le dos, s'était installé dans son fauteuil, bourrant sa pipe. Alors, Alexandra regarda autour d'elle. Remettre en ordre cette cuisine, cela représentait un travail considérable.

Pourquoi la remettre en ordre?

C'est ennuyeux quand il vous naît des idées baroques. Alexandra, comme un peintre qui vient de retoucher un tableau depuis longtemps fini, sentait que tout était remis en question autour de ce marmot, figure centrale qui désaccordait l'ensemble.

Furtive comme si elle eût commis une mauvaise action, elle commença par desservir la petite table, ce qu'elle ne faisait jamais d'ordinaire que le soir, au moment du second repas. Elle entassa la vaisselle salie dans un coin, regarda le baquet plein d'eau de savon resté devant la cheminée; et, toujours avec des précautions pour ne pas se faire remarquer, elle se mit en demeure de le vider sur la pierre d'évier. C'était lourd et difficile à soulever. Elle y parvint en devenant toute rouge. Puis elle remit de l'eau du bain-marie dans ce baquet, et y plongea la vaisselle.

« Pendant que ça trempe, je vais balayer... »

La Fernande entra.

— Ma tante a dit comme ça que la mère Béliard ne rendrait le ber et les effets que quand on lui aurait payé ses deux mois de retard.

Elle vit ce qui était sur l'oreiller, et continua :

— Vous l'avez reprise... Vous avez bien fait.

Mais son sourire pénible la contredisait. La peur que sa tante ne connût sa conduite à la Grand'Fourche l'obligeait à une attitude qu'elle ne prenait qu'à contre-cœur. L'exaltation suscitée par les funérailles de Mme Horp était bien passée, maintenant. Le sort de la petite Ermeline ne l'intéressait plus.

— Tu as entendu, papa?... fit Alexandra, singulièrement sévère.

La façon dont Bruno continuait à tourner le dos, dont il

se défendait de regarder Fernande, le révélait encore un coup sa complice.

A l'interpellation de sa fille, il leva son visage admirable. Mais son regard s'obstinait à fuir la servante rousse qui le toisait, curieuse de sa réponse.

— Tout ce qui me reste de mon monument va y passer, si ça continue... grommela-t-il. Et après, qu'est-ce que nous ferons?

Pourtant, il s'était levé.

— Alors, venez, Fernande! Je vais vous donner ça en haut.

Il avait besoin de s'expliquer avec elle, de la calmer, peut-être en lui faisant un cadeau d'argent. Il passa devant, la tête détournée. Elle le suivit. Alexandra les regarda sortir par la porte qui donne sur l'escalier.

« Ils vont boire! pensa-t-elle avec mépris. J'ai le temps d'attendre avant qu'ils ne redescendent. »

Et, en effet, ils ne redescendirent pas. Alors, Mlle Horp, avec des gestes de guerrier, se dépêcha de balayer. Puis, haussant les épaules, elle lava la vaisselle. Et cela dura jusqu'à ce que l'enfant réveillé se fût mis à crier, ce qui signifiait sans doute qu'il lui fallait un nouveau biberon.

En revenant, enfin, Bruno trouva sa fille achevant de nourrir la petite Ermeline.

— Fernande est partie porter l'argent à la ferme, annonça-t-il. Sa tante paiera la nourrice tout à l'heure.

La musique était revenue dans sa voix douce et mal assurée; et il semblait singulièrement lucide pour un homme qui vient de boire.

Il retourna s'asseoir.

— Papa, puisqu'il te reste de l'argent de ton monument, comme tu l'as dit tout à l'heure, il me faudra plusieurs choses. Je ne peux pas encore te dire quoi, mais je ferai la liste.

— Alors, cette plaisanterie-là va durer longtemps?... demanda-t-il sans oser mettre ses yeux dans ceux d'Alexandra. Tu ne vas pas me faire croire que c'est toi qui pourras soigner un enfant?

Il regarda pour la première fois sa seconde fille :

— Et un enfant malade comme celui-là. Non. Il faut chercher une autre nourrice.

Il répétait mot pour mot les phrases que Fernande venait de lui seriner en haut. Il ne se doutait guère qu'il ne faisait que raffermir la combative petite chasseresse dans ses idées encore hésitantes.

— Quelle stupidité!... s'écrie-t-elle. Une autre nourrice, d'abord il n'y en a pas dans les environs; ensuite, elle sera aussi épouvantable que la mère Béliard. Non! non! Ermeline est ici, elle y restera.

C'était la première fois qu'elle appelait sa petite sœur par son nom. Elle en éprouva quelque étonnement intérieur.

Bruno haussa les épaules.

— Tu le demanderas toi-même avant huit jours. Tu crois que ça va être possible, ces baquets, ces couches, ces...

Il avait jeté les yeux autour de lui. Brusquement il se tut. Il ne restait plus trace des choses dont il venait de parler.

Un rire dérobé de triomphe souleva la fillette; et la conversation en resta là.

Elle était montée dans sa chambre. L'enfant et le petit chien somnolaient côte à côte sur le lit. Bougonnant, tapant du pied, rageant contre elle-même, Alexandra commença de ranger aussi cette chambre. Une chose en entraînait une autre. Le balai, le torchon, même le savon noir, elle faisait connais-

sance avec tout cela. Furieusement, elle frotta, brossa, lava. Dans l'armoire de l'ancienne lingerie, elle avait trouvé des draps propres. « Je referai mon lit quand tout cela sera en ordre. »

Elle laissa crier la petite quand elle cria, ne pouvant tout faire à la fois. Kiki, réveillé, commença par mettre encore un coup sa tête dans tous les sens, puis il finit, surexcité, par lécher avec véhémence les joues du marmot. Et, cette fois, Alexandra put rire tout à son aise, d'un rire qui soulageait sa mauvaise humeur.

— Je ne savais que tu étais né bonne d'enfant, Kiki!

Les cheveux couverts de poussière, les mains et le visage noirs, quand elle se regarda dans la glace, son travail terminé :

— Mon Dieu!... Voilà ce que c'est que de vouloir faire le ménage!

Perplexe, elle réfléchissait.

Enfin :

— Non!... Pas descendre avec moi! Rester là, sur le lit, à garder petite fille! Tu entends, idiot!

A la cuisine où elle venait reprendre le baquet et faire chauffer de l'eau dans la cheminée, elle ne retrouva pas son père.

— Ah! Ah!... Il est dans l'atelier à attendre Fernande!

Une gaieté colère rendait ses mouvements plus vifs. Elle leur jouait un bon tour à tous deux. « Demain, se disait-elle, je finirai de mettre la cuisine en état. Je laverai! Je ferai tout! Ils seront bien attrapés. Ils verront que je ne m'en tire pas si mal que ça!... Je les gênerai pour boire. Et Mme Lebigle ne pourra plus dire... »

Retournée en haut avec son baquet et son eau chaude, elle se déshabilla pour se baigner aussi. Elle ne pouvait pas être moins propre que sa petite sœur.

Mais au moment de remettre son linge terne, sa robe trouée, ses bas déchirés, elle fut prise de découragement.

Laver son linge, raccommoder ses effets, et tout ce qu'elle découvrirait encore à faire, c'était vraiment trop. Du reste, elle ne savait pas coudre.

« Tant pis!... Je vais me mettre en brun. Demain, je demanderai à Mme Lebigle de donner mes anciennes blouses à teindre en noir. Il faudra que papa paie. Vite un crayon, un papier. Je vais commencer ma liste.

Elle achevait de brosser ses cheveux et de refaire ses nattes. Elle allait certainement attraper des poux.

— Quelle horreur! Il faudra que je me lave la tête demain, comme maman me la lavait autrefois.

Quand elle vit par la fenêtre arriver le garçon de ferme rapportant le berceau, violente elle se précipita, puis elle remonta les marches. Irréfléchie, elle venait d'oublier sa petite sœur. Elle la prit en hâte et, la tenant sous un bras, descendit l'escalier aussi vite qu'elle put, précédée par Kiki, plus pressé qu'elle encore d'aller aux nouvelles.

On avait porté le berceau dans sa chambre (l'oreiller en bas devant tenir lieu de moïse). Elle trouva dans le berceau sali, noirci, ce qui restait de la layette, quelques brassières, quelques bavoirs, deux paires de chaussons, un petit manteau de laine, des couches-culottes de linge et de flanelle, trois paires de bas tricotés de poupée, le tout fait par maman.

Ces habillements de nouveau-né pouvaient encore servir, quoique un peu trop justes. Si rabougrie était la petite Ermeline!

Affairée, Alexandra rangea tout dans un tiroir de sa commode. Elle avait envie d'habiller tout de suite sa petite sœur, mais, en même temps, elle redoutait cette opération. Quand on ne sait pas, on risque sans doute de casser le bras d'un petit enfant en voulant lui passer des manches. Elle pensa qu'il valait mieux mettre les draps blancs au lit, couronnement de tout son ouvrage de l'après-midi.

Couchée sur l'amas de couvertures défaites, petite Ermeline recommençait à crier.

— Zut! Elle a toujours faim! Heureusement que Mme Lebigle m'a fait envoyer aussi du lait!

Dans sa robe brune devenue trop courte, elle allait, venait, maussade, opprimée, mais avec toute l'ardeur d'une enfant qui joue à faire la grande personne. Quand le lit fut prêt, les

draps portés dans le coffre à linge sale, elle n'eut même pas le plaisir de s'attarder à contempler sa petite chambre toute propre. Le bébé criait plus fort. Il fallait préparer un biberon.

Elle pensa à prendre dans la lingerie une taie fraîche pour l'oreiller d'en bas. « Qu'est-ce qui va laver tout ce linge?... Vite, que j'inscrive ça sur ma liste : *blanchisseuse.* »

Elle était assise au bord de l'âtre, faisant boire la chétive lamproie. Le crépuscule commençait. Papa n'était toujours pas là. Kiki s'en alla flairer la porte du jardin. Il ne comprenait pas pourquoi l'on n'allait pas dehors aujourd'hui.

Il ne pleuvait plus. C'était une heure merveilleuse pour fureter ou poser des collets. Alexandra regarda son chien. Une envie furibonde d'aller du côté des terriers la traversa. Elle était si lasse, pourtant, après tant de travaux ménagers!

— Ici, Kiki!... cria-t-elle avec colère. On n'a pas le temps!

« Quand le jeu nouveau ne m'amusera plus, quand tout le monde sera fait à l'idée de voir ma petite sœur installée à la maison (si par hasard elle ne meurt pas), quand je n'aurai plus le plaisir de lutter, qu'est-ce qui me rendra, à moi, ma liberté, ma belle liberté de petit braconnier, mes chères heures de guet et de crainte dans les fourrés, mes départs avant l'aube, mes retours à la nuit, mes pataugements dans la boue, mes courses au soleil, ma solitude enivrante et sombre, mon désordre moral et le désordre de ma maison, cette maison ensauvagée où j'étais bien comme une bête dans son trou? Cet enfant dans mon bras, que lourdement il va peser sur ma vie! On m'a dit que c'était ma petite sœur. Pourtant est-ce que je l'aime? J'essaie de la sauver de la mort comme j'ai sauvé le petit chien autrefois. Mais le petit chien, je l'aimais, lui, il ne me faisait pas peur. Il ne me dégoûtait pas. Il n'avait pas besoin d'être habillé, porté sans cesse, il n'était pas incompréhensible et tragique comme cette petite chose humaine que voilà, sur mes genoux, dans l'ombre, et que je ne peux plus

rejeter, que jamais plus je ne pourrai rejeter. Oh!... Qu'est-ce que j'ai fait, mon Dieu, qu'est-ce que j'ai donc fait?... »

Bruno Horp revint à pas lents s'asseoir dans son fauteuil. Ses langoureux yeux noirs sombraient dans le vague de l'ivresse. Eclairé de côté par le feu, sa fille vit son sourire saoul.

— Dis donc, Alexandra, questionna sa voix harmonieuse, est-ce que tu penses que c'est dans trois jours l'ouverture? Qu'est-ce que tu vas faire de ton boulet?

Il répéta plusieurs fois de suite, avec l'entêtement caractéristique que lui valait son état :

— Ton boulet?... Qu'est-ce que tu vas faire de ton boulet pour l'ouverture?

Sèche et ferme, la petite répondit, tout en se levant pour allumer la lampe :

— L'ouverture?... Ça m'est bien égal. Est-ce que tu y vas, toi? Non, n'est-ce pas? Eh bien, moi non plus, je n'irai pas...

Et ce fut la nuit, l'enfant dans le berceau près du petit lit tout propre.

Dormir tranquille jusqu'au matin, Alexandra ne savait pas que c'était un grand bonheur. Quand, sortie de son bon néant, elle comprit qu'il fallait donner le biberon, quand elle dut aller faire tiédir le lait en bas, pour la stupéfaction du chien arraché comme elle à la chaleur du lit, elle se dit, exaspérée, que, dès le lendemain, elle se mettrait à la recherche de cette nouvelle nourrice qui la délivrerait d'un cauchemar insoutenable.

Or, lorsqu'elle se leva, l'aurore venue, la seule chose qu'elle fit, rageusement il est vrai, ce fut d'inscrire sur la liste qu'elle devait, un peu plus tard, remettre à la fermière, ces mots qui résumaient sa nuit : *une lampe à esprit de vin et une petite casserole.*

Cependant, quand il lui fallut, de même qu'elle l'avait vu faire la veille à la fermière, baigner l'enfant et l'habiller devant le feu, ce ne fut pas sans quelques petits cris et gestes

d'horreur, comme en font ceux qui ont la répugnance des grenouilles, des araignées ou de toute autre bête remuante, et qui semble avoir trop de pattes.

XXIII

SEPTEMBRE, ses moissons coupées, ses verdures dorées, ses roses remontantes, ses jours raccourcis, ses matins et soirs glacés et ses après-midi de chaud soleil, septembre qui n'est plus l'été, qui n'est pas encore l'automne, avait envahi la nature lasse de fleurir et de fructifier, de chanter, de tonner, de briller.

Après les crises de pluie dans lesquelles s'étaient noyés les derniers grands jours d'août, un beau temps frais et solide découvrait son vaste bleu, dès que les brumes matinales s'étaient écartées au-dessus des plaines et des prés.

Enfin dirigée vers les bois, Alexandra passait dans la lumière de trois heures et demie du soir. Il y avait plus d'une semaine que la chasse était ouverte! mais, pour elle, aujourd'hui seulement commençait la saison enivrante, puisqu'elle était jusque-là restée au logis.

Le canon de son fusil jetait des éclats au soleil. Elle le portait le mieux qu'elle pouvait sur son épaule, ayant de l'autre côté sa petite sœur sur un bras et sa carnassière dans le dos.

Dans la carnassière, le biberon plein de lait et la lampe, à esprit de vin cognaient à chaque pas contre la petite casserole, et ce bruit agaçant arrachait des soupirs à la fillette.

Elle s'arrêtait, remontait l'enfant, remontait le fusil, remontait la carnassière, puis repartait, écrasée sous tous ces fardeaux.

« Ça va être simple, cette chasse!... » bougonnait-elle toute seule.

Et, de ne pouvoir allonger le pas comme d'habitude, elle s'impatientait plus que tout le reste. Le petit chien qui courait devant avait l'air de la narguer.

Depuis près de quinze jours, elle ne vivait que d'efforts,

de contraintes et de difficultés. Elle ne s'habituait pas, au contraire. Il lui fallait, pour la soutenir, la fureur de moins en moins dissimulée de Fernande déjouée dans ses projets, les résistances sourdes ou avouées de Bruno dérangé dans sa nouvelle existence. Mais dès qu'elle cessait de se battre contre eux, elle retrouvait la stupéfaction de s'être encombrée de ce petit enfant, de ce mauvais rêve, de cette sangsue qu'il fallait nourrir nuit et jour; de ce paquet qu'il fallait toujours porter, toujours porter, et qui la rendait comme infirme, avec son bras fatigué, sa main immobilisée; de ce petit animal sale qu'elle devait changer avec des hauts de cœur, baigner avec des grimaces, dont elle pommadait la gourme, lavait les couches et brassières; de ce chat humain qui miaulait à tort et à travers, qui troublait le sommeil, qui assourdissait la veille; de cette présence infime, envahissante, hallucinante, formidable.

Elle perdait de vue la générosité initiale qui l'avait guidée. A présent, entraînée par la persécution qu'elle organisait contre son père et la servante, ne pouvant plus être prise en défaut, ligotée dans son propre piège, elle passait, outre tous ces soins, ses matinées à faire du ménage et ses soirées à essayer de coudre.

A force de terrifier son père par des allusions à son ivrognerie, elle était parvenue à lui faire donner l'argent nécessaire à toutes sortes de nouveautés. Il avait payé la teinturière pour teindre en noir les blouses et le fourreau de velours, payé la couturière pour les allonger et aussi pour raccommoder les bas, payé le cordonnier pour réparer les chaussures. Il avait même admis l'achat d'une petite robe, de petits souliers et de bas tricotés pour la petite Ermeline. Mais brusquement il s'était cabré parce qu'Alexandra demandait un peu de mousseline pour refaire le berceau.

— Toi!... Refaire un berceau? Tu veux rire! Je n'ai presque plus rien sur l'argent du monument, que j'économisais si précieusement. Je ne ferai pas de dépenses inutiles!

La Fernande, le lendemain, ricanait insolemment. De là les essais de couture de la petite Horp.

« Je lui riverai son clou, à celle-là! »

Dressées l'une contre l'autre, la servante et la fillette se

faisaient haineusement la guerre. L'arme principale d'Alexandra, c'était sa petite sœur. L'arme principale de la servante, c'était sa négligence volontaire, la méchanceté avec laquelle elle défaisait tout l'ouvrage de la pauvre petite ménagère, salissait exprès la cuisine et gaspillait la vaisselle.

Sans qu'elle s'en aperçût, Alexandra répétait les paroles mêmes ressassées par sa mère et qui lui avaient tant de fois fait hausser les épaules. Comme sa mère, elle grondait la fille, visitait derrière elle les placards, surveillait la tenue des casseroles et ainsi de suite. Et c'était également comme sa mère qu'elle s'astreignait dès la nuit venue à coudre, tout en

remuant avec son pied le berceau qu'elle descendait maintenant dans la journée pour pouvoir garder l'enfant près du feu.

Elle avait retrouvé la boîte à ouvrage maternelle. Assise à la place même où maman Germaine travaillait, elle s'efforçait, les yeux dardés, la bouche ouverte, la langue agitée au coin des lèvres, de se souvenir des leçons de couture qu'autrefois elle avait si mal écoutées.

« Voyons... Un ourlet, ça se fait comme ça... Un surjet, ça se fait comme ça... Mais tailler! Comment tailler?... »

Elle voulait, dans sa vieille blouse bleue, faire une seconde robe pour son nourrisson. Elle tâchait de copier celle de laine qu'on venait d'acheter. Points énormes, doigts piqués, aussi maladroite qu'un garçon, perdue dans les problèmes, elle fouil-

lait sa mémoire. Et, ménage, surveillance de la servante, couture, c'était comme si la graine semée jadis par sa mère commençait à germer lentement dans sa cervelle torturée.

L'enfant criait. Elle berçait plus fort, horripilée par ce dérangement. Souffreteuse, la petite Ermeline ne revenait pas vite des régions de la mort où l'avait trouvée sa protectrice sans tendresse. Elle avait sans cesse de la fièvre, des vomissements et le reste. Et, de cela, la jeune Horp lui en voulait aussi, blessée dans son amour-propre quand la Fernande, ironique et triomphante, remarquait : « Elle n'en gagne pas, votre petite sœur! Elle n'ira pas jusqu'à un an, vous voirez! »

Vers l'heure de dîner, Bruno revenait de son atelier. La plupart du temps la façon dont il entrait en clignant les yeux dans la cuisine éclairée par la lampe montrait qu'il sortait de l'obscurité.

Cependant, lorsque, portant l'enfant, Alexandra, le dimanche, allait à la ferme, la mère Lebigle demandait :

— La Fernande va toujours le matin chez vous, pas? Car j'en suis à me demander si elle ne fait point la fille de noce, qu'il n'y a plus moyen de l'avoir à la ferme et que, si ça continue, je suis décidée à la renvoyer de chez nous.

La petite Horp répondait évasivement, par respect pour l'honneur de son père. Mais, à la maison, dès que la fille était trop impertinente, elle n'avait, pour la faire taire, qu'à menacer : « C'est bon!... Je vais aller me plaindre à votre tante!... »

Par ailleurs, Mme Lebigle voyait comme la fillette reprenait sa belle tenue. « Vous v'là régénérée, mam'zelle! » disait-elle sans rien développer. Le jeune Charles, quelquefois, daignait sourire. « Ah! ah!... pensait amèrement Alexandra, je redeviens donc un bon parti pour plus tard? » Mais devant la mièvre créature anéantie sur son bras ankylosé, toute la ferme, hélas! répétait le mot désespérant :

— Elle n'en gagne pas!... Regardez comme elle se décave! Ce sera rare si vous la menez bien loin!

Cette partie de chasse qu'elle s'accordait enfin, Alexandra l'avait bien gagnée.

La maison, complètement remise en ordre, lui coûtait désormais moins de peine à entretenir. De plus, elle était parvenue, après bien des déboires, à confectionner cette petite robe bleue que, ce matin même, elle avait eu le plaisir de mettre à sa sœur.

C'était quelque chose de drolatique, à peu près un vêtement de singe, mais il y avait tout de même des manches, et l'enfant avait chaud dedans. La robe achetée en ville servirait pour les dimanches.

Présentement, Mlle Horp venait d'installer de son mieux le bébé sous un arbre et, le fusil dans les mains, elle écoutait son petit chien lever.

Une joie sauvage gonflait son cœur depuis si longtemps comprimé. Les bois, autour d'elle, lui semblaient avoir une odeur merveilleuse, mal perçue jusqu'aujourd'hui. Campée au détour de la clairière, droite dans l'une de ses blouses rallongées et teintes, ses deux longues nattes ramenées en avant et tombant jusqu'à ses genoux, elle était, avec son profil de médaille, longue paupière, nez droit, bouche écarlate et chaude pâleur, une apparition presque surnaturelle, l'esprit même de la forêt, une descendante de Diane, sur le front de laquelle on n'eût pas été surpris de voir se dessiner, en plein jour, un transparent croissant de lune.

La voix du chien se rapprochait. La crosse du fusil dirigée du côté de l'épaule, la vigoureuse fillette retenait sa respiration. Le gibier allait débusquer dans un instant, un lapin probablement, ou peut-être un lièvre.

Le petit enfant, sous son arbre, se mit à crier. Bouleversée par la colère, Alexandra se retourna.

— Veux-tu te taire!... cria-t-elle tout bas comme si cet être de sept mois et demi pouvait comprendre.

Mais les cris ne cessèrent pas pour cela.

Nerveusement, Alexandra se précipita. Le fusil posé par

terre, elle se dépêcha de prendre le biberon, bouscula l'enfant pour lui trouver un équilibre, cala le biberon entre deux pierres, introduisit le caoutchouc dans la bouche suceuse. Le lait était froid. Mais elle n'avait pas une seconde à perdre. Il ne s'agissait que d'obtenir le silence.

Elle se jeta sur son fusil, reprit sa pose de chasseur. L'enfant ne criait plus.

Soudain, craquement dans les feuilles. Elle épaula. Le hurlement du marmot s'éleva. Lapin ou lièvre, la bête s'était enfuie au bruit.

Frappant des pieds, serrant les poings, Alexandra crut qu'elle allait pleurer de rage. Encore un coup, le fusil fut posé par terre.

— Te tairas-tu, sale môme?...

Le biberon n'était pas tombé; mais, incommodé par le froid inusité de ce lait, le bébé s'en était écarté. C'était un grand désespoir, des cris de tout l'être, une gesticulation éperdue et, sur la robe bleue faite avec tant de peine, un long vomissement blanc achevant de se répandre après avoir dépassé le bavoir.

— C'est trop fort!...

Emportée, Alexandra venait de bondir. Elle secoua sa petite sœur avec tant de brutalité que, comprenant tout à coup la chose, la pauvre petite larve, avec de vrais sanglots, eut de grosses larmes sur les joues.

Impressionnée d'avoir vu cela, la fillette regretta tout de suite son mouvement. Mais la petite sœur ne pouvait plus se consoler.

— Allons!... Tais-toi. Je vais te donner un vrai biberon... Où est la serviette? Là... Il n'y paraît plus... Ta robe ne sera pas tachée... Tiens... Je vais m'asseoir et te prendre un peu pour te bercer! Ah! zut!...

L'enfant, jeté de côté, roula pêle-mêle avec son biberon. Alexandra n'avait eu que le temps de ramasser son fusil. Le coup partit. Elle fit trois enjambées. Le lapin était là, foudroyé, déjà mordillé par Kiki joyeux.

— Veux-tu lâcher, Kiki!...

Triomphante, elle revint, tenant cela par les oreilles. Mais

l'épouvante de la détonation convulsionnait par terre la petite Ermeline. Alexandra courut. Elle avait du sang aux mains. Elle les essuya vivement avec la serviette pleine de lait, qui se macula de rouge. Elle savait, à présent, ce que représentent les taches, les déchirures, tout ce dont, autrefois, elle se souciait si peu.

— Allons! Allons!... Tu as eu si peur que ça?... Il faudra t'habituer! Tant pis!

La joie d'avoir tout de même tué son lapin la remettait de bonne humeur. Avec patience, tenant dans son giron le marmot qui ne se calmait pas, elle prépara longuement la lampe à esprit de vin, l'alluma, fit chauffer le lait, le remit dans le biberon; et ses gestes pleins de dextérité témoignaient qu'elle avait déjà de l'expérience, comme une vraie nourrice.

*
**

Elle avait cette fois accoté l'enfant contre sa carnassière gonflée par le lapin. Le biberon tiède faisait son effet. Plus de cris, mais cette volupté des tout petits qui tètent, leur faisant des yeux blancs, et finissant par les endormir.

« Après tout, je peux bien la laisser un moment là, maintenant!... Viens, Kiki! »

Du côté de la mare, ce fut un beau perdreau qu'elle tua. Comme c'était dommage de ne pas continuer cette chasse si bien annoncée! Elle prit ses jambes à son cou pour revenir à la clairière. La petite Ermeline, agitée sur sa carnassière, avait perdu son biberon. Alexandra le lui rendit, agacée. Puis, en l'examinant orgueilleusement, elle s'aperçut que son perdreau respirait encore. Elle l'acheva silencieusement. Ensuite elle repartit, mais pas trop loin, cette fois.

— Si je tire, je vais encore lui faire peur, et tout va recommencer. Si je m'éloigne trop, elle va perdre son biberon. Non! c'est trop embêtant, à la fin!

Elle tira tout de même et manqua son second lapin. Puis elle s'entêta, malgré ce qu'elle entendait là-bas, sous l'arbre. « Quand elle en aura assez, elle finira bien par se taire! »

Le jour allait tomber quand elle revint à la maison, retour

encore plus compliqué que le départ. Elle n'avait rien tué de plus. Un lapin et un perdreau, pour un premier jour, ce n'était pas une belle ouverture.

Dépitée, elle jeta sa chasse sur la table de la cuisine, après avoir remis sa sœur dans le berceau. Bruno n'était pas là. Quand elle eut allumé la lampe, elle s'aperçut que, crotté par la mare, Kiki marquait partout ses pattes.

— Et celui-là, qui me tache tout mon carreau! C'est dégoûtant! C'est dégoûtant!

Saisie, elle se tut. C'était peut-être la première fois qu'elle se rendait compte de tout ce qu'elle avait fait souffrir à sa mère, au temps où elle ne connaissait pas la vie. Elle connaissait la vie, maintenant...

Elle s'assit près du berceau silencieux et reprit la couture en train. Dans un instant il faudrait, une fois de plus, faire chauffer le lait, recommencer l'insipide besogne renouvelée toutes les deux heures.

De toute son âme elle le regrettait, ce temps où elle ne connaissait pas la vie. Une vague de révolte grondait en elle. Le démon de la chasse l'avait reprise. Elle n'en pouvait plus de l'existence qu'elle menait depuis trois semaines au moins. La lutte qu'elle soutenait était ridicule. Rendant enfin les armes, elle projeta de reprendre le plus tôt possible sa liberté, sa chère liberté, son anarchie d'enfant abandonnée.

XXIV

C'ÉTAIT un gémissement faible et continu qui ne ressemblait pas aux cris ordinaires.

Enfin réveillée, Alexandra faillit se rendormir aussitôt. Mais, s'étant frotté les yeux, elle finit par s'asseoir sur son lit avec cette sorte de surprise qui dit d'abord : « Qu'est-ce que c'est que ça?... »

Déjà habituée aux réveils en pleine nuit, elle fut sur ses pieds d'un bond. Elle alluma la bougie et regarda dans le berceau. Quand ses yeux, offusqués par la lumière, eurent repris leur regard :

— Oh! mon Dieu!

Cette fois, c'était certain. Petite Ermeline était en train de mourir.

Roulée dans ses vomissements, inerte, la petite chose galeuse et pâle portait sur son commencement de figure le signe évident de l'agonie.

Le premier instinct d'Alexandra fut de courir appeler quelqu'un. Mais il n'y avait personne qui pût venir à son secours, sinon son père. Pas de femme dans la maison.

Aller réveiller son père, c'était bien inutile. Ce fantôme vacillant ne pouvait en rien la réconforter ni l'aider, au contraire.

Sans oser toucher à l'enfant de peur qu'il ne mourût sur le coup dans ses bras, elle resta, terrifiée, à le contempler.

Parmi les blancheurs de ce berceau rafraîchi tant bien que mal avec des vieux morceaux de linge, il sombrait donc à son tour dans la mort, l'être fragile qui l'avait donnée en naissant?

Jamais la fatalité qui, d'un bout à l'autre, avait dominé le destin de cette vie fugitive, ne parut plus tragique à la pauvre fillette impuissante qu'à ce moment d'horreur.

Transie, elle se dépêcha de mettre ses effets, puis, assise sur son lit, elle continua de regarder dans le berceau.

Il était trois heures du matin. Il lui semblait qu'il y avait

peut-être quelque chose à faire, par exemple courir à la ferme chercher Mme Lebigle. Elle se sentait trop petite pour vivre tout seule ce drame nocturne. Tout à l'heure, l'enfant aurait cessé de vivre. Que faire alors? Comment passer le reste de la nuit devant le petit cadavre? La grande sœur serait, pour le reste de sa vie, accusée de négligence, et comme complice d'un crime.

La responsabilité qu'elle avait endossée avec tant d'inconscience lui apparaissait trop tard dans toute sa folie. Si le miracle se produisait, si l'enfant ne mourait pas dans un instant, elle se promit, une fois de plus, et d'une manière irrévocable, de la confier immédiatement à d'autres mains. Ah! quel poids retiré de sa poitrine, alors! Mais, au lieu de remuer des chimères, elle essaya de prendre une décision. « Tant pis, je vais aller réveiller papa! Qu'il aille à la ferme, lui! »

La petite Ermeline bougea. Le sang retiré des veines, Alexandra se leva, se pencha, les yeux dilatés. « Ça y est!... Ça y est!... » Elle voulut se sauver pour ne pas voir, et resta clouée à sa place.

Un nouveau vomissement sortit en flot du petit visage convulsé. Sans même un geste pour l'essuyer : « C'est sûrement le lait froid qu'elle a pris pendant que je chassais. C'est moi qui l'ai tuée... »

Cependant, le gémissement venait de cesser. L'enfant ne remuait plus. Longtemps Alexandra resta pétrifiée dans sa contemplation. Puis elle perçut enfin le bruit imperceptible du souffle. La petite Ermeline n'était pas morte. Elle dormait.

Les minutes se traînaient dans le silence. De temps à autre le gémissement reprenait; puis il cessait. La bougie grésillait, comme allumée d'avance pour la veillée des morts. La maison craquait, des bruits énigmatiques passaient. Dehors, pas un souffle.

Qu'elle est longue, la nuit qu'on passe dans les angoisses, quand on est seul, formidablement seul avec l'univers endormi!

Le regard aigu d'Alexandra suivait une par une les palpitations du petit cou qui battait trop fort, place pathétique où la vie remue selon le rythme infatigable du cœur, forgeron

mystérieux. Des heures elle resta suspendue à ces battements pressés, dans l'épouvante de les voir diminuer, puis s'arrêter.

A la première annonce de l'aube, claquant des dents, elle s'enveloppa de son fichu. La ferme allait se réveiller.

Au bruit de la porte, le petit chien sauta du lit. Il avait dormi sa nuit, celui-là, ce bienheureux-là!

⁂

— Ma pauvre petite, mais faut pas vous mettre dans des états comme cha! J'allons atteler et aller chercher monsieur le médecin dès sept heures. Est un tout jeune qui vient de s'établir et qui connaît les façons nouvelles. Y a longtemps que vous auriez dû le demander. Votre petite a le corps facile depuis que vous la gouvernez, est ça qui la tue. D'abord, je vas vous dire. Vous prétendez y ôter le chapelet. Je vous ai déjà prêché qu'il fallait y laisser ça sur la tête. Est la santé des éfants, cha! Y en a même qui disent que c'est une bonne chose de point leur tirer leû poux. Et je le croirais bien! Et puis, si elle doit périr, ce pauvre petit ange, vous en serez pas la cause, pas? Est la Béliard qu'il faudra accuser premier! Allons! dépêchez-vous de retourner près du ber. Ne donnez rien au poulot, y touchez pas. Le docteur va rarriver et vous dire qui qu'il faut faire.

Mme Lebigle l'embrassa sur ses joues décomposées, et la fillette revint chez elle avec un peu de réconfort dans le cœur.

⁂

Le médecin, enfin, releva la tête. C'était un tout jeune homme aux longues moustaches rousses. « Y porte point docteur, disait la paysannerie entichée de lui, mais il sait des nouveautés. »

Tenant encore l'enfant déshabillé sur ses genoux, devant le grand feu de la cuisine, il se prononça.

Son long questionnaire avait fait trembler la petite Horp. Une curiosité presque amusée se décelait dans l'air qu'il prenait pour formuler ses interrogations. Il n'était pas sans avoir

entendu parler en ville de la Grand'Fourche, de ce qui s'y était passé, de ce qui s'y passait actuellement. Il ne s'adressa jamais à la mère Lebigle, debout à côté d'Alexandra; mais, parlant à celle-ci comme à une femme, et non sans goûter l'originalité de cette situation, on voyait en même temps son œil observer le décor qui l'entourait et scruter aussi la gamine en robe courte et longues nattes qui lui répondait en bredouillant, écolière sur la sellette.

— Voilà, dit-il. C'est un enfant qui a beaucoup souffert, mais qui ne demande qu'à vivre. Votre petite sœur, mademoiselle, est admirablement constituée. La preuve, c'est qu'elle a résisté où une autre serait morte depuis longtemps. De plus, elle fait des dents... Vous la soignez très bien. Je vois qu'elle est dans de bonnes conditions d'hygiène et de propreté. Mais, la vérité, c'est que vous la soignez *trop* bien. Vous lui donnez du lait pur. Elle ne peut pas le supporter. Il faudrait le couper d'eau, ou, plutôt... du reste, je vais vous écrire l'ordonnance. Nous allons essayer aussi d'alterner les biberons avec une petite bouillie de farine spéciale. Je vais vous écrire ça. Pour le moment, du moins pour aujourd'hui, ne lui donnez rien. Tenez-la près du feu, bien au chaud, mettez-lui même une boule contre le ventre au besoin, ne la portez pas du tout à l'air. Cette nuit, vous lui remettrez sa boule dans le berceau. De temps en temps, une cuillerée d'eau sucrée. C'est

tout. J'espère que nous arriverons à... Mais il était temps d'intervenir. Tenez!... asseyez-vous à ma place et rhabillez-la. Mme Lebigle va me donner de quoi écrire.

Le profond soupir d'Alexandra, tandis qu'elle s'installait, le fit sourire.

— Nous voilà soulagée un peu... dit-il.

Assis devant la petite table, il se mit à écrire. A la dérobée, Alexandra regarda Mme Lebigle avec angoisse. Il fallait maintenant payer. Elle n'avait pas un sou. Là-haut, Bruno Horp dormait encore, ignorant de toute l'affaire.

La mère Lebigle se pencha sur l'oreille de la petite fille.

— Ne vous chagrinez pas. Je vas payer. Vous savez bien que je peux toujours retenir ça sur mon terme. C'est comme pour les médecines que je rapporterai demain...

Et le jeune docteur, un moment plus tard, remonta dans sa petite auto, non sans jeter un dernier coup d'œil sur la maison dont on lui avait raconté l'histoire.

***

« Encore un jour sans chasse!... » se dit Alexandra quand elle se retrouva seule, sa petite sœur sur les genoux.

Mais elle n'avait pas le temps d'en éprouver de l'ennui. Les paroles du médecin, en outre, venaient de lui conférer tant d'importance que la satisfaction de son orgueil enfantin lui faisait négliger tout le reste.

Elle essayait de calculer le montant des dépenses qu'allaient représenter cette visite et le prix de l'ordonnance.

« Il y en aura bien pour soixante francs en tout. Qu'est-ce que va dire papa?... »

Soucieuse, elle remuait des hypothèses :

« Si papa se fâche... S'il dit que c'est la faute de mon entêtement... Si j'ai encore besoin du médecin... »

Une idée lui vint pour finir : « Je pourrais vendre mon furet. » Et ce fut un grand étonnement. Elle était donc capable d'imaginer une chose pareille pour assurer le sauvetage définitif de sa petite sœur!

« Vendre mon furet?... Jamais de la vie!... Je suis complètement folle... »

Quand Bruno descendit, elle le mit au courant de tout.

— C'est ridicule!... criait-il. Je te dis que tu ne peux pas élever un enfant! Il faut que ça cesse! Il faut qu'on le remette en nourrice!... J'en ai assez à la fin!

L'arrivée de Fernande le fit parler plus fort encore. La fille, à son courroux, ajouta ces remarques :

— Un de ces matins, on apprendra que le méchant poulot a passé dans la nuit. Regardez-la, votre sœur. Elle est plus petite que quand elle est née!

Alexandra, dans ses prunelles, avait l'éclair noir des grands jours. Elle évita de répondre et berça l'enfant, farouchement, sur ses genoux.

❀

Encore une nuit de cauchemar à passer toute seule, entre cette bougie funèbre et cet angoissant berceau. Si fatiguée était la fillette qu'elle s'endormit, pourtant. Mais elle ne tarda pas à sortir de son sommeil. Il lui semblait que la boule d'eau chaude brûlait l'enfant; ensuite, elle craignait de ne pas donner à temps la cuillerée d'eau sucrée. Vers le matin, elle finit par se sentir elle-même malade. Sa tête tombait malgré elle sur sa poitrine. Ses yeux se fermaient. Elle avait froid dans les os.

Ce fut la fermière qui vint, en personne, apporter les médicaments et la farine spéciale. Elle parut étonnée de retrouver le bébé vivant. Le médecin lui avait parlé, peut-être.

— Madame Lebigle, si nous la sortons de là, je vous demanderai, dès qu'elle ira mieux, de lui trouver une autre nourrice. Il y en a peut-être une quelque part qui saurait la soigner mieux que la mère Béliard... et mieux que moi?

— Et vous aurez bien raison, mam'zelle! Chacun son métier, comme on dit. Pourtant, vous avez fait ce que vous avez pu, ma pauvre petite fille. M. le médecin me l'a encore dit quand je l'ai raccompagné hier. Seulement, il trouve aussi qu'une nourrice ferait mieux.

Alexandra se mit à pleurer. Ainsi le médecin avait dit cela, malgré ses compliments. Elle n'en pouvait plus. La bataille était perdue. Pour ne pas faire voir ses larmes, elle se pencha sur sa petite sœur. Peu après, la fermière sortit. Et la longue journée au coin du feu commença, décourageé, morne, interminable.

⁂

Etonnée d'avoir si bien dormi. Quelle heure est-il? Alexandra saute du lit sur ses pieds nus. Elle se sent dispose, tout à fait remise de son éreintement. Mais que s'est-il passé pendant cette troisième nuit? Petite Ermeline a dû crier sans être entendue. Craintive, elle regarde. Petite Ermeline dort comme jamais elle ne l'a vue dormir, non pas avec l'air d'un enfant mort, mais avec l'air d'un enfant très heureux.

— Oh! quel bonheur! quel bonheur!... On dirait qu'elle va mieux. Est-ce possible! Oh! qu'on lui trouve vite la nourrice!... Oui... je crois... je crois, je n'ose même pas le penser... je crois qu'elle va guérir!

Et ce fut ce qui arriva.

⁂

Quelques jours plus tard, comme elle achevait d'habiller l'enfant devant le feu, la petite Horp, en soupirant, regarda vers la fenêtre. Un soleil pimpant invitait à la joie.

« Si j'osais, je la promènerais un peu dans le jardin... Oh! sortir!... »

Un besoin irrésistible de prendre l'air la torturait. Cette fille de plein vent ne pouvait plus supporter sa réclusion. Elle sentit des cris gonfler sa poitrine. Il ne lui était plus possible de rester accroupie dans ce même coin avec cet enfant sur les genoux. Cet enfant l'avait trop martyrisée. Elle le rejetait de tout son être. Il lui semblait que, lorsqu'elle le remettrait à la nourrice que cherchait activement Mme Lebigle, elle ne pourrait pas s'empêcher, aussitôt après, de courir à toutes

jambes, de se sauver, oui, sans même tourner la tête. Avec quels bonds elle retournerait vers sa vie d'avant! Elle les sentait déjà dans ses jambes, ces bonds. Elle sentait le froid de son fusil dans ses mains. Des souplesses de fauve attendaient en elle de se déployer, des énergies s'accumulaient. Elle se disait qu'en allant chercher son furet, que l'on soignait complaisamment à la ferme, elle ne pourrait pas s'empêcher d'embrasser même cette bête puante qui sentait si fort. Elle embrasserait son fusil aussi. Que vite elle se jetterait dans le bois! Que brutaux seraient ses gestes de garçon quand elle lancerait sa carnassière sur son dos! Et comme elle siffflerait joyeusement Kiki! Et quand elle aurait tiré son premier lapin, avec quel bonheur elle sentirait ses doigts s'engluer de sang!

Elle attachait le bavoir derrière le petit cou qui commençait à se tenir bien droit, à présent. Une mèche couleur de paille, retournée comme une plume à la queue d'un canard, s'embarrassa dans le bouton. La petite Ermeline remuait les bras d'un mouvement vague, impatient peut-être.

— Mais attends donc!... fit Alexandra rageusement.

Le bavoir était mis. Elle retourna l'enfant pour ajuster cela par devant. Elle ne comprit pas d'abord ce qu'elle voyait. La petite Ermeline la regardait droit dans les yeux, et elle riait.

— Ah!... fit Alexandra.

Les gencives où perçaient deux dents restaient découvertes. Un fil de salive transparente descendait sur le bavoir. Et, dans les prunelles noires du tout petit visage encore maigre et pâle, il y avait une intelligence qui naissait, quelque chose d'humain, d'amusé, quelque chose qui disait littéralement : « C'est toi?... Je te connais, toi, tu sais! »

Alexandra n'avait pas voulu ce geste. Cela se fit malgré elle, élan de l'instinct, réflexe féminin, fatalité. Elle venait, en pensée, d'embrasser son furet et son fusil. Ce fut en réalité sa petite sœur qu'elle embrassa.

Et c'était le premier baiser qu'elle lui donnait.

⁂

— Bonjour, madame Lebigle! Il fait si beau et la petite va si bien que je vous l'apporte pour vous la montrer. Je crois qu'on va pouvoir la donner à la nourrice... Papa n'est pas encore levé. Je ne reste qu'une minute.

— Hélâ!... cria la fermière, mais ce n'est plus le même éfant!

— N'est-ce pas? dit Alexandra, riant de fierté. Et vous ne savez pas?... Tout à l'heure, elle a sour...

Sa phrase ne s'acheva pas. Mme Lebigle venait de tendre les mains pour prendre le marmot. Mais la petite Ermeline, d'un bond qui fit trébucher sa grande sœur, se détourna pour se rejeter dans les bras qui la portaient.

— Hélâ!... cria de nouveau la fermière, saisie. Regardez-moi ça! Elle vous connaît, marchez! Avez-vous vu la jalousie?... Elle est ambitionnée, à c't'heure! Personne va plus pouvoir l'approcher!

Les yeux d'Alexandra jetèrent des flammes. Elle serra contre elle le petit corps tout chaud, si lourd à porter. Et, le visage enfoui dans le cou de sa petite sœur, elle se mit à l'embrasser avec des rires qui n'en finissaient plus.

— Au revoir, madame Lebigle! cria-t-elle au milieu de ces rires-là. Je me sauve!

Car, une fois de plus, elle voulait cacher qu'elle avait de grosses larmes dans les yeux.

Cependant, elle revint brusquement sur ses pas au milieu du pré, pour crier de loin :

— Vous savez, inutile de chercher une nourrice, maintenant! Je la garde!

XXV

VIENS, mon amour! Nous allons chasser! »

La petite Ermeline se trémoussa d'abord dans les bras de sa grande sœur, son poste naturel. Elle était encore bien mignonne pour neuf mois, mais toute ronde et de couleur rose. Un fonds de bonne humeur, insoupçonnable tant qu'avaient duré les souffrances, s'affirmait chaque jour dans le caractère de ce bébé conciliant et gai.

— Je l'élève comme ça!... confiait la petite Horp aux fermiers avec un sérieux comique. Il faut qu'elle se débrouille. Le matin, quand je fais le ménage, je l'assieds sur mon oreiller, par terre, et jamais je ne m'occupe d'elle. La nuit, elle n'a pas le droit de me réveiller plus d'une fois. Tous les jours, à une heure, elle fait son somme. Quand je couds, le soir, c'est à Kiki de la surveiller. Je la remets sur l'oreiller, et il joue avec elle ou la garde si elle dort. Et, quand je chasse, après le déjeuner, je la colle sous un arbre et elle reste là jusqu'à ce que je la reprenne. Et, depuis quelques jours, elle n'a même plus peur des coups de fusil. Quand elle sera plus grande, c'est comme ça que je la mènerai. Je lui apprendrai à faire le ménage, à coudre, à lire, tout à la fois. Et il faudra qu'elle marche, ou bien je me fâcherai!

Elle ne racontait pas le reste, les frénésies de baisers dont elle bousculait sa petite sœur, toutes les choses qu'elle lui disait, la ruée de tendresse qui la jetait sur le petit être aux cheveux d'avoine, le petit être qui, sans qu'elle s'en rendît compte, était, en vérité, *ce quelqu'un d'inconnu surgi dans la maison, qui l'avait tordue comme une jeune branche.*

Elle ne racontait pas non plus qu'elle avait, des roses aux mains, porté l'enfant sur la tombe de sa mère et tenu le petit bras pour que le bouquet fût offert par le bébé gazouillant.

— *Maman*... dis maman... mon amour! Dis maman!

Mais la petite ne l'avait pas dit.

Alexandra n'était plus toute seule. Elle avait quelqu'un à aimer. Elle était aimée aussi par le frêle animal humain qui

ne connaissait qu'elle, ne voulait qu'elle. Le sombre foyer où son père achevait de déchoir était pour elle plein de lumière.

Depuis un mois, depuis l'avènement définitif de la petite Ermeline, la servante rousse comprenait sans doute que tout espoir était perdu pour elle. Bruno Horp n'était plus, à ses yeux, qu'un vieux monsieur sans argent. Elle le lui faisait voir. Il devait subir bien des dédains, bien des scènes; car, depuis quelque temps, il avait repris sa place au coin du feu, spectre muet aux yeux égarés. Il ne se cachait même plus. Il buvait devant sa fille, et, quand il était complètement ivre, dormait dans son fauteuil avec un visage de cadavre.

— Je ne viendrai plus du tout au château, puisque c'est comme ça!... menaçait Fernande quand la petite Horp la grondait.

— Eh bien!... Ne venez plus. Je saurai bien me débrouiller toute seule, maintenant!

*
**

De plus en plus lourde, la petite Ermeline, en outre, dansait sans cesse sur ses reins. « Tu vas me faire tomber!... » criait Alexandra tout en rajustant son fusil et sa carnassière.

Arrivée au lieu de la chasse, il lui fallut un moment pour se dégourdir le bras. Le bébé, sous son arbre, gesticulait, bavait, essayait des syllabes informes, suçait son hochet, cadeau de Mme Lebigle, roulait à droite, à gauche, se redressait, recommençait.

Le petit chien s'était mis à quêter aussitôt. A travers les arbres roux d'octobre, Alexandra le suivait des yeux. Elle arma son fusil. Kiki n'allait pas tarder à lever.

Une feuille tomba, puis une autre. Un léger coup de vent en fit voler toute une jonchée. Justement à ce moment, et comme Kiki jappait brusquement, le lapin, à quelques pas, détala, montrant sa queue blanche parmi l'or universel. Les branches gênaient le tir. La jeune chasseresse épaula pourtant. Le coup partit.

L'avait-elle tué?... Kiki cherchait avec exaltation. S'étant débarrassée de son fusil, elle courut. Le sous-bois fut

plein de froissements secs sous ses pas précipités. Les feuilles mortes étaient épaisses à écarter.

Tout à coup elle vit le lapin remuer, de la même couleur que l'automne, fauve dans ces feuilles fauves. Il n'était que blessé. Son sang se mêlait à d'autres pourpres. Il faisait un effort désespéré pour fuir et, quand la main d'Alexandra s'abattit sur sa nuque, il cria.

Le chien accourut. Alexandra, de la main gauche, venait de saisir le lapin par les pattes de derrière. Elle leva la droite pour la tape finale. Mais, comme l'animal se débattait trop fort, elle rata son coup. Les cris cessèrent, pourtant. Le lapin se tordit en griffant. Elle lâcha prise et le laissa tomber. Comme elle s'agenouillait pour le reprendre et l'étrangler, elle s'arrêta dans son mouvement. Pourquoi regardait-elle avec ces yeux dilatés? Que de fois elle avait vu d'aussi près l'agonie des pièces qu'elle devait achever!

Ces palpitations précipitées du cou, ce battement de la vie qui s'achève, elle les reconnaissait. Elle avait surveillé cela, quelques semaines plus tôt, penchée sur un berceau nocturne.

Avec un frisson, elle détourna la tête. Pour la première fois, elle comprenait que la vie est sacrée. Elle regarda ses mains tachées de rouge.

Lentement, elle s'était relevée. La bête pouvait mourir

seule. Elle ne l'achèverait pas. Il lui aurait semblé serrer le cou de sa petite sœur.

⁂

Elle rentrait plus tôt que d'ordinaire, portant le lapin mort dans sa carnassière, son fusil dans son dos, le bébé sur son bras.

Elle déposa d'abord le bébé sur l'oreiller de tous les jours. Papa dormait. écroulé dans son fauteuil. Silencieusement elle raccrocha le fusil dans son coin, derrière la porte. Et elle eut l'impression que le jour allait bientôt venir où elle ne le décrocherait plus

⁂

Elle resta longtemps toute songeuse, tandis qu'elle préparait la bouillie de quatre heures, puis la faisait manger à sa petite sœur, surveillée de près par Kiki. Les oreilles dressées, les yeux luisants, celui-ci guettait le moment où il lécherait l'assiette. Le marmot, après chaque cuillerée, regardait le chien, battait des bras, des jambes, et les gazouillements, dans sa bouche remuante, cherchaient à devenir des commencements de mots.

Bruno se réveilla. Son regard sombre s'écarta tout de suite du tableau composé par les deux petites et le chien. Cette scène ne s'accordait pas avec ce qu'il avait dans le cœur : dégoût de tout, deuil éternel, honte de soi-même, naufrage total dans l'alcool, la veulerie, l'égoïsme, la misère. Ses boucles, où le blanc dominait, tombaient sur ses yeux injectés. Fripés autour de lui, ses vêtements noirs faisaient ressortir la pâleur de son beau visage, où les prunelles de houri brûlaient tragiquement. Il tira sa pipe de sa poche, et se mit à la bourrer avec des doigts qui tremblaient déjà, tare caractéristique. Puis il reprit sa bouteille d'eau-de-vie et s'en versa un verre.

Alexandra ne le regardait pas. Elle venait de donner la dernière cuillerée de bouillie. La petite Ermeline, encore sur les genoux de sa sœur, fit entendre quelques grognements de satisfaction, dansa sur ses reins, et, tout à coup, très distinc-

tement, elle prononça plusieurs fois de suite le mot que l'aînée lui serinait tous les jours sans succès : « Mam... Mam... Maman. »

Le sursaut d'Alexandra fit tomber la cuiller.

— Oh! l'adorée!... cria-t-elle, elle l'a dit!

Elle embrassa la toute petite en la renversant dans ses bras fort brutalement, selon sa manière, et, penchée sur elle, lui faisant des mines :

— Dis-le encore! Maman! Maman!... Dis maman!

— Mammaman... répéta l'enfant avec un rire plein de bouillie.

Alexandra ne sut jamais ce qui fit qu'elle leva brusquement la tête. Bruno, dans son fauteuil, la pipe en suspens, écoutait le petit enfant bredouiller pour la première fois le mot, le mot magique qui veut dire toute la tendresse du monde. Que se passait-il dans son malheureux cœur plein de chagrin, de remords, de solitude, son cœur crevé par la vie?

Un sanglot bref gonfla la gorge de l'homme. Aussitôt, il se cacha la face dans la main, la tête renversée.

— Papa!...

Mais doucement il repoussa sa fille, ses filles plutôt, l'une portant l'autre.

— Laisse... murmura-t-il. C'est d'avoir entendu ça... Tu comprends? Germaine, ma pauvre maman Germaine... Mais c'est fini... Tu vois, c'est fini...

Un essai de sourire lui fit une bouche navrée sous la longue moustache blanche. Puis il allongea la main et but d'un seul trait son verre d'eau-de-vie.

Tristement, Alexandra fut se rasseoir à sa place. Ayant pris les pincettes, Bruno Horp changea de pose pour arranger le feu. Et maintenant il tournait le dos à ses filles.

⁂

Deux mois passèrent.

Alexandra chassait de moins en moins. Ses occupations à la maison ne lui laissaient presque plus de loisirs, depuis que la Fernande avait cessé tout service.

Il y avait de grandes disputes à la ferme a ce sujet, et le temps n'était pas loin où la fille quitterait son oncle et sa tante pour aller se placer à Paris.

Devenue cuisinière, la petite Horp recommençait les écoles. Il y eut bien des fricots brûlés avant qu'elle connût son nouveau métier. C'était à elle que Bruno donnait l'argent. Elle apprit de la sorte, au bout d'une semaine, mieux que par toutes les paroles, à quel point ils étaient pauvres. Et, le jour qu'elle voulut une robe plus chaude pour la petite Ermeline, elle vendit enfin son furet.

Ce fut le père Lebigle qui s'en chargea. La suppression du petit animal incolore marquait un changement considérable dans la vie de la jeune chasseresse. C'était la fin d'un temps qui ne reviendrait plus. Mais Alexandra ne sentit pas la mélancolie de l'événement : sa petite sœur avait un gros rhume.

Les grands froids de décembre commençaient. Cantonnés dans la maison, les trois, ou pour mieux dire les quatre habitants de la Grand'Fourche y continuaient leur vie séparée, les deux enfants et le chien d'un côté, le père de l'autre.

Il se couchait de plus en plus tard, se levait de moins en moins tôt. Un temps viendrait où, laissant le jour au trio remuant, il garderait pour lui la nuit, — la nuit qui ressemblait à ce qu'était devenue son âme.

⁂

Il pleuvait. Papa ne s'était pas levé pour le déjeuner. Alexandra lui mit de côté, dans le buffet, sa part du modeste repas. Ainsi faisait-elle chaque fois que se présentait ce cas sans cesse renouvelé.

Comme, affublée d'un tablier bleu trop long, elle desservait la table tout en surveillant la bassine d'eau qui chauffait pour le lavage de la vaisselle, ses yeux tombèrent sur le groupe formé par la petite Ermeline et le chien Kiki, jouant tous deux ensemble dans leur coin ordinaire.

L'enfant, assise dans son oreiller, tenait le chien par une oreille, et sa main de onze mois devait pincer assez fort, car

le chien poussait des cris plaintifs. Cependant, il n'osait se dégager, de peur de faire mal à son bourreau. Son attitude et celle de la petite étaient si expressives que la jeune ménagère ne put s'empêcher de s'arrêter dans ses travaux pour les observer.

« Quel dommage, pensait-elle, que je n'aie pas un appareil photographique! »

Et brusquement une idée lui vint : « Si j'essayais de les dessiner? »

Elle bondit sur le crayon et sur le papier où elle inscrivait ses dépenses. Jamais elle n'avait rien tenté dans ce sens. Mais l'envie qu'elle avait de conserver la petite scène qui l'amusait tant lui donnait une sorte d'inspiration étrange.

Rapidement elle esquissa, sans même se demander comment on s'y prenait. Le chien et l'enfant bougeaient. Elle s'arrêtait pour saisir le geste au vol. Enfin, la petite Ermeline lâcha son martyr, qui s'empressa de s'écarter d'elle. Alexandra n'avait pas fini son dessin. Mais l'indication qu'elle avait mise sur le papier lui semblait suffisante pour fixer son souvenir.

— Allons!... dit-elle tout haut. Voilà mon eau qui bout!

Elle jeta son papier sur la table et courut à la bassine d'eau.

Pendant qu'elle répétait les gestes de tous les jours, machinale et besogneuse, avec sa carrure ramassée, ses mains vigoureuses, silhouette hybride aux deux lourdes nattes de demoiselle, à la jupe trop courte dépassée par le tablier trop long, un projet vague, enfantillage comme elle en avait souvent, la faisait sourire toute seule.

« Tout à l'heure, quand mon ouvrage sera terminé, puisque je ne chasse pas aujourd'hui, par cette pluie et ce froid, j'irai chercher de la plastiline dans l'atelier, et j'essaierai de modeler quelque chose d'après mon dessin... »

Ainsi fit-elle. Dans la cuisine, elle rapporta plusieurs anciens morceaux de la *Victoire Assise* jetés jadis au rancart après le moulage.

Il n'y eut dans son esprit aucun effort de mémoire. Depuis le bas âge elle avait vu sculpter son père. Pendant toute une longue journée, alors qu'elle posait pour cette Victoire, un

an et demi plus tôt, elle l'avait regardé faire sans même le savoir.

Elle prit tranquillement la pâte dans ses mains et se mit à la pétrir pour la rendre malléable. Elle s'était installée à la grande table, son dessin devant elle. Près de la cheminée, petite Ermeline dormait sur son oreiller, le chien couché en rond tout à côté. Le bruit de la pluie, dehors, faisait plus chaude et plus intime cette cuisine où le feu couvait doucement dans l'âtre.

Ayant disposé les fils de fer qu'elle avait également apportés de l'atelier de même que les ébauchoirs, Alexandra commença son modelage. Elle n'hésitait pas, elle ne cherchait pas. Des paroles de son père lui revenaient, du fond de cette inconscience avec laquelle elle avait cru les entendre autrefois. « Tu ne comprends donc pas que le compliqué, le maniéré, le fignolé, comme tu dis, ah! ah!... »

La graine au vent germait encore un coup.

Sentant que le jour allait tomber tôt, par cette pluie, la fillette se dépêchait. Elle avait remonté son tablier bleu sur sa poitrine pour protéger sa blouse de laine, et relevé ses manches jusqu'au coude. La langue tirée, elle s'amusait. Elle s'amusait autant qu'à la chasse. Et, tout en se moquant d'elle-même et de sa tentative, elle trouvait que sa petite maquette ne venait pas si mal que ça.

Une heure et demie passa. D'un coup de pouce plein de candide hardiesse, la petite Horp venait de creuser la pâte autour de l'enfant et du chien sculptés qui lui semblaient mal dégagés. Petite Ermeline se réveilla, le chien aussi.

— J'y vais! J'y vais!... cria-t-elle.

Avec un soupir elle s'arracha de sa table, s'essuya vivement les mains à son tablier qu'elle ôta, se pencha pour prendre l'enfant. Alors la porte qui donnait sur l'escalier s'ouvrit, et Bruno Horp entra, de son pas lent, comme une apparition.

— Bonjour, papa... murmura sans entrain Alexandra.

— Bonj... Ah! par exemple!

Il s'était arrêté net, tout à coup redressé, vivant, du feu dans ses admirables yeux noirs.

— Qu'est-ce que c'est que ça?...

Le rire frais d'Alexandra co...bée sur sa petite sœur remplit toute la cuisine.

— Ça, papa, c'est une maquette que je viens de faire. C'est beau, n'est-ce pas?

Comme il ne répondait rien, elle se retourna pour le regarder. Elle ne comprit pas. Avidement penché sur la table, il examinait le naïf modelage avec un regard qu'elle ne lui avait jamais vu.

« Mon Dieu, pensa-t-elle, j'ai peut-être mal fait de prendre ces morceaux de plastiline! Il est bien lucide à cette heure-ci. Il va se fâcher. J'aurais dû demander la permission. »

— Ecoute, papa... commença-t-elle d'une voix pleine d'excuses. Je ne...

Mais elle ne finit pas sa phrase. Son père venait à elle les bras ouverts, et ses yeux qui riaient étaient trop brillants pour n'être pas pleins de larmes.

— Alexandra, ma chérie, ma chérie! C'est donc vrai! C'est donc toi qui vas être...

Il pensait : « Qui vas être, peut-être, le recommencement de ma jeunesse, et, qui sait, un jour, le grand artiste que je n'ai pas été? » Mais il ne le dit pas, car sa fille, sans rien deviner de sa pensée, ne voyant que ces bras tendus vers elle, s'y jetait avec un cri de joie. Elle s'y jetait sans savoir pourquoi son père, après ces onze mois de silence épouvantable, revenait tout à coup à elle avec ce visage d'autrefois qu'elle reconnaissait. Elle s'y jetait avec des sanglots, tous ses sanglots d'orpheline qu'elle n'avait pas encore pleurés. Et, parce qu'elle tenait encore contre elle sa petite sœur mal réveillée, Bruno Horp, d'une seule étreinte, serra sur sa poitrine ses deux filles à la fois, approuvé par le petit chien qui sautillait en remuant la queue.

FIN

L'IMPRIMERIE MODERNE. 177. Route de Châtillon - Montrouge (1928)